ONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
XIV
440
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXIV
Palchetto
Num.° d' ordine 17160
40

111
6
48

B Pro
XIV
446

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LES LIGNES

DE TORRÈS VÉDRAS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Lithographie Gravée sur pierre par Jouy

645951

MÉMOIRE

SUR LES LIGNES

DE TORRES VÉDRAS,

ÉLEVÉES

POUR COUVRIR LISBONNE

EN 1810;

FAISANT SUITE AUX JOURNAUX DES SIÉGES ENTREPRIS PAR LES ALLIÉS EN ESPAGNE.

PAR M. JOHN T. JONES,
Colonel des Ingénieurs royaux, Aide-de-Camp du Roi.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. GORRELIN,
Traducteur des Journaux de Siéges, etc.

Paris.

ANSELIN, SUCCESSEUR DE MAGIMEL,
LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,
RUE DAUPHINE, 9.

1832.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Dans l'excellent ouvrage que M. le colonel Jones a publié sous le titre de *Journaux des Siéges entrepris par les alliés* pendant la guerre de la Péninsule, on trouve la note suivante :

« Les lignes en avant de Lisbonne ont été un triomphe pour l'armée anglaise. Elles sont ce que l'on a exécuté de mieux en ouvrages de campagne, et ne méritent aucun des reproches faits aux retranchemens de ce genre qui avaient été établis jusqu'à ce jour. Appuyées à la mer et au Tage, il est impossible de manœuvrer sur leurs flancs, d'enlever les convois qui y arrivent, ou de les tourner. Si l'on examine les détails d'exécution, on n'y voit

ni une vaine parade de science, ni un inutile étalage de longues lignes sans force. Les montagnes elles-mêmes sont les pivots de la défense : les gorges seules sont protégées par des fortifications artificielles. Le travail que ces lignes ont exigé est immense, et cependant les ingénieurs n'ont fait nulle part au delà de ce qui était nécessaire; ils ont su tirer parti des défenses naturelles, et les disposer de manière que chaque arme pût manœuvrer convenablement. On y trouve pour poster les milices, des points inattaquables qui gardent les défilés; pour les troupes réglées, des champs de bataille disposés de manière à assurer les succès et à pouvoir en profiter; pour la cavalerie, des plaines spacieuses dans lesquelles l'ennemi ne peut parvenir qu'à travers des passages rendus impraticables à sa cavalerie et à son artillerie. Rien n'y gêne les mouvemens sur les flancs et en avant, et un des principaux avantages de ces lignes est la facilité des communications. La disposition judicieuse des routes

et des chemins qui ont été pratiqués, abrège de plus de moitié la distance qui existait entre les différens points occupés. La précaution d'avoir fait commander ces routes par des ouvrages que l'on ne peut réduire sans artillerie, les rend inutiles pour l'ennemi, dans le cas où il obtiendrait momentanément un succès local.

« La nature avait fait la plus grande partie des frais en faveur de cette position, en plaçant immédiatement en avant de son front, le mont Junto. Les contre-forts de cette montagne, qui arrivent jusqu'aux ouvrages, gênent singulièrement les mouvemens de l'ennemi; les troupes qui défendent les lignes ont au contraire une telle supériorité pour manœuvrer, qu'elles pourraient lutter avec avantage contre un nombre d'assaillans double du leur.

« S'il m'était permis de donner ici une description topographique et détaillée de cette position, et de développer les propriétés de chaque ouvrage en particulier, on y trouverait un grand sujet d'instruction. »

Le Mémoire dont nous offrons aujourd'hui la traduction au public, renferme sur les lignes qui couvraient Lisbonne, les détails topographiques et les développemens que M. le colonel Jones regrettait de ne pouvoir mettre au jour, à l'époque où il publiait ses journaux de siéges.

Ce Mémoire est divisé en quatre parties.

La première, qui est aussi la plus considérable, contient l'historique et la description des lignes.

Dans la seconde, l'auteur a consigné des observations générales sur leurs avantages et leurs défauts.

La troisième est remplie par des observations sur les lignes et les positions retranchées en général.

Dans la quatrième se trouvent rassemblés tous les détails relatifs au tracé et à la construction des divers ouvrages de campagne.

Des tableaux détaillés de tous les ouvrages qui composent les lignes, complètent

ces quatre parties. Outre l'indication des numéros que portaient les ouvrages sur le terrain et sur les plans, ces tableaux font connaître les emplacemens qu'ils occupaient, la force de leurs garnisons, et le nombre de pièces dont ils étaient armés.

Enfin l'auteur a rejeté dans des notes beaucoup de renseignemens intéressans, qui ne pouvaient trouver place dans le cours du Mémoire, notamment les instructions données par le général en chef de l'armée alliée pour guider le commandant des ingénieurs dans la rédaction des projets.

Sous le titre d'*Appendice au Mémoire sur les Lignes de Torrès Védras,* M. le colonel Jones a réuni comme documens historiques et propres à éclaircir quelques parties du texte :

1° Les instructions qui lui furent remises par le lieutenant-colonel Fletcher, commandant des ingénieurs, lorsqu'il se trouva chargé de la direction des travaux, et la correspondance à laquelle ces travaux ont donné lieu ;

2° Ses rapports au lieutenant-colonel Fletcher durant la même période.

Ces matériaux qui complètent le Mémoire, et qui en sont une sorte de commentaire, ne peuvent manquer d'y ajouter un nouvel attrait, puisqu'ils offrent au lecteur l'historique presque journalier de la création et de l'avancement des ouvrages, des motifs qui les ont fait entreprendre, et des procédés suivis par les ingénieurs anglais.

Le *Mémoire sur les Lignes de Torrès Védras,* que la haute réputation de l'auteur recommande à l'attention des militaires instruits, a été imprimé en Angleterre à un petit nombre d'exemplaires dont l'auteur dispose (*for private circulation*). En le rédigeant, M. le colonel Jones a eu pour objet de faire connaître ces lignes aux officiers anglais qui n'auraient pas l'occasion de les visiter, et de contribuer à l'instruction des jeunes ingénieurs de sa nation, pour lesquels en effet il peut devenir un excellent sujet d'études sur l'applica-

tion des fortifications de campagne. Il n'est connu en France que par l'analyse qui en a été faite dans le recueil anglais intitulé : *The United Service Journal*, et par la traduction que M. le chef de bataillon du génie Augoyat a donnée de cette analyse, dans le *Bulletin universel des Sciences militaires* (n° d'août 1830).

Le *Mémoire sur les Lignes de Torrès Védras*, qui présente beaucoup d'intérêt, tant sous le rapport historique que sous le point de vue de l'art de l'ingénieur, devient un témoignage nouveau en faveur des fortifications. Il prouve victorieusement, contre l'opinion de leurs détracteurs, de quelle utilité elles peuvent être, soit dans les opérations d'une guerre défensive, soit pour la défense des frontières d'un pays. En reconnaissant que Napoléon raisonnait et parlait toujours bien sur les sujets militaires, M. le colonel Jones, toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion, a cité à l'appui de ses opinions celles de ce grand capitaine. Nos lecteurs nous sauront gré

d'ajouter à ses citations le passage suivant d'un ordre relatif à la défense de la Dalmatie, dans lequel est exprimée en termes précis la pensée de l'Empereur sur les fortifications :

« On a demandé dans le dernier siècle si les fortifications étaient de quelque utilité ? Il est des souverains qui les ont jugées inutiles, et qui en conséquence ont démantelé leurs places. Quant à moi, je renverserais la question, et je demanderais s'il est possible de combiner la guerre sans des places fortes ? et je déclare que non. Sans des places de dépôt, on ne peut pas établir de bons plans de campagne ; et sans des places que j'appelle de campagne, c'est-à-dire à l'abri des hussards et des partis, on ne peut pas faire la guerre offensive. »

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Préface de l'Auteur..... 17

Chapitre I. — Historique et description des lignes..... 19

Chapitre II. — Observations générales sur les lignes qui couvraient Lisbonne..... 79

Chapitre III. — Observations sur les lignes et les positions retranchées en général..... 90

Chapitre IV. — Détails relatifs au tracé et à la construction des divers ouvrages de campagne dont les lignes étaient composées.... 116

§ I. Travailleurs..... *ibid.*

§ II. Direction des travaux..... 118

§ III. Mode de paiement..... 119

§ IV. Matériaux. — Manière de se les procurer..... 121

§ V. Tracé de différens ouvrages..... 123

§ VI. Défenses intérieures et autres..... 127

§ VII. Emplacemens occupés par les ouvrages. 130

§ VIII. Profils..... 134

§ IX. Approvisionnement dans les ouvrages. 139

§ X. Magasins d'artillerie..... 140

Pages.

§ XI. Plates-formes 141
§ XII. Palissades 142
§ XIII. Barrières 143
§ XIV. Abatis 144
§ XV. Trous de loup 145
§ XVI. Artillerie 147
§ XVII. Calcul de la force des garnisons 148
§ XVIII. Escarpemens 151
§ XIX. Routes et communications 153
§ XX. Télégraphes 154
§ XXI. Manière d'acquérir le terrain pour l'emplacement des ouvrages 155
§ XXII. Conduite des Portugais 156
§ XXIII. Total des retranchemens et des garnisons 157
§ XXIV. Dépense faite pour la construction des lignes 158
§ XXV. Rapport de Lord Wellington sur les lignes 159

Tableaux des ouvrages qui composent les lignes, avec l'indication de leurs numéros sur le terrain et sur les plans 161

District N° 1. Depuis Alhandra sur le Tage, jusqu'au N° 11, au dessus de la route d'Arruda inclusivement 162

District N° 2. Depuis le N° 12, au dessus de la route d'Arruda jusqu'à la gauche de Monte Agraça 163

District N° 3. Depuis Zibreira, jusqu'aux hauteurs de Caduceira, inclusivement ..... *ibid.*

Digitized by Google

Pages.

District N° 4. Depuis le N° 144, sur la gauche du défilé de Runa, jusqu'à la mer..... 164
District N° 5. Depuis le Tage jusqu'au défilé de Bucellas, inclusivement..... 165
District N° 6. Depuis le défilé de Freixal jusqu'au parc de Mafra, y compris le défilé de Montachique. 166
District N° 7. Depuis le parc de Mafra, jusqu'à la mer. 167
District d'Oeiras..... 168
Tableau détaillé des ouvrages, des troupes et de l'artillerie, que l'on avait primitivement jugés nécessaires pour l'occupation de la position d'Almada. 169
Notes..... 171
Note 1. Instruction de Lord Wellington au lieutenant-colonel Fletcher pour la rédaction des projets..... *ibid.*
Note 2. Ordre relatif aux réquisitions..... 180
Note 3. Instruction envoyée à Lisbonne pendant la retraite de l'armée..... 181
Note 4. Instructions relatives à la conduite des ingénieurs comme chefs de districts..... 184
Note 5. Remarques sur l'étendue des lignes, relativement à la force de l'armée qui devait les défendre..... 185
Appendice..... 187
Avertissement de l'Auteur..... 189
Instructions adressées par le lieutenant-colonel Fletcher au capitaine John T. Jones..... 191
Rapports et Lettres du capitaine John T. Jones au lieutenant-colonel Fletcher..... 225

FIN DE LA TABLE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Le Mémoire suivant renferme une partie des dix feuilles que l'auteur a retranchées de la seconde édition des *Journaux de Siéges*, parce qu'au moment où il allait la livrer à l'impression, le Gouvernement envoyait de nouveau un corps d'armée à Lisbonne.

Les renseignemens que l'on trouvera dans ce Mémoire avaient été primitivement rassemblés dans le but de faire connaître, aux personnes qui n'auraient pas l'occasion de les visiter, la nature et l'étendue des défenses créées pour couvrir Lisbonne. C'est encore dans cette intention qu'on les fait paraître aujourd'hui : s'ils peuvent devenir utiles à quelques uns de ses jeunes

camarades qui cherchent à étendre leurs connaissances militaires, l'auteur se trouvera bien récompensé de la peine qu'il a prise à les extraire de ses notes.

MÉMOIRE

SUR LES LIGNES

DE TORRÈS VÉDRAS.

> Il est des militaires qui demandent à quoi servent les places fortes, les camps retranchés, l'art de l'ingénieur; nous leur demanderons à notre tour comment il est possible de manœuvrer, avec des forces inférieures ou égales, sans le secours des positions, des fortifications, et de tous les moyens supplémentaires de l'art?
>
> *Conversations de Napoléon*, par Montholon.

CHAPITRE PREMIER.

Historique et description des Lignes.

Les positions retranchées qui couvraient Lisbonne, et qui sont connues sous le nom de *Lignes de Torrès Védras*, ont acquis une grande célébrité pour avoir été la première

barrière qui arrêta le cours des conquêtes des armées françaises. A l'abri des objections que l'on élève d'ordinaire contre les ouvrages de ce genre, ces lignes offrent, sous le point de vue de la défense, des particularités extrêmement remarquables. Quelques observations sur leur nature, leur construction et la manière dont elles ont été pliées au terrain, ne peuvent donc manquer d'intéresser non seulement les ingénieurs, mais encore tous les officiers qui cherchent des objets d'études militaires. La situation des choses en Europe a d'ailleurs tellement changé depuis 1813, époque où parut la première édition des *Journaux de Siéges*, qu'on peut aujourd'hui, sans inconvénient, substituer une description détaillée de ces lignes, à l'éloge général que l'on s'était borné à en faire dans cet ouvrage [1].

La résolution de les commencer remonte à la bataille de Talavera [2]. Les mouvemens offensifs qui amenèrent cette action ayant mis le général en chef à même d'apprécier à sa juste valeur la coopération des Espagnols, et dé-

[1] *Journaux des Siéges entrepris par les Alliés en Espagne, pendant les années* 1811 *et* 1812, par M. le colonel Jones; 1 vol. in-8°, Anselin. Paris, 1821, note 1re.

[2] Cette bataille fut livrée le 27 juillet 1809.

montré toute l'insuffisance de leurs armées par suite de leur défaut d'organisation, de leur peu de discipline et du manque d'habileté de leurs officiers, le duc de Wellington resta convaincu que dans la prochaine campagne il ne pourrait compter que sur le corps peu considérable des vétérans anglais et sur les troupes portugaises nouvellement levées et placées sous son commandement; que par conséquent il serait réduit à faire une guerre défensive. Le grand objet qu'il devait désormais avoir en vue était donc de préparer les moyens de soutenir une dernière lutte. Ne pouvant conserver l'espoir de défendre avec succès une frontière ouverte et aussi étendue que celle de Portugal, contre un ennemi habile et très supérieur en nombre, il résolut : 1° de choisir dans la basse Estramadure une position qui ne pût être ni tournée ni laissée en arrière par l'ennemi, qui eût une communication assurée avec la mer, et commandât toutes les approches de Lisbonne; 2° de retrancher fortement cette position, de manière à en former une place d'armes pour la concentration de toutes les forces défensives du Portugal, l'armée, la milice et les troupes irrégulières, et où, conjointement avec les Anglais, ces forces pourraient être

approvisionnées de vivres et de munitions pour un intervalle de temps donné, tandis qu'il occuperait le champ de bataille le plus favorable pour décider, dans une action générale, du sort de la capitale et du royaume.

Dans cette vue et pendant que l'armée était cantonnée sur les bords de la Guadiana, au mois d'octobre 1809, Lord Wellington, accompagné du colonel Murray, quartier-maître-général, et du lieutenant-colonel Fletcher, chef des ingénieurs, fit une reconnaissance du pays situé en avant de Lisbonne. Convaincu que son projet était praticable au moyen d'une chaîne de postes fortifiés qui s'étendrait à travers la Péninsule, il donna ordre aux ingénieurs d'examiner et de lever avec soin entre la mer et le Tage, sur une largeur de plusieurs milles, tous les points importans du terrain, afin de pouvoir déterminer la ligne de défense la plus avantageuse à choisir, lorsqu'il jugerait le moment arrivé d'entreprendre les travaux. On devait en même temps augmenter les défenses du fort Saint-Julien, à l'embouchure du Tage, pour couvrir et assurer la communication avec la flotte. On arrêta en outre que l'on occuperait par des postes retranchés les positions de Castanheira, Monte Agraça et Torrès

Védras, dans le but d'appuyer les manœuvres de l'armée à l'instant où elle opérerait sa retraite sur les lignes, ou sur le point destiné pour son embarquement. (*Note* 1.)

On poursuivit ces travaux sans interruption jusqu'au commencement de février 1810. A cette époque, les préparatifs faits par les Français pour se rendre maîtres du Portugal ayant pris un caractère décidé, Lord Wellington, pendant que son armée marchait de la Guadiana sur la Coa, visita de nouveau Lisbonne dans l'intention de donner ses derniers ordres touchant la construction des ouvrages nécessaires à la protection de cette capitale. Ce fut l'affaire de quelques jours pendant lesquels il parcourut à cheval les chaînes de hauteurs, et détermina celles qui lui paraissaient devoir être occupées pour remplir ses vues. Après avoir arrêté l'ensemble et les points principaux de son système de défense, il rejoignit son armée sur la frontière, laissant aux soins du lieutenant-colonel Fletcher les projets, le tracé et l'exécution des différens ouvrages. Les grandes connaissances militaires de cet officier et son zèle infatigable étaient pour le commandant en chef une garantie que les détails seraient dignes du plan général.

A cette époque on supposait que l'armée d'invasion serait presque double en nombre de l'armée défensive, et que, partagée en deux corps égaux et formidables, elle agirait à la fois sur la rive droite et sur la rive gauche du Tage, de manière à refouler rapidement ses adversaires sur Lisbonne; ou, s'ils résistaient, qu'elle tenterait probablement de les anéantir par des combats successifs et sanglans. On ne pouvait donc admettre la probabilité d'une résistance couronnée par le succès; aussi le premier objet qu'on dut se proposer fut d'assurer les points d'embarquement, soit pour le cas où l'armée éprouverait quelque désastre, soit pour celui où l'ennemi se présenterait devant les lignes avant qu'elles eussent acquis assez de force pour qu'on pût les occuper sans danger. Le second objet, qui méritait une sérieuse attention, était l'établissement de forts ouvrages fermés, destinés à défendre les défilés, et qui pussent permettre, avec des troupes peu aguerries, de repousser ou d'arrêter une colonne ennemie dans les tentatives qu'elle ferait pour troubler la retraite de l'armée régulière. Ce double but, dont l'importance ne pouvait être mise en doute, une fois atteint, on s'occuperait exclusivement de fortifier, autant que le permet-

trait le temps dont on pouvait disposer, les chaînes de hauteurs sur lesquelles devait passer la ligne des retranchemens dont on avait arrêté l'exécution.

Les côtes du Portugal, hérissées de rochers, offrent peu de points favorables pour une communication avec la mer; et, dans tout l'espace que devaient couvrir les lignes projetées, on n'en put trouver qu'un seul qui fût convenable; c'est une petite baie qui n'a pas 180 mètres de profondeur, et qui n'est qu'en partie abritée contre les tempêtes de l'Océan par le fort Saint-Julien, situé à l'embouchure du Tage. La mer y est même tellement agitée par intervalle, que, durant des jours entiers, une barque ne pourrait s'en approcher sans danger [1].

[1] La côte est si mauvaise, que, même dans la belle saison, entre la fin d'avril et la mi-juin 1810, les brisans empêchèrent de mettre aucune embarcation à la mer dans le gros bourg d'Ericeira, presque entièrement peuplé de pêcheurs.

En 1811, on construisit, sous la direction du capitaine Holloway, quatre jetées destinées à couvrir le point d'embarquement de Saint-Julien. Ces travaux coûtèrent 15,000 livres sterling (375,000 francs); malgré le désavantage des localités et l'opinion défavorable des marins

Les retranchemens destinés à couvrir le point d'embarquement devaient remplir trois objets :

1° Former une position d'une étendue telle que l'armée tout entière pût y trouver place, et y mettre en sûreté son artillerie et ses magasins, dans le cas où le mauvais temps retarderait l'embarquement;

2° Contenir un ouvrage fermé, servant comme de réduit à la ligne principale, d'une étendue et d'une force telles qu'il pût être défendu par un petit nombre de troupes, si un coup de vent venait contrarier l'opération après qu'une partie des troupes aurait déjà été embarquée, ou même dans l'hypothèse où l'armée ferait, pendant son mouvement de retraite, avant de parvenir au lieu d'embarcation, des pertes assez graves pour lui ôter la possibilité d'occuper l'enceinte extérieure;

3° Enfin, fournir sur le rivage un petit poste d'une force suffisante pour protéger l'arrière-garde de l'armée et assurer son embarquement.

sur leur stabilité, ces ouvrages résistèrent aux plus violens coups de mer pendant la guerre, et rendirent un embarquement praticable par tous les temps et dans toutes les saisons.

On remplit le premier objet au moyen d'une ligne de redoutes détachées et d'ouvrages intermédiaires, dont la droite était appuyée au Tage, près du fort das Maias, et la gauche sur l'Océan, en arrière du canal, à la tour ou petit fort de la Junquièra. Les ouvrages de cette ligne extérieure commandaient la ville d'Oeiras, et comprenaient en dedans de leur tracé, dont le développement était de 3000 yards (2700 mètres), tout le promontoire, à l'extrémité duquel est le fort Saint-Julien. On atteignit le second objet de la défense en construisant un grand ouvrage irrégulier et fermé, sur le sommet de la hauteur, immédiatement en face du fort Saint-Julien; enfin, le fort Saint-Julien même remplit le troisième objet par la hauteur démesurée de ses escarpes et l'extrême profondeur de ses fossés, qui le mettent à l'abri de toute attaque de vive force, si les défenseurs opposent la moindre résistance.

Dans l'hypothèse d'une série d'opérations conduites sur la rive gauche du Tage, on avait établi à Sétuval, comme point secondaire d'embarquement, une ligne d'ouvrages destinés à couvrir la rive droite de ce port et à assurer sa communication avec la mer. Ces ouvrages, composés en partie d'une ligne continue, et en

partie de redoutes détachées, avaient leur droite défendue, à petite distance, par le fort Saint-Philippe, et leur gauche appuyée à un escarpement. Le développement de leur front était au plus de 1500 yards (1350 mètres); et, comme ils occupaient les points du terrain les plus favorables à la construction de batteries qui auraient incommodé les transports, ils formaient, avec le fort Saint-Philippe, un poste très imposant, dans lequel une division pouvait se maintenir pendant l'embarquement du principal corps d'armée, et ensuite effectuer sa retraite en sacrifiant une faible arrière-garde dans le fort.

La principale ligne de défense, qui prit dans la suite le nom de seconde ligne, avait été établie d'après les considérations suivantes :

1° Qu'il n'y a que quatre grandes routes qui conduisent à Lisbonne, entre la mer et le Tage, au dessous du point où ce fleuve, ayant acquis une largeur et une profondeur considérables, devient, dans une acception militaire, une barrière insurmontable pour une armée.

2° Que trois de ces routes, à des points presqu'en ligne droite, passent sur des cols ou entre des hauteurs qui offrent de grands moyens de défense; savoir: dans les défilés de Mafra, de Montachique et de Bucellas;

3° Que la quatrième, qui borde le Tage, où le terrain présente moins de ressources pour la défense, passe à Alhandra, au pied d'une forte chaîne de montagnes qui se trouvent à environ deux lieues en avant de la droite de la ligne des défilés dont on vient de parler;

4° Enfin, que le pays situé entre ces routes étant montueux et accidenté, une armée ne pouvait, sans éprouver les plus grands retards et d'extrêmes difficultés, le traverser sur aucun point avec son artillerie.

On proposa de fermer les passages entre les montagnes par des ouvrages très forts, et d'élever sur les différentes chaînes de montagnes qui s'étendent d'un passage à l'autre, une ligne de retranchemens présentant une barrière continue à travers la Péninsule; en sorte qu'une armée d'invasion se trouvât dans la nécessité de forcer cette ligne par une attaque de front avant de pouvoir se porter sur Lisbonne.

La nature avait beaucoup fait pour l'exécution de ce projet.

En commençant par la gauche, au hameau de Ribamar, sur le bord de la mer, en avant d'Ericeira, et remontant le cours de la petite rivière de S. Lorenzo jusqu'à Cacheca, près du défilé de Mafra, le terrain, sur une éten-

due de sept milles, présente un ravin profond, escarpé et impraticable en plusieurs endroits, et où se trouve rarement la place nécessaire pour la marche d'un bataillon en colonne. Ce flanc n'offre donc à l'ennemi aucun avantage qui puisse l'engager à le choisir pour sa principale ligne d'opération. Dans le premier instant, on pensa qu'en détruisant les sentiers qui existaient dans cette partie, et en plaçant de l'artillerie dans les ouvrages fermés, 88 à 94 (*voyez* la carte), sur les points saillans des hauteurs, pour flanquer la partie la plus accessible de la montée, un petit corps d'observation suffirait pour assurer la conservation de cette portion de la ligne jusqu'au moment où il serait possible d'y envoyer des renforts.

On apporta un soin particulier à fortifier le défilé de Mafra. Ce point exigea des travaux considérables; car, quoique la montée principale, envisagée comme un passage isolé, soit très forte, il y a sur la droite un espace de terrain fort étendu, clos de murs, comme un parc royal *(Tapada)*, dont les accès ne sont pas très difficiles; et d'ailleurs deux routes presque parallèles qui longent, l'une au nord et l'autre au sud, l'enceinte de la Tapada, offraient de grandes facilités à l'ennemi pour manœuvrer

et forcer le passage par une attaque de flanc.

Après avoir assuré la défense de la montée principale, au moyen de redoutes et de batteries pour l'artillerie, disposées de manière à enfiler la route et à concentrer leur feu sur les points de cette route où l'on devait, au moment du besoin, pratiquer de larges et profondes coupures et former d'autres obstacles, on s'occupa de fortifier les flancs du défilé. Les murs de la Tapada, ou parc royal, reçurent une banquette à leur intérieur, et l'on établit de bons flanquemens avec créneaux et embrasures sur toute l'étendue de son front. On éleva une chaîne de redoutes, 74 à 77, sur les points culminans de l'intérieur de l'enceinte, pour balayer les ravins et interdire le passage sur la route en arrière. Les divers points de terrain qui éclairaient les approches de la Tapada furent en outre occupés par les redoutes 62, 63 et 64, armées d'une artillerie formidable.

Les hautes montagnes au dessus de Gradil, appelées la Serra de Chypre, qui se trouvent situées sur la route venant de Torrès Védras, de manière à gêner également la marche d'une colonne qui s'avancerait par le principal défilé de Mafra et les branches collatérales sur la gauche

de Morugueira, furent aussi occupées fortement au moyen des redoutes, 78 à 81.

Un peu en arrière, et à la gauche du village de Morugueira, on établit les ouvrages 82, 83 et 84, destinés à défendre le défilé moins considérable de Cacheca, et à former un des anneaux de la chaîne de communication entre Mafra et l'extrémité gauche de la ligne.

D'ailleurs, dans la vue d'empêcher ces points importans d'être tournés avec de l'artillerie sur leur gauche, et pour que la sûreté du corps considérable destiné à la défense du défilé principal de Mafra, ne dépendît pas du succès de la défense de la vaste ligne formée par le ravin entre Morugueira et Ribamar, on établit un poste plus en arrière, 96 et 97, à Carvoiera, sur la gauche de la vallée de Chilleros, pour commander la seule route maritime d'Ericeira à Cintra, S. Julien et Lisbonne, dans sa descente sur le versant opposé de la vallée : les parties de cette route, qui se trouvaient le plus soumises au feu des redoutes, devaient être détruites par la mine. L'ouvrage n° 95, situé dans une forte position sur la droite de la vallée, concourait à ces différens objets.

Enfin on forma de la ville de Mafra elle-même un poste défensif du côté d'Ericeira,

et à cet effet on la couvrit par un système d'ouvrages, 85, 86 et 87, qui fermaient les approches latérales praticables à l'artillerie.

L'objet qui devait ensuite attirer l'attention était le passage ou défilé de Cabéça-de-Montachique. Les hauteurs qui en forment les flancs immédiats étant naturellement fortes, et se trouvant aussi favorables à la défense qu'on pouvait le désirer, elles nécessitèrent peu de travail, et la principale considération fut de fermer la route. Dans ce dessein, on établit vingt-cinq pièces d'artillerie dans les redoutes, 52 à 61 inclusivement, élevées sur des points saillans dont la plupart se trouvaient en avant de la principale chaîne de hauteurs, à droite et à gauche de la grande communication pavée de Torrès Védras et Sobral à Zibreira; ces pièces, qui enfilaient complétement une étendue considérable du chemin qu'aurait tenu l'ennemi, furent considérées comme devant rendre une attaque par cette route extrêmement hasardeuse. Le système de ces redoutes fut commandé par la forme du terrain dont elles occupaient les points les plus saillans; elles se liaient parfaitement entre elles, et formaient une chaîne de postes collectivement plus forts que les parties les plus difficiles du

défilé. C'est toutefois une manière d'appliquer la fortification de campagne que l'on ne doit imiter qu'avec beaucoup de circonspection, parce qu'il est contraire aux bons principes de la défense d'étendre une chaîne de petits postes en avant d'une position principale ; c'est transformer la défense en actions partielles successives, ce qui est inadmissible dans la défense d'un défilé, toutes les fois que le terrain permet à l'ennemi d'agir hors de la grande route.

Depuis le défilé de Mafra jusqu'à celui de Cabéça-de-Montachique, les positions défensives du pays sont moins fortement prononcées que sur aucune autre portion de la ligne; mais les hauteurs, quoique interrompues et coupées, sont élevées, escarpées et s'avancent dans la campagne; elles couvraient une route parallèle à la position et liant les deux défilés entre eux. On occupa ces hauteurs par les redoutes isolées 62 à 73, qui éclairaient le pays difficile situé en avant d'elles, commandaient toutes les approches de la route latérale citée, et assuraient aux défenseurs cette communication. De cette manière, elles étaient les postes extérieurs et les gardes avancées d'une chaîne de hauteurs plus formidables en arrière de la

route. Ces dernières, ainsi couvertes, offraient un champ de bataille avantageux dans le cas où l'ennemi croirait pouvoir risquer l'attaque d'une ligne rentrante qui ne l'aurait conduit, pour faciliter ses mouvemens ultérieurs, qu'à la possession d'une route assez mauvaise pour l'artillerie, et de laquelle il n'aurait pu profiter qu'après avoir forcé les ouvrages élevés près de Gradil dans la Serra de Chypre, ou les défenses avancées du défilé de Montachique.

Depuis Montachique jusqu'au défilé de Bucellas, la nature des montagnes ne rend pas nécessaire la construction d'ouvrages, si ce n'est dans le dessein de fermer une route à la cavalerie et peut-être aux voitures, sur le sommet de la hauteur de Freixal, ce que l'on effectua au moyen des retranchemens 49, 50 et 51.

Le défilé de Bucellas offre des moyens de défense formidables, parce que la route passe entre deux montagnes hautes et escarpées qui ne laissent qu'un intervalle de quelques cents mètres. La défense de ce défilé est donc assurée tant que les troupes resteront en possession des flancs des montagnes; et tout ce qu'un ingénieur peut y faire, c'est d'établir pour l'artillerie des batteries qui enfilent le passage, de

miner le pont à son entrée pour le détruire au besoin, et de créer d'autres obstacles sur la route, pour arrêter les colonnes qui tenteraient d'avancer sous leur feu. On en défendit les approches par les ouvrages 43 à 47; et, en cas d'échec, l'ouvrage n° 45 était destiné à protéger la retraite des défenseurs.

Du défilé de Bucellas au Tage, la Serra de Servès, chaîne de montagnes élevées et à pentes raides qui offre à peine un ravin accessible, occupe un front de plus de deux milles de développement jusqu'à la route de Villa de Rey qui la traverse. Son flanc droit commande et s'abaisse graduellement sur une plaine qui borde le Tage. Cet espace est de deux milles et demi, ou 4 kilomètres, depuis le flanc droit de la montagne jusqu'au fleuve; il offre une libre carrière à l'ingénieur pour y appliquer les ressources de l'art. On tira avantage de tous les points du terrain dont l'occupation pouvait prêter quelque force à la position. On multiplia les ouvrages au centre. Les nos 34 à 39 furent construits en avant de Via Longa, et par conséquent sur les derniers rameaux de la Serra de Servès. Au dessus de Portella, on établit les nos 40, 41 et 42, formant le flanc gauche de la position. Son flanc

droit s'appuyait au Tage, à une forte redoute n° 33. Il fut arrêté qu'on augmenterait plus tard les défenses de cette partie de la ligne par de larges et profondes coupures faites dans les salines situées en avant, et tracées de manière à être enfilées par le feu des chaloupes canonnières. Cependant, malgré tous les soins qu'on apporta à perfectionner cette partie des retranchemens, on la regarda toujours comme la plus faible, et l'on mit une grande confiance dans le secours qu'elle pouvait tirer d'une chaîne séparée de montagnes abruptes, formant pour ainsi dire une position isolée près d'Alhandra, à la distance d'environ cinq milles sur son front. On se proposait de disputer la possession de ces hauteurs au moyen d'un corps de troupes avancé, et l'on établit les ouvrages n°s 1 à 4 pour enfiler la route principale, flanquer le terrain inférieur, et obtenir un équilibre de force dans toute la ligne. Les redoutes 5, 7 et 8 furent construites pour empêcher l'ennemi de tourner la position avec de l'artillerie.

Les différentes positions que l'on vient de décrire, et qui occupaient une étendue de 22 milles (7 lieues), liées entre elles et fortifiées par 59 redoutes, renfermaient 232 pièces d'ar-

tillerie et nécessitaient 17,500 hommes pour leurs garnisons. Elles formaient la principale ligne de défense à travers la Péninsule, et remplissaient toutes les conditions qu'on pouvait s'imposer dans le choix d'une ligne destinée à couvrir Lisbonne. Les ouvrages qui, dans la première hypothèse où l'armée opérerait sa retraite sur l'Estramadure, avaient été élevés sur les hauteurs de Torrès Védras et Monte Agraça, 14 à 17 et 20 à 27, servaient comme d'utiles avant-postes à cette ligne défensive, à la distance de six à neuf milles sur son front, en battaient les approches principales, et assuraient aux troupes le temps nécessaire pour opérer leur retraite et occuper les nouvelles défenses avant que l'ennemi pût les attaquer en force. Ces ouvrages avancés étaient des postes entièrement isolés, à une seule exception près : comme sur la gauche de Torrès Védras le pays est ouvert, et offrait à l'ennemi un accès facile qui pouvait l'engager à tourner ce défilé et les ouvrages construits pour sa défense, le passage de la petite rivière de Zizandra fut gardé ou plutôt surveillé par trois redoutes, construites sur sa rive gauche, à S, Pedro de Cadeira et en arrière de Ponte de Rol, 30, 31 et 32. Ce fut dans une intention sem-

blable, à l'égard de Monte Agraça, que l'on éleva les redoutes 9 à 13 dans le défilé d'Arruda.

Deux positions fortes et isolées, qui dominent les routes principales aux points intermédiaires d'Ajuda et Enxara dos Cavalleiros, furent également retranchées, au moyen des ouvrages nos 18 et 19, 28 et 29, qu'on doit considérer comme des obstacles additionnels destinés à arrêter la marche rapide de l'ennemi contre la ligne principale.

Dans le dessein de s'assurer une prompte communication entre ces divers ouvrages détachés, et en général sur tout le front de la ligne de défense, on établit des postes de signaux sur les points qui offraient le plus de sécurité, et d'où l'on pouvait découvrir une plus grande étendue de pays.

Lisbonne, le prix de la lutte dans la Péninsule, située douze milles en arrière de Via Longa, quinze milles en arrière du défilé de Bucellas, douze en arrière du défilé de Montachique, et vingt-trois en arrière du défilé de Mafra, est d'une grande étendue, et avantageusement placée, tant sous le rapport de la défense que pour la subsistance des troupes, sur la rive droite du Tage. Ses maisons, construites solidement en pierres, sont si peu com-

bustibles qu'un bombardement ne causerait que de faibles dommages. Ses abords, généralement étroits et enfoncés, se trouvent flanqués par des maisons en pierres, dont les portes et les fenêtres sont garnies de grilles en fer; d'autres expédiens praticables rendent les faubourgs particulièrement susceptibles d'une défense irrégulière. On ne jugea donc pas nécessaire de fortifier l'enceinte de cette capitale, mais on seconda les habitans dans la construction de barrières et de traverses aux principales issues, dans l'établissement de postes intérieurs, et dans l'armement du château, du couvent de la Pegna et d'autres points dominans. Au moyen de ces dispositions, on regardait la ville de Lisbonne comme à l'abri d'un coup de main, lorsqu'elle serait occupée par les forces que l'on avait l'intention d'y jeter au moment du danger.

Saint-Julien, le point d'embarquement dans l'hypothèse d'un revers ou d'une défaite, est situé vingt-quatre milles en arrière de Carvoiera, et vingt-sept milles en arrière du défilé de Mafra. La grande route, qui des autres défilés conduit à ce port, traverse Lisbonne; mais il est possible de s'y rendre de chacun d'eux par des chemins de traverse, qui offrent

d'assez bonnes communications, sans passer par cette ville.

L'exécution de ces immenses ouvrages fut poussée par le lieutenant-colonel Fletcher et les officiers sous ses ordres, avec une grande activité, un zèle et une ardeur remarquables; on leur fournit abondamment tous les moyens nécessaires. Un certain nombre de soldats d'infanterie furent choisis pour être employés en qualité de surveillans, de conducteurs et d'artificiers; les soldats de deux régimens de milice portugaise faisaient le service de pionniers, et l'on mit en réquisition, comme travailleurs, les paysans des districts environnans. On eut soin que les formes officielles et de petites chicanes ne vinssent point entraver la fourniture des matériaux et des approvisionnemens. (*Note* 2.)

Dès le commencement de l'année, Napoléon avait proclamé, avec son assurance ordinaire, qu'il rassemblait 110,000 hommes sur les frontières du Portugal pour chasser les Anglais de la Péninsule. On en conclut naturellement qu'il agirait avec cette promptitude et cette audace qui lui étaient habituelles; qu'il poursuivrait l'exécution de son dessein principal, sans avoir égard aux forteresses isolées, et qu'il frapperait un coup décisif avant qu'on eût

pu mettre la dernière main aux moyens de résistance.

D'après cette considération, on exécuta à la hâte les divers ouvrages dont les lignes étaient composées, et l'on adopta le genre de construction qui permettait d'obtenir un certain degré de force avec le moindre travail. On donna généralement aux redoutes un profil de campagne, et on les fit d'une capacité à exiger de 150 à 250 et 300 hommes pour leur défense; on les arma, suivant leur importance, de 3, 4, 5 et 6 pièces d'artillerie.

Les ouvrages principaux de Torrès Védras, de Monte Agraça au dessus de Sobral, et d'Oeiras, étant considérés comme des forts indépendans, ou plutôt comme des espèces de petites forteresses, furent beaucoup plus grands et plus forts que les ouvrages des autres positions; particulièrement ceux de Torrès Védras, qui fermaient la route la plus directe conduisant au point d'embarquement, et se trouvaient d'ailleurs exposés aux premières entreprises de l'ennemi, ce qui fit apporter un soin tout particulier dans leur construction. Ils étaient d'un tracé qui leur donnait d'assez bons flanquemens, et de grandeur à exiger une garnison de 2,200 hommes avec 40 pièces de ca-

non, indépendamment des troupes nécessaires pour garder les lignes de communication avec le couvent de S. Joa et le château situé dans la ville, qui, l'un et l'autre, avaient été convertis en postes militaires sous les nos 25 et 27, et armés de sept pièces d'artillerie.

Le principal ouvrage de Monte Agraça, qui était étendu et spacieux, exigeait pour sa défense une garnison d'environ 1,000 hommes, et était armé de 25 pièces d'artillerie. Il était, toutefois, très imparfaitement flanqué, et son profil était presque le même que celui des petites redoutes. En avant de cet ouvrage principal, on traça, sur divers points de la sommité de Monte Agraça, les redoutes 15, 16 et 17 qui en dépendaient : elles renfermaient 19 pièces de canon, exigeaient au delà de 1,000 hommes pour leur défense en les envisageant comme un seul poste, et avaient pour objet de flanquer et d'éclairer les accès de la montagne.

L'ouvrage fermé sur la hauteur entre Oeiras et Saint-Julien était bien flanqué; il était d'une grandeur à exiger 1,310 hommes de garnison. On mit dans cet ouvrage, et dans les redoutes et batteries qui en dépendaient, au delà de 50 pièces d'artillerie.

Les trois ouvrages principaux dont nous venons de parler étaient approvisionnés à 160 coups par pièce, dont 30 à balles; on y avait mis en outre 200 grenades à main. Les autres redoutes avaient un approvisionnement de 60 coups par pièce, dont 8 à balles, et 12 à 16 grenades à main.

L'artillerie placée dans les différens ouvrages consistait en pièces portugaises du calibre de 6, de 9 et de 12, avec deux ou trois obusiers de campagne de 5 pouces $^1/_2$ dans les plus grands forts. Toutes ces pièces étaient en fer, montées sur des affûts d'une très ancienne construction, ayant de petites roues qui ne permettaient pas de conduire les pièces sur un sol inégal, en sorte que l'ennemi qui se serait emparé d'une redoute n'eût pu se servir immédiatement de l'artillerie qu'elle renfermait. Dans chacun des ouvrages où l'artillerie devait battre des points déterminés, elle tirait à embrasures.

On a dit que les ouvrages de Saint-Julien, Monte Agraça et Torrès Védras [1], avaient été

[1] Les ouvrages de Saint-Julien ont été commencés par le capitaine Wedekind, le 3 novembre; ceux de Monte Agraça, par le capitaine Williams, le lendemain; et ceux de Torrès Védras, par le capitaine Mulcaster, le 8 du même mois.

commencés dans l'automne de 1809, comme points d'appui isolés, dans l'intention de procurer à l'armée alliée quelques moyens de défense si l'armée d'invasion s'avançait soudainement, comme elle en faisait la démonstration. On entreprit ensuite les retranchemens destinés à la défense des défilés [1], et au printemps de 1810 on travaillait à tous les ouvrages. Ce fut dans la même appréhension que l'on borna primitivement les ouvrages de Saint-Julien à l'occupation des hauteurs situées entre le fort et le bourg d'Oeiras. Pendant le printemps, et de bonne heure dans l'été de 1810, on avait élevé la ligne des redoutes avancées 103, 104, 105, 106, 107 et 108 [2]; et dans le cours de l'automne, on avait occupé les points exté-

[1] Voici l'ordre dans lequel ces ouvrages ont été entrepris :

Mafra, par le capitaine Ross, le 17 février.
Ericeira et Carvoiera, par le lieutenant R. Jones, le 19.
Montachique, par le capitaine Mulcaster, le même jour.
Via Longa, par le lieutenant Stanway, le 24.
Arruda, par le lieutenant Forster, le 17 mars.
Ponte de Rol, par le lieutenant Thomson, le 26.

[2] Ces ouvrages ont été principalement exécutés par le capitaine Squire.

rieurs et complété les défenses avancées [1].

Tel est le projet qui fut adopté dans l'origine pour la construction des lignes. Lorsqu'on en eut porté les travaux au degré de perfection que pouvait permettre la situation des affaires, le capitaine John T. Jones en reçut la direction du lieutenant-colonel Fletcher, le 6 juillet 1810. Comme on s'attendait d'un instant à l'autre à voir s'avancer l'armée d'invasion, cet officier supérieur se hâta de se rendre sur la Coa, qui allait devenir le théâtre des opérations actives [2].

Il paraîtrait qu'immédiatement après l'arrivée du colonel Fletcher au quartier-général de Lord Wellington, on examina de nouveau le projet

[1] On voit, d'après les dates rapportées ci-dessus, qu'excepté à Monte Agraça, point qui n'est pas sur une route fréquentée et qui était presque inconnu des Anglais, partout ailleurs on a commencé les travaux trois mois après que les ouvrages de Torrès Védras avaient été entrepris. C'est cette circonstance, jointe à la célébrité dont jouissait ce défilé, qui fit donner son nom à tout le système de défense.

[2] Voyez dans l'Appendice, sous la date du 6 juillet 1810, les instructions données par le lieutenant-colonel Fletcher au capitaine Jones, et la liste des ingénieurs qui devaient être employés sous ses ordres.

adopté pour le tracé des lignes, et que l'on y apporta quelques modifications; elles furent probablement le résultat de ce que l'armée d'invasion avait entrepris le siége d'Almeida, ce qui donna l'espoir que, les pluies venant à commencer avant la lutte finale, cette circonstance pourrait, comme on le verra plus bas, changer matériellement la force relative de quelques parties du pays; car le 17 juillet on reçut l'ordre de fortifier, autant qu'il serait possible, le flanc droit de la position avancée sur laquelle avaient été établis les postes de Torrès Védras et Monte Agraça, et d'élever quelques ouvrages additionnels pour augmenter la force et la sûreté de son flanc gauche. On prescrivait aussi d'ajouter quelques défenses extérieures à la position qui couvrait le point d'embarquement sur la rive droite du Tage.

Conformément à cet ordre, on entreprit de nouveaux travaux sur les lignes, et l'on rassembla, sur chaque point que l'on désirait fortifier, autant de travailleurs qu'il était possible d'en employer utilement. Les jeunes officiers chargés pour la première fois, dans ces circonstances, de la conduite des ouvrages dans de vastes districts, y mirent un zèle sans bornes, et cette honorable émulation, dont

l'effet eut lieu sur toute la ligne, produisit un résultat extrêmement avantageux aux progrès des travaux.

Sur la droite, on convertit en bon retranchement pour la mousqueterie, la tranchée n° 1 établie dans le marais entre le Tage et les hauteurs d'Alhandra, et la tranchée n° 2 qui s'étendait depuis le marais jusqu'au sommet de ces hauteurs. La gauche de la première se trouva assez en arrière pour permettre de flanquer généralement et à bonne portée le terrain en avant par des batteries retirées, taillées dans le flanc des hauteurs. Ces batteries, d'une force très respectable et complétement dérobées aux vues directes de la campagne, ne pouvaient être canonnées ou même aperçues de l'ennemi qu'au moment où il serait parvenu presque sur les glacis des défenses inférieures ; ce qui rendait toute entreprise pour forcer cette ligne, sans espoir de succès.

A partir de la droite de la montagne d'Alhandra, une étendue de deux milles avait été fortement retranchée comme position de campagne; car on avait pratiqué, sur le versant de la montagne et près de sa crête, un escarpement presque à pic de 15 à 18 pieds de hauteur. Chacune des parties de cet escarpement était flan-

quée, à bonne portée, par des feux couverts de mousqueterie, et généralement par des pièces d'artillerie placées dans des ouvrages fermés, construits sur les contre-forts les plus avancés des hauteurs. Tous ces ouvrages flanquans étaient vus et plongés dans leur intérieur par des redoutes plus fortes et plus spacieuses, 114 à 120, qui occupaient les pics culminans de la montagne [1].

A cette époque, Alhandra était considéré comme une position avancée de la ligne de Via Longa. Afin d'empêcher qu'elle ne fût tournée par sa gauche, on ordonna, sur les représentations de l'officier chargé des travaux, d'occuper, par une ligne de redoutes se flanquant les unes les autres, les hauteurs au dessus de Calhandriz, dans un espace où elles se resserrent et ne présentent plus qu'une chaîne de rochers qui n'a pas plus de six cents yards

[1] Si, au mois de juillet, on eût pu prévoir que l'armée d'invasion laisserait assez de temps pour porter les escarpemens et les autres défenses d'Alhandra au degré de perfection qu'ils atteignirent avant que l'armée entrât dans les lignes, les canons de flanquement établis sur les points saillans du plateau escarpé eussent été placés dans des batteries ouvertes, au lieu de l'être dans de fortes redoutes.

(540 mètres) de largeur. Le 6 septembre, quinze cents hommes commencèrent ces ouvrages, qui portent les nos 121, 122, 123 et 124. Pendant ce temps, on employait les mineurs à escarper les flancs de la montagne; on parvint en peu de temps à en faire une excellente position détachée, dans la seule chaîne de montagne que l'on pouvait franchir avec de l'artillerie pour tourner Alhandra.

Dans la vue de fermer la vallée entre les hauteurs d'Alhandra et de Calhandriz, et de lier la défense de ces positions, on forma en travers de cette vallée, entre les ouvrages 6 et 121, un fort abatis, avec une communication couverte sur ses derrières; son front pouvait être presque partout balayé par l'artillerie des ouvrages construits sur les hauteurs d'Alhandra, et flanqué à bonne portée par des feux de mousqueterie partant de maisons en pierres situées sur les flancs de la vallée et converties en postes fortifiés.

En dernier lieu, le temps l'ayant permis, on établit un poste additionnel, 125, en arrière de Mata-Cruz, qui liait parfaitement la défense d'Alhandra avec celle de la Serra de Servès à son point le plus fort; et, à l'imitation de ce qui avait été fait à Alhandra, on

commença à escarper à son sommet la pente de cette montagne, depuis son extrémité au dessus de Portella jusqu'au défilé de Bucellas, partout où elle paraissait le plus accessible [1].

Sur le flanc gauche de la première ligne de défense, en suivant le cours de la Zizandra (rivière insignifiante durant l'été) jusqu'à Torrès Védras, on éleva des redoutes additionnelles destinées à former une chaîne de postes sur la rive gauche de cette rivière, et l'on établit des barrages dans son lit, à des points qui se trouvaient sous leurs feux, de manière que lorsque les pluies d'automne commencèrent à tomber, ce qui eut lieu le jour où l'avant-garde de l'armée entra dans les lignes, la rivière déborda, et, en moins d'une demi-heure, la vallée fut tellement gâtée qu'aucune récompense ne put engager les paysans à la traverser. Il en résulta que cette partie du front de la position, qui, durant l'été, avait été la plus faible, se trouva, pendant l'hiver, en quelque sorte à l'abri d'une attaque.

Les deux flancs de la première ligne de dé-

[1] Ces ouvrages ont été dirigés par le lieutenant Forster, qui a eu sous ses ordres, à différentes époques, les lieutenans Trench, Piper, Tapp et Reid.

fense ayant été ainsi fortifiés, on porta naturellement toute son attention sur l'établissement d'une communication avec le centre; et, l'armée d'invasion en laissant le temps, on traça une route intérieure pour l'infanterie et la cavalerie, afin de lier Alhandra et Monte Agraça. On ferma tous les accès inutiles sur le front de la position, et on détruisit plusieurs ponts et passages qui y conduisaient; mais on ne proposa d'y construire aucun ouvrage additionnel fermé. A la vérité, depuis l'extrémité gauche d'Alhandra, en suivant la vallée d'Arruda, jusqu'à Monte Agraça, au dessus de Sobral, les hauteurs étant fortes et accidentées, elles offrent des moyens naturels de défense, et les communications de plus des deux tiers des monticules saillans convergeant vers un point unique et passant sur un plateau intérieur et de peu de largeur, la défense est concentrée dans un petit espace; ce qui permet de garder avec peu de troupes sa circonférence étendue. Ainsi, en détruisant quelques routes, en fermant quelques ravins à leur gorge, et en établissant quelques communications courtes et latérales à droite et à gauche de cette ligne intérieure, trois ou quatre redoutes élevées à l'avance sur les points flanquans du

plateau extérieur suffisaient pour donner une grande force à cette position, et assurer une communication non interrompue entre le Tage et le grand ouvrage de Monte Agraça.

La nouvelle de la chute prématurée d'Almeida parvint à Lisbonne à la fin du mois d'août, ainsi que celles des mouvemens rétrogrades de l'armée de secours, qui en avaient été la conséquence. Dans l'attente d'une invasion qui semblait devoir être très prochaine, et dont le danger était imminent, les craintes des autorités publiques firent apporter une attention particulière aux pressantes réquisitions frappées par les ingénieurs pour donner plus d'activité aux travaux. Elles excitèrent momentanément dans ces autorités un sentiment d'émulation qui les porta à faire tous leurs efforts pour contribuer à l'achèvement des lignes qui devenaient maintenant le dernier boulevard de l'indépendance nationale. Les réquisitions de travailleurs s'étendirent à une distance de plus de cinquante milles à la ronde. Il n'était permis, sous aucun prétexte, de se soustraire personnellement au service; les femmes même et les enfans furent employés aux travaux, et, à une époque où l'on se trouvait au milieu de la moisson, les travailleurs des lignes furent portés à plus de

sept mille. On profita d'un concours si considérable de moyens, pendant les mois d'août et de septembre, pour construire de nouveaux ouvrages et perfectionner diverses parties de la seconde ligne qui avaient été laissées imparfaites l'été précédent, parce que le temps avait été très limité, particulièrement dans la position en avant du fort Saint-Julien qui couvrait le point d'embarquement, à Mafra, au défilé de Morugueira et dans le ravin à gauche de ce défilé [1], enfin dans la position de Via Longa et dans la plaine qui borde le Tage [2]. Dans le premier de ces lieux on occupa le penchant oriental de la vallée, en face de la *Quinta* [3] du marquis de Pombal, par un ouvrage détaché, n° 109, d'un fort profil, et mieux flanqué que ne le sont ordinairement les ouvrages de campagne; les hauteurs avancées furent escarpées de manière à soumettre presque entièrement leur revers au feu de l'artillerie des défenses de flanc. Pour ajouter à cet avantage, et rendre le front-est d'égale force, on lia avec le Tage, au moyen du retranchement n° 110, les

[1] Par le lieutenant Meinecke, de la légion royale allemande, et les lieutenans Hulme et Reid.

[2] Par le lieutenant Stanway.

[3] Maison de campagne.

défenses avancées de la position principale au delà du petit ruisseau nommé Foz-de-Oeiras, de manière à s'appuyer au fort das Maias. Par la construction de ces ouvrages, la ville d'Oeiras se trouva couverte et comprise dans la ligne extérieure de défense. Sur la gauche, on lia ensemble les redoutes 106, 107, 108 par une tranchée ou route couverte pour la mousqueterie, et propre à abriter l'infanterie contre la canonnade; mais comme ce chemin-couvert n'avait pas de fossé en avant et que son parapet n'était point revêtu, il ne permettait de mouvement aux troupes de chaque front que sur une étendue qui n'excédait pas l'intervalle entre deux redoutes, ou environ 800 yards (720 mètres) [1].

Comme en prenant position dans les lignes l'armée exécutait ses mouvemens sans être pressée, on trouva le temps de terminer divers travaux qui, étant liés à des intérêts publics ou privés, avaient été ajournés jusqu'au dernier moment. Ainsi on put aplanir les obstacles qui auraient masqué le feu des ouvrages, couper les arbres qui existaient en

[1] Par le capitaine Wedekind, de la légion royale allemande.

avant de leur front, et former de solides abatis avec les troncs et leurs branches; faire des coupures sur les routes, détruire les ponts, préparer et charger les mines, etc. Le 7 octobre, tous les préparatifs de défense étaient aussi complets qu'ils eussent pu le devenir si l'armée alliée avait eu à sa disposition un laps de temps plus considérable.

Pendant les mouvemens lents et rétrogrades de l'armée, on mit aussi la dernière main à l'instruction des troupes irrégulières et à l'organisation du commissariat. La milice, l'*ordenanza*, ou les gardes nationaux, et les artilleurs, ayant été rassemblés sur la ligne de défense et répartis entre les différens ouvrages, on les exerça au tir du canon et aux manœuvres de la défense. On forma des dépôts d'approvisionnemens, de tentes et de vivres aux points qui avaient été désignés comme quartiers-généraux. (*Note* 3.) On acheva aussi l'établissement des postes de signaux. Un détachement de marins, fourni par la flotte, fut chargé d'en faire le service, et en sept minutes on échangeait les nouvelles, d'une des extrémités de la ligne à l'autre, avec une exactitude parfaite. On avait d'ailleurs, comme mesure secondaire propre à assurer la communication

des ordres, placé dans chaque poste des télégraphes à main, construits à Lisbonne, pour s'en servir dans le cas où il arriverait quelque accident au mât ou aux branches des signaux permanens.

Ce fut encore à cette époque que toute l'étendue de pays que l'on avait fortifiée fut divisée en six districts d'une grandeur presque égale, et que l'on attacha un ingénieur à chaque district pour expliquer la nature et l'objet des divers postes retranchés, afin que les officiers généraux qui devaient les occuper pussent y prendre de la manière la plus prompte les positions qui leur avaient été assignées. (*Note* 4.) Des guides montés, qui avaient une connaissance exacte des localités, se tenaient aux points les plus avancés de chaque district, pour recevoir les colonnes, aider les officiers directeurs à les répartir dans les villages, les bivouacs, etc., et donner sur les divers chemins et communications les renseignemens nécessaires pour prévenir la confusion ou les erreurs, si l'ennemi venait à presser les colonnes.

L'armée, qui consistait en 22,000 hommes d'infanterie anglaise et 3,000 de cavalerie, avec un nombre presque égal d'infanterie portugaise, arriva le 8 octobre sur le terrain qui avait été

ainsi préparé pour la recevoir et la protéger; elle y prit position dans le dessein de disputer l'entrée des défilés principaux de Mafra, Montachique, Bucellas, etc. Mais ses mouvemens n'étant point pressés par l'armée d'invasion, ce que l'on peut attribuer à la bonne discipline des troupes et à la leçon qu'elles avaient donnée à l'ennemi à Busaco, on était d'abord dans le doute si l'on garderait les positions de la première ligne à Torrès Védras et à Monte Agraça. Les occuper convenablement, c'eût été isoler et sacrifier, sans aucune utilité, un corps de bonnes troupes; d'un autre côté, les abandonner ou les laisser avec d'insuffisantes garnisons, c'eût été s'exposer à les voir prendre uo capituler, et, par conséquent, fournir aux Français un sujet de triomphe propre à produire le plus dangereux effet sur le moral des troupes et de la population. Convaincu de la force respectable qu'avaient obtenue les hauteurs d'Alhandra, de Calhandriz, etc., sur le flanc droit de ces postes, et sachant que les pluies d'automne, qui commençaient à tomber avec violence, enfleraient bientôt la Zizandra et la rendraient un obstacle défensif formidable sur leur flanc gauche, parce qu'il ne resterait alors sur toute la ligne, de la mer au

Tage, qu'un intervalle d'environ sept milles non fortifié, au sud de la vallée de Runa, entre Torrès Védras et Monte Agraça, lord Wellington résolut de faire halte à Sobral. Cet espace (*Note* 5) offrait en effet un champ de bataille excellent pour une armée inférieure en cavalerie, parce qu'il présentait un front avantageux et entrecoupé, et deux flancs inattaquables. Le commandant en chef en fit le centre de ses manœuvres défensives; il y plaça son principal corps d'armée, et établit son quartier général très près, sur les derrières, à Pero Negro, d'où il communiquait avec toutes les parties de la ligne, au moyen du télégraphe établi sur le point élevé de Monte Agraça, qui formait le flanc droit de cette position.

Les redoutes ainsi que les autres ouvrages défensifs ayant reçu des garnisons de milices et de gardes nationales, on répartit de la manière suivante les troupes composant l'armée active.

Le corps du général Hill, fort de deux divisions, devait garder la position d'Alhandra.

La division légère, sous le commandement du général Craufurd, fut destinée à occuper le front de la ligne depuis la gauche d'Alhandra, en passant par Arruda, jusqu'au grand ouvrage de Monte Agraça.

La troisième division, aux ordres du général Picton, dut occuper Torrès Védras, et garder la ligne de la Zizandra.

La cinquième division, sous le général Leith, était destinée à prendre position sur les revers des hauteurs de Monte Agraça, et devait faire occuper, par la brigade portugaise indépendante du général Pack, la grande redoute construite sur le sommet de cette montagne.

Enfin, les première, quatrième et sixième divisions, sous le commandement des généraux Spencer, Cole et Campbell, durent occuper Zibreira, Ribaldeira, Runa, etc., leur gauche communiquant avec le général Picton à Torrès Védras, et leur droite se trouvant en contact immédiat avec le général Leith.

Un corps d'Espagnols d'environ 6,000 hommes d'infanterie, sous la conduite du marquis de la Romana, devait quitter Badajos pour passer le Tage au moment où l'armée entrerait dans les lignes, et occuper le poste intermédiaire d'Enxara-dos-Cavalleiros.

Le corps principal de cavalerie, qui montait à peine à 3,000 hommes, devait être cantonné dans les environs de la seconde ligne, principalement sur les flancs, pour être prêt à agir dans les plaines qui bordent le Tage, ou sur les

points les moins accidentés du terrain entre les deux lignes, s'il arrivait qu'une colonne d'infanterie eût la témérité d'y pénétrer par des défilés impraticables à la cavalerie et à l'artillerie.

Dans l'hypothèse où l'armée éprouverait une défaite totale ou partielle sur les lignes, on avait assuré parfaitement la défense de Lisbonne pour quelques jours, sans opérer aucune réduction sur l'effectif de l'armée, au moyen d'une puissante flotte réunie dans le Tage, et d'un beau corps de soldats de marine envoyés d'Angleterre, qui, ajoutés à la garde bourgeoise, aux milices, aux gardes nationales des districts et à la garnison ordinaire commandée par le général anglais Peacocke, présentaient une force imposante qui ne devait laisser aucune inquiétude.

Pendant sa retraite, depuis Coimbre, l'armée n'avait suivi qu'une seule direction; à Pombal, elle se sépara en deux corps : la division du général Picton se porta directement sur Torrès Védras, et le reste de l'armée se dirigea sur Sobral, par la route de Rio-Mayor et Alemquer, et par celle de Thomar et Santarem sur Alhandra.

Le 8 octobre, l'avant-garde, sous les ordres

du général Hill, entra dans cette dernière ville. La nuit précédente, les pluies d'automne avaient commencé à tomber par torrens, et elles continuèrent avec autant de violence les deux jours suivans, ce qui gâta les communications nouvellement établies, et les rendit très difficiles. Cependant, grâce aux bonnes dispositions précédemment faites, les autres divisions purent se porter directement sur les divers points qu'elles devaient occuper; elles se partageaient, aux lieux de rendez-vous, en brigades et en bataillons, pour se rendre dans les villages et aux bivouacs qui leur étaient assignés, avec autant d'ordre et de célérité que si elles rentraient dans leurs cantonnemens après une revue.

Le 10, la division d'arrière-garde, qui n'était suivie qu'à distance par l'ennemi, entra dans Arruda. Les divisions qui la précédaient prirent position sur Monte Agraça et sur le revers de cette montagne, et l'on fit une répartition des forces de l'armée sur tous les ouvrages intermédiaires et sur ceux qui se trouvaient en arrière.

La nuit suivante, un orage extrêmement violent, accompagné de pluie et de tonnerre, causa beaucoup de mal aux troupes dans les bivouacs, et empêcha la transmission des ordres. Cepen-

dant au point du jour, sur le bruit de l'approche de l'armée française, tous les corps se trouvèrent sous les armes et en bon ordre à leurs points de réunion respectifs; la garnison des ouvrages fut au complet et sur le qui-vive, l'artillerie de campagne attelée ou en position, et toutes les dispositions étaient faites pour repousser une attaque. La journée était déjà très avancée que l'ennemi n'avait fait aucun mouvement: dans l'après-midi, le Maréchal Masséna, avec un gros corps de cavalerie, attaqua les troupes anglaises dans le poste de Sobral; les ayant délogées, il gravit la hauteur qui domine la ville et d'où l'œil pouvait découvrir tous les ouvrages qu'il aurait à réduire pour pénétrer jusqu'à Lisbonne. Jugeant, d'après leur étendue et l'aspect formidable qu'ils présentaient, que l'armée alliée avait l'intention de disputer sérieusement le terrain, il retira sa cavalerie dans la nuit, et le lendemain matin Sobral fut de nouveau occupé par de forts piquets anglais.

Aussitôt que les diverses divisions de l'armée alliée eurent pris position, elles s'occupèrent activement de fortifier leurs fronts respectifs, particulièrement celles qui formaient le corps principal de l'armée entre Monte Agraça et Runa, intervalle dans l'étendue duquel on n'a-

vait préalablement élevé aucune défense artificielle, parce que, dans le projet primitif des lignes, on n'avait pas eu l'intention de porter des ouvrages en avant soutenus par des troupes : par le même motif, la grande communication pavée de Sobral à Zibreira, et la route de Sobral à Ribaldeira n'avaient été fermées par aucun ouvrage; en sorte que dans la position occupée par les alliés, les deux armées auraient pu en venir aux mains, sans que les Français se trouvassent dans la nécessité de forcer aucun poste défensif [1].

Le 13, l'infanterie française ayant été rassemblée devant les lignes, le Maréchal Masséna dirigea une attaque vigoureuse contre la ville de Sobral qui, ne se trouvant pas dans la ligne de défense, ne fut pas vivement disputée : il l'occupa aussitôt, et fit soutenir les troupes qu'il y avait placées par des corps considérables bivouaqués dans son voisinage et communiquant avec le reste de son armée par la route d'Alemquer. Ayant ainsi concentré toutes ses forces,

[1] Si l'on avait eu l'intention de placer l'ennemi dans la nécessité d'attaquer ou de réduire quelque ouvrage, avant qu'il pût faire avancer son artillerie, on aurait occupé la hauteur immédiatement en avant de la ville de Sobral de Monte Agraça.

prêt à agir sur le point qu'il reconnaîtrait comme le plus faible de la ligne, il poussa sur la route de Zibreira et Ribaldeira de fortes patrouilles devant lesquelles se replièrent les avant-postes anglais. Ceux de l'armée française s'établirent dans la vallée de Duas Portas, vers Runa. Les piquets de sa cavalerie prirent des postes sur la route, entre Sobral et Monte Agraça, ayant leurs vedettes sur les derniers mamelons de la montagne, immédiatement au dessous de la grande redoute. Le reste de l'armée française forma ses bivouacs sur l'étendue de terrain entre Sobral et le Tage, de manière à pouvoir menacer également toutes les parties de la ligne depuis Zibreira jusqu'à Alhandra, sa droite se trouvant, par cette disposition, opposée au point le plus faible de cette ligne.

La nécessité de fortifier les hauteurs sur la gauche de Monte Agraça devenait donc un objet du plus grand intérêt : aussi de nombreux détachemens de travailleurs, composés de soldats et fréquemment relevés, furent-ils employés sans interruption à construire de fortes redoutes sur les points dominans, 128, 129 et 130, au dessus de Ribaldeira et Runa. On ferma la vallée en arrière de Gosandeira et Zibreira par un abatis bien flanqué; on éta-

blit des batteries de campagne sur divers points flanquans du même terrain, et on y traça des routes de communication, de sorte qu'en très peu de temps cette portion ouverte du front changea tout à fait d'aspect, et devint presque aussi formidable que les autres parties de la ligne.

D'un autre côté, pour faire échouer l'habile disposition prise par l'armée d'invasion, huit bataillons du corps du général Hill furent, le 14 octobre, placés en réserve dans la seconde ligne, près du défilé de Bucellas, prêts à marcher au secours d'Alhandra ou du corps d'armée principal par les routes de Zibreira et Sobral.

On commença encore une redoute qui fut armée de neuf pièces sur un mamelon inférieur de la montée de Monte Agraça, et à la droite de l'ouvrage principal, pour enfiler d'une manière plus efficace et fermer la grande route de Sobral. On établit ultérieurement le n° 149 au dessus de Matacaes, afin d'interdire d'une manière plus complète à l'ennemi l'usage de la route passant par le défilé de Runa, et l'on escarpa les hauteurs au dessus de Portella et de Patameira, qui furent fortement occupées par les ouvrages 150 et 151. En même

temps, on augmenta considérablement les défenses élevées derrière la basse Zizandra.

Tous les matins, deux heures avant le jour, les troupes étaient sous les armes aux lieux de rassemblement des divers cantonnemens; il en était de même des garnisons des ouvrages. Lord Wellington, de sa personne, se rendait dans le fort de Monte Agraça, prêt à diriger le mouvement général, suivant les besoins du moment. L'armée restait ainsi sous les armes jusqu'à ce que le commandant en chef eût acquis l'assurance, par ses propres observations et par les rapports de toute la ligne, qu'aucun changement n'avait eu lieu dans les positions de l'armée ennemie, et qu'elle ne faisait aucun mouvement dans la vue d'une attaque immédiate; alors les différentes divisions et brigades recevaient l'ordre de reprendre leurs travaux journaliers dont l'objet était d'augmenter la force de leurs fronts respectifs, d'ouvrir des communications latérales, de perfectionner les routes existantes, d'abriter et d'assurer les postes extérieurs, etc. Le temps était presque toujours pluvieux, ce qui rendait le service très pénible. Cependant tous les corps remplissaient gaiement leur devoir, dans la pleine confiance où ils étaient de paralyser les

efforts de leurs adversaires, s'ils exécutaient l'attaque dont ils menaçaient les lignes; mais une semaine s'était à peine écoulée, que cette attente avait fait place à l'espoir d'un triomphe immédiat et brillant.

Le 16 octobre, le Maréchal Masséna fit en personne une reconnaissance détaillée de la droite des lignes; comme il restait assez longtemps, accompagné d'un nombreux état-major, à examiner l'entrée de la vallée de Calhandriz, on tira du n° 120 un boulet, qui vint frapper un mur sur lequel le Maréchal avait placé sa lunette; il comprit cet avertissement et se retira en agitant son chapeau [1]. Cette reconnaissance servit à convaincre le général français de l'insuffisance de ses forces pour attaquer une armée placée dans une position aussi avantageuse. En conséquence, il tourna toutes ses vues vers les moyens de faire

[1] On n'avait nullement l'intention de blesser le Maréchal Masséna; on voulait seulement l'inviter à se retirer, car on aurait pu tirer sur lui une salve de 12 coups tout aussi bien qu'un. Napoléon, qui raisonnait et parlait toujours bien sur les sujets militaires, a fait une excellente observation, consignée dans le Journal du comte de Las-Cases, sur la folie de tirer un seul coup contre un individu, lorsqu'on a le projet de l'atteindre.

subsister ses troupes jusqu'au moment où il pourrait recevoir des renforts. Après avoir occupé ses premiers bivouacs jusqu'au 14 novembre, époque où le pays se trouvait entièrement épuisé, et où les maladies commençaient à se répandre dans son armée, il se retira dans la nuit sur Santarem ; Lord Wellington le suivit de près le lendemain.

Le Maréchal Masséna prit une ligne de défense derrière le Rio Mayor, laissant un corps à Santarem qu'il avait fait retrancher, et les alliés établirent leurs cantonnemens à Cartaxo (quartier-général), Alcocntre, Azambuja, Alemquer, Villa Franca, etc. On laissa une division à Torrès Védras, et le reste de l'armée se trouvait prêt à opérer sa retraite dans le cas où les Français recevraient des renforts considérables. Dans cette vue, on ordonna de nouveaux travaux pour la conservation et le perfectionnement des ouvrages des lignes.

Dans la supposition d'une défense prolongée de la péninsule de Lisbonne, on avait, comme moyens auxiliaires, enceint Abrantès par des ouvrages, et réparé et augmenté les fortifications de Péniche. Le bon effet de ces mesures se fit surtout sentir dans cette circonstance ; de fréquentes sorties, exécutées par la gar-

nison de Péniche, tenaient les cantonnemens de l'armée offensive dans un état de surveillance et d'alarmes continuelles, pendant qu'Abrantès interdisait aux Français et ouvrait aux alliés la meilleure communication à travers le Tage.

Péniche était, à tous égards, une place forte; quant à Abrantès, comme il était impossible de transporter de la grosse artillerie à travers la Serra de Estrella pour attaquer cette ville, on se borna à la mettre en état de résister à un coup de main, ou à une attaque avec du canon de 12 [1].

La garnison d'Abrantès était entièrement composée de troupes au service du Portugal, et commandées par un gouverneur portugais. Les seuls officiers anglais qui se trouvassent dans la place étaient les ingénieurs, dont le plus ancien, le capitaine Patton, qui en avait construit les ouvrages, était un homme d'une fermeté et d'une bravoure éprouvées. Lord Wellington l'avait désigné pour faire partie du conseil de défense, et avait ordonné qu'aucune

[1] On borna l'armement de la place à des pièces de 12, pour empêcher les assaillans d'avoir un parc de siége, dans le cas où ils s'empareraient de la place.

proposition qui aurait pour objet la reddition de la place ne fût faite ou reçue sans l'approbation de cet officier.

Le Maréchal Masséna avait de bonne heure senti de quelle importance serait la possession d'Abrantès pour assurer à son armée une communication avec l'Alemtejo, et lui faciliter les moyens de s'y procurer des approvisionnemens; et, avant de commencer sa retraite, il en fit faire une reconnaissance qui ne servit qu'à le convaincre davantage qu'il serait impossible de s'en rendre maître par un coup de main.

Pour empêcher la communication de l'armée ennemie avec l'Alemtejo sur tout autre point, l'aile droite des alliés, commandée par le Maréchal Beresford, avait, par suite du changement de position des Français, été transportée dans des barques sur l'autre rive du Tage, et cantonnée à Barcos, Chamusca, etc.; des ponts flottans furent établis sur toutes les petites rivières en arrière, jusqu'au bac existant en face d'Alhandra, afin d'assurer la réoccupation de ce point, si cette mesure devenait nécessaire.

Au commencement de décembre, quelques mouvemens des Français au midi de l'Espagne, ayant fait craindre qu'ils n'eussent l'intention

d'opérer une diversion dans l'Alemtejo, afin de faciliter leurs attaques contre les lignes, on retrancha sur la rive gauche du Tage, en face de Lisbonne, le promontoire d'Almada, qui commande la navigation du fleuve, et d'où les bombes atteindraient une grande portion de la ville [1]. Ces travaux furent exécutés sous la direction du capitaine Goldfinch.

La gauche de la position s'appuyait au vaste bassin du Tage, sur les hauteurs immédiatement au dessus de Mutella; son centre était à Monte de Caparica, Lugar de Monte, et sa droite à Altos da Raposeira, rochers escarpés baignés par la mer. L'étendue de son front était d'environ 8000 yards (7200 mètres). Une ligne de redoutes, au nombre de dix-sept, se flanquant mutuellement et ayant des flèches en avant pour éclairer plus complétement le fond des ravins, fut établie sur les mamelons les plus saillans de la ligne; leur défense se trouvait liée et soutenue en arrière par les maisons de campagne qui, bâties en pierre avec des clôtures de même nature, pouvaient, au moment du besoin, être converties en postes for-

[1] En face du château d'Almada, le Tage n'a pas plus de 2,200 yards de largeur (2,000 mètres).

midables. Enfin, un chemin creux, qui régnait sur presque tout le développement de la position en arrière des redoutes, formait une communication assurée entre elles. L'officier chargé des travaux, dans l'intention d'ajouter à leur défense, l'avait ingénieusement disposé pour recevoir une banquette, et avait fait tailler les pentes sur son front, de manière à en former un chemin-couvert régulier, avec des places d'armes aux points qui offraient les meilleurs flanquemens et pouvaient le plus aisément être soutenus par les maisons en pierre [1].

Le château ruiné d'Almada fut réparé et mis en état de défense, de manière à en former une espèce de citadelle intérieure qui pût conserver jusqu'au dernier moment la communication avec Lisbonne. On fit encore, sur les différens points du rocher qui formait sa gorge, des chemins destinés à faciliter une communi-

[1] Après qu'on eut exécuté une partie de ce chemin-couvert, on en suspendit l'achèvement, en raison de l'incommodité qu'il occasionait aux propriétaires des maisons particulières, et sur la certitude que ce chemin pourrait, en s'y prenant bien, être terminé, s'il devenait nécessaire, en moins de temps que l'ennemi n'en mettrait à réunir ses forces et à pénétrer dans l'Alemtejo.

cation rapide entre la flotte et les diverses parties de la position.

Comme on avait l'intention de confier la défense de cette position aux marins et soldats de la flotte, auxquels on aurait joint les milices et la garde nationale de Lisbonne, on donna aux redoutes une grandeur extraordinaire; quelques uns de ces ouvrages étaient susceptibles de contenir 4, 5 et jusqu'à 600 hommes avec 6 à 10 pièces d'artillerie. Les garnisons nécessaires pour défendre l'ensemble des ouvrages, lorsqu'ils furent achevés, montaient à 7,500 hommes et 86 pièces d'artillerie. A cette époque, une attaque sur Almada n'eût été qu'une opération secondaire; car, lors même qu'elle eût été couronnée du succès, le Tage aurait encore élevé un obstacle insurmontable entre les vainqueurs et Lisbonne, et la conservation du promontoire eût encore été entièrement subordonnée aux avantages qu'il leur aurait fallu obtenir sur leur front. D'après cette considération, tout mode d'occupation d'Almada, qui aurait nui à la défense des lignes, aurait pu être difficilement justifié; mais ce fut un objet de la plus haute importance, que d'avoir, au moyen de puissans ouvrages et d'une force que l'on n'aurait su employer ailleurs, enlevé

à un petit corps ennemi la possibilité d'inquiéter la flotte et de répandre l'alarme et la confusion dans la capitale, et peut-être de jeter une terreur panique dans tout le pays situé en arrière de l'armée, au moment où elle serait occupée à repousser une attaque sur les lignes.

Pendant l'hiver, les postes des deux armées conservèrent les positions qu'ils avaient prises sur les deux rives du Rio Mayor; l'avant-garde de l'armée française était retranchée à Santarem, et celle des alliés occupait le village de Val; les sentinelles des deux corps ne se trouvaient séparées que par le pont existant à l'extrémité sud-ouest de la longue chaussée, qui traverse le marais entre ces deux points. Chacune d'elles se tenait sans relâche sur le qui-vive. Les alliés mettaient leur confiance dans une mine prête à faire explosion, qu'ils avaient préparée sous la principale arche du pont, dans la vue d'arrêter une attaque soudaine; et les Français, dans l'artillerie d'une redoute qu'ils avaient construite sur une hauteur, et d'où ils enfilaient la communication dans toute sa longueur. Sur le flanc gauche, les armées ne se trouvaient pas dans un contact aussi immédiat. Les alliés s'étaient retranchés à Alcoentre

avec un piquet d'observation dans la ville de Rio Mayor, et le corps principal des Français était établi à Alcanhede; néanmoins, on y exerçait la même vigilance que sur la droite. A la gauche du Tage, indépendamment du soin que l'on avait eu d'échelonner des piquets d'observation sur la rive du fleuve, on avait construit des batteries pour commander l'embouchure du Zézère, où les Français avaient rassemblé quelques barques, et l'on avait transformé le château ruiné de Tancos en un poste militaire.

Pendant ce temps, on apporta une grande attention et on donna des soins non interrompus à compléter les diverses défenses des lignes, soit en améliorant leurs escarpes, soit en perfectionnant leurs communications latérales. Dans cette dernière vue, on exécuta une route pavée qui communiquait avec la seconde ligne par Pero Negro, en arrière des hauteurs retranchées depuis peu sur la gauche de Monte Agraça, et l'on établit une communication pour les voitures de la gauche d'Alhandra à Monte Agraça, en suivant la vallée de Calhandriz par S. Romeo, et en arrière du défilé de Matos. Plus tard, on forma des communications semblables, aussi courtes que faciles, sur toute

l'étendue fortifiée. A l'approche du printemps, des ouvrages additionnels, 131 à 144, armés de 56 pièces d'artillerie, furent élevés derrière la Zizandra, et l'on escarpa la rive gauche de cette rivière, afin de compenser la diminution des eaux dans l'été, et conserver l'équilibre de la défense.

Les ponts situés sur la grande route, depuis les derrières des cantonnemens de l'armée jusqu'au front des lignes, furent minés ; ceux des communications latérales détruits, et l'on applanit tous les obstacles qui auraient pu masquer le feu des chaloupes canonnières sur la route et les bords du Tage.

Il est presque inutile de remarquer que l'armée d'invasion ne fit pas de nouvelles tentatives pour reconnaître la force des ouvrages dont les lignes étaient composées. Après avoir occupé ses cantonnemens jusqu'au commencement de mars, l'armée française opéra sa retraite, suivie de près par les alliés. C'était le premier et l'unique exemple d'une entreprise militaire projetée et mûrie par Napoléon dans toute la plénitude de sa puissance, qui n'eût pas été couronnée du succès, grâce à la prévoyance supérieure et à la ferme persévérance de ses adversaires. Ce n'est peut-être pas trop

prétendre que d'ajouter que ce manque de succès devant Lisbonne porta un coup fatal à l'opinion généralement répandue que les armées françaises étaient invincibles, et qu'il apprit à l'Europe opprimée qu'elle pouvait encore résister et devenir libre.

CHAPITRE II.

Observations générales sur les lignes qui couvraient Lisbonne.

La description qui précède a fait connaître que les lignes exécutées pour couvrir Lisbonne, occupaient deux chaînes de montagnes séparées, ou plutôt deux zones de terrain qui, s'étendant depuis la mer jusqu'au Tage, avaient été transformées en champs de bataille avantageux, soit pour une action, soit pour des manœuvres défensives. On a vu aussi que chacune de ces lignes était soutenue par l'autre, mais que leur occupation et leur défense étaient parfaitement distinctes et indépendantes.

Si l'on compare ces deux lignes entre elles, on sera forcé de reconnaître que, dans le cas où les opérations auraient eu lieu pendant l'été, la seconde était judicieusement choisie pour

le théâtre de la défense, puisqu'elle offrait les plus grands moyens de résistance et le plus parfait équilibre de force sur son front. Ainsi la majeure partie du ravin, depuis Ribamar jusqu'à Mafra, est extrêmement forte, tandis qu'aucune partie des bords de la Zizandra, au dessous de Torrès Védras, n'est escarpée. Les défilés de Montachique et de Bucellas sont également des défilés de montagne de la plus forte espèce, tandis que les passages correspondans de Zibreira et de Monte Agraça tirent leur force principale des ouvrages que l'on y a construits. Les défenses de la seconde ligne ont aussi sur celles de la première l'avantage de couvrir un espace de terrain ayant quatre ou cinq milles de moins d'étendue. En suivant les principaux contours des deux lignes, l'une présente un développement de vingt-quatre et l'autre de vingt-neuf milles. La distance en ligne directe entre leurs flancs est respectivement de vingt-deux et vingt-cinq milles. D'ailleurs, dans l'hypothèse où l'armée d'invasion se serait avancée avec des forces suffisantes pour agir en deux corps séparés, et eu égard à l'impression, alors générale en Europe, que les Français ne pouvaient manquer de réussir, la seconde ligne présentait un avan-

tage particulier qui mérite d'être apprécié, c'est que son flanc le plus respectable était le plus rapproché du point de retraite et d'embarquement, et, par conséquent, selon toute vraisemblance, celui que l'ennemi ne tenterait pas de forcer.

A toute extrémité résultant d'une retraite désastreuse, ou d'une marche rétrograde précipitée, la seconde ligne de défense eût, selon toute probabilité, été le champ de bataille choisi pour une action décisive. Mais l'armée alliée se trouvait dans des circonstances favorables : elle exécutait une retraite glorieuse, dans une saison avancée, en présence d'un ennemi qui agissait sur un seul point; les nouvelles levées portugaises avaient prouvé que l'on pouvait compter sur elles. Dans un tel état de choses, laisser les ouvrages avancés à la garde de leurs garnisons, et abandonner à l'armée d'invasion l'espace compris entre les deux lignes, qui avait 150 milles carrés, c'eût été faire un sacrifice d'une telle nature, qu'il n'aurait pu être compensé par une augmentation quelconque de force matérielle; et ici, comme dans tous les cas où la force d'opinion doit prévaloir, les dispositions faites originairement furent modifiées et appropriées aux circonstances.

On voit, par la répartition des troupes sur

les lignes, que lord Wellington, dans l'attente où il était de livrer une bataille qui devait décider du sort d'un royaume, avait disséminé une armée qui ne s'élevait pas à 50,000 hommes sur un front de 29 milles d'étendue. Une semblable disposition est si contraire aux principes de guerre moderne [1], que, pour empêcher qu'on n'en tire des conséquences défavorables, il est nécessaire de rappeler que le nombre de troupes fixé pour les différentes portions des lignes avait été calculé d'après les avantages que le pays offrait à la défense, et d'après le degré de force extraordinaire que l'on avait donné aux flancs; ce qui les avait rendus bien plutôt des points d'appui que des points d'attaque. Le principal de ces avantages est la situation du mont Junto, qui s'étend à quinze milles en avant du centre des lignes, et présente une forme si abrupte et si escarpée, qu'une armée ne pourrait le passer avec de l'artillerie; car le contre-fort de Barregudo, qui lie pour ainsi

[1] C'est une chose remarquable, que l'exemple le plus frappant de la concentration des troupes, pendant les dernières guerres, ait été donné par le même général qui, à Waterloo, plaça et fit manœuvrer 60,000 hommes sur un front qui avait un peu plus d'un mille et demi d'étendue.

dire Monte Junto avec la position, ne peut être traversé avec de l'artillerie sans des démonstrations et des retards qui ôteraient à ce mouvement tout son avantage. On ne pouvait éviter ce contre-fort qu'en suivant la route de Runa, qui était comprise dans la ligne de défense. Ces chaînes de montagnes divisent par conséquent en deux parties l'attaque et la défense de la première ligne, et obligent les assaillans à une marche longue et fatigante pour porter un corps d'Alhandra sur la ligne de la Zizandra, au dessus de Torrès Védras; tandis qu'en raison de la position du corps principal de l'armée, entre Torrès Védras et Monte Agraça, une très courte marche eût permis aux défenseurs de secourir, soit la droite, soit la gauche, et de compenser l'infériorité du nombre par la rapidité des mouvemens.

On doit remarquer encore, pour justifier complétement cette extension inusitée, que la célérité et l'exactitude avec lesquelles, au moyen des signaux, on pouvait transmettre des ordres et recevoir des avis des points les plus éloignés de la ligne, faisaient pour ainsi dire disparaître les distances à l'égard des communications, et assuraient aux défenseurs une heureuse combinaison de mouvemens,

qui leur permettait de tirer avantage de tout succès particulier, et d'éviter un désastre général dans le cas d'une défaite partielle.

Quant au caractère général des lignes, si l'on considère sans prévention leurs avantages et leurs défauts, on reconnaîtra qu'elles tiraient leur force et leur valeur :

1° De leur situation péninsulaire, entre la mer et un fleuve ; ce qui ôtait à l'ennemi la possibilité de manœuvrer sur leurs flancs ou de les tourner, assurait leurs derrières, et laissait les communications constamment couvertes pour y envoyer des approvisionnemens et des renforts ;

2° Du degré de force naturelle et rare qu'offraient les chaînes de montagnes et les ravins qui formaient leur front ;

3° Enfin de la sagacité avec laquelle l'ingénieur avait su lier les traits les plus prononcés du terrain, et en faire une ligne de défense également forte sur tous ses points.

L'art et le travail avaient concouru d'une manière judicieuse pour perfectionner les avantages naturels, fortifier et couvrir les points faibles, diminuer la longueur du front accessible, en défendre les approches, faciliter dans l'intérieur les mouvemens des troupes, et gê-

ner ou restreindre ceux de l'ennemi au dehors; en un mot, pour procurer à chaque portion du front des moyens de résistance et de communication tels, que l'armée pût demeurer concentrée en un seul corps, tenant seulement des détachemens sur sa droite et sur sa gauche, qui, d'après la force naturelle ou artificielle de leurs positions, fussent dans le cas de repousser une légère attaque, ou d'en soutenir une sérieuse, jusqu'au moment où ils seraient secourus, et que, sur aucun point, un corps ne pût s'engager qu'en réunissant les avantages d'avoir un front respectable, des flancs assurés, des mouvemens faciles, et des communications en arrière ouvertes, mais inattaquables.

Les redoutes, généralement parlant, n'étaient que des postes de sûreté pour l'artillerie, sur les points où un feu de cette arme était indispensable pour quelque objet spécial, tel que celui d'interdire le libre usage d'une route, de retarder le rétablissement d'un pont, ou de balayer l'entrée d'un défilé; et, dans aucun cas, on ne considéra les canons comme des moyens de défense pour les ouvrages qui les renfermaient, si l'on en excepte la hauteur de Calhandriz, où l'on avait établi trois redoutes qui croisaient

leurs feux et en soutenaient réciproquement une quatrième construite en avant. Toutes les autres redoutes étaient parfaitement indépendantes les unes des autres et faites sur un profil assez fort pour résister à un assaut; elles étaient placées sur des points où l'artillerie n'aurait pu être transportée qu'avec une difficulté extrême pour les canonner. Leur nombre se trouvait justifié par le caractère particulier de la lutte, qui plaçait dans la même position une bonne armée, dont moitié de milice, et des canonniers et paysans mal organisés, qui, entièrement incapables d'agir en rase campagne, étaient doués d'un courage naturel qui les rendait susceptibles de défendre une redoute et de servir son artillerie. Sur toute l'étendue du front des lignes, il n'y avait aucune partie continue des défenses artificielles qui obligeât à détacher une seule brigade, et l'on pouvait regarder les ouvrages comme procurant à l'armée une force additionnelle, sans soustraire un homme à sa force effective. Il est vrai de dire que les défenses artificielles des lignes offrent un exemple de la juste application de l'art de l'ingénieur, comme auxiliaire important, mais soumis invariablement aux combinaisons stratégiques, créant des pivots et

des appuis, mais jamais ne liant ou restreignant les opérations militaires.

En appréciant la force défensive que pouvaient opposer les différentes parties des lignes aux efforts d'un assaillant qui ne développerait qu'une force médiocrement supérieure à celle des défenseurs, on doit regarder comme d'un grand poids cette considération, que l'armée défensive était un corps compact qui pouvait manœuvrer sans se trouver jamais dans la dépendance des ouvrages, parce qu'alors il n'eût pas suffi, pour le triomphe des assaillans, qu'une de leurs colonnes vînt, par une manœuvre heureuse, tomber sur quelque point faiblement gardé, avant que les défenseurs pussent être secourus. Par un mouvement de cette espèce, le corps assaillant n'eût fait que prêter le flanc, et offrir une occasion favorable pour attaquer une armée préparée à un engagement avec lui. Si même, par un effort puissant et rapide, les assaillans étaient parvenus à forcer un point quelconque des lignes, ce succès isolé n'eût servi qu'à les placer entre une armée et une ville qui, quoique non fortifiée, était néanmoins tout-à-fait à l'abri d'un coup de main [1].

[1] Lorsqu'une armée est destinée à couvrir une capitale, il est indispensable, pour qu'elle puisse conserver

Ainsi donc, malgré les avantages que les lignes devaient à la nature et à l'art réunis, on est forcé de reconnaître que les troupes étaient à leur défense ce que la vie et la santé sont au corps, et qu'elles leur donnaient une force et une action rigoureusement proportionnées à la leur propre; le succès de la défense des lignes reposait entièrement sur l'exacte vigilance, les sages dispositions et les mouvemens rapides des défenseurs. Une seule erreur de jugement, une seule faute de calcul dans l'évaluation du temps et des distances, pouvait rendre inutile tout l'ensemble des ouvrages; car si l'on abandonne à la force de leurs garnisons les redoutes de campagne, lors même qu'elles sont bien palissadées, on ne peut alors

toute la latitude nécessaire à ses manœuvres, que la ville soit susceptible de résister pendant quelques jours, si elle se trouve abandonnée à elle-même. On pourrait citer une foule de faits à l'appui de cette assertion : mais deux exemples récens et bien connus suffiront pour la justifier. En 1813, par sa prévoyance et l'activité avec laquelle des ouvrages avaient été établis sur les bords de l'Elbe, Napoléon conserva Dresde attaqué pendant une de ses manœuvres; et, en 1814, il perdit Paris, pendant une manœuvre semblable, pour n'avoir pas fortifié cette capitale.

les considérer que comme capables d'arrêter une colonne en marche avec son artillerie, de la faire rétrograder, ou de la désorganiser, mais jamais d'opposer une barrière insurmontable aux entreprises d'une armée forte et résolue.

CHAPITRE III.

Observations sur les lignes et les positions retranchées en général [1].

Ceux qui proscrivent les lignes et tous les secours que l'art de l'ingénieur peut donner, se privent gratuitement d'une force et d'un moyen auxiliaires jamais nuisibles, presque toujours utiles et souvent indispensables. NAPOLÉON.

Jusqu'au moment où une récente expérience est venue démontrer le contraire, on regardait comme un axiome, qu'une armée recevant le combat dans une position devait y être battue,

[1] Ce chapitre avait été originairement composé pour servir d'introduction à une série de notes sur les principes de la fortification de campagne et l'art de fortifier en général, mais qui sont trop considérables pour être insérées dans ce Mémoire.

et que, ni l'habileté avec laquelle elle saurait se fortifier, ni la fermeté qu'elle mettrait à défendre ses ouvrages, ne pourraient balancer l'avantage d'un mouvement libre et concentré, et la confiance morale qui résulte pour son adversaire de ce qu'il est l'assaillant. Les idées et les sentimens de plusieurs généraux et tactitiens célèbres, se trouvent d'accord avec cette opinion; et, à l'exception unique de la bataille de Fontenoy, les pages de l'histoire semblent la confirmer invariablement, depuis les actions de Blenheim et de Ramillies (et pendant les guerres de Frédéric et de Napoléon) jusqu'aux campagnes d'Égypte et de la Péninsule. Ici de brillans triomphes sont venus prouver le contraire sur les champs défensifs d'Alexandrie, de la Corogne, de Talavera, d'Albuera, de Fuentès de Hoñoro et des Pyrénées; et devant Lisbonne, après l'intervalle d'un siècle, l'opinion se fait jour et démontre avec un rare bonheur que les lignes sont susceptibles de résistance, et qu'elles peuvent paralyser les efforts d'une puissante armée d'invasion.

Que ces succès soient attribués à l'habileté avec laquelle on a occupé et retranché les différentes positions, à la supériorité des troupes, ou à la nature *impassible* du caractère an-

glais, comme l'ont avancé nos adversaires, ou qu'ils soient dus à ce que les autres armées comprennent moins les avantages d'un combat défensif, c'est une recherche à laquelle il importe peu de se livrer. Mais comme il doit résulter, des moyens inégaux avec lesquels nous sommes ordinairement obligés de conduire nos opérations continentales, que nous nous retrouverons encore dans la nécessité de faire une guerre défensive, nous avons pensé que quelques observations générales sur la manière de retrancher les positions, pourraient aider les jeunes officiers à se former un jugement exact sur la valeur et la juste application des ouvrages de campagne, afin qu'ils ne soient jamais dans le cas de les dédaigner comme tout-à-fait inutiles à une armée, ni de les regarder comme des moyens de défense qui doivent sauver toujours celle qui en fait usage.

Sur le premier de ces points, on doit se rappeler que, durant la première période des dernières guerres, bien que les ouvrages de campagne soient tombés en discrédit, et aient été presque abandonnés, néanmoins des capitaines illustres, capables d'apprécier leur utilité, en avaient tiré des secours qui les avaient mis à même d'y attacher beaucoup de prix. Frédé-

ric II, le maréchal de Saxe, le comte Daun, et tous les grands généraux du dernier siècle, ont souvent, et avec succès, fait usage de redoutes et de retranchemens pour fortifier leurs positions ou appuyer leurs mouvemens; et c'est un fait historique bien avéré qu'à Pultava, quelques redoutes en terre décidèrent de la fortune de Charles XII, et fixèrent les destinées incertaines de l'empire moscovite.

Il n'est pas nécessaire, d'ailleurs, de recourir à l'histoire du dernier siècle pour démontrer l'utilité des ouvrages de campagne, puisque, à la bataille plus récente de Borodino, de simples redans, jetés à la hâte pour couvrir le flanc gauche de la position des Russes, paralysèrent, pendant plusieurs heures, deux corps de l'armée française, et furent sur le point de devenir presque aussi fatals aux destinées de Napoléon, que les redoutes de Pultava l'avaient été à celles du roi de Suède. On peut citer encore l'attaque de Dresde, où de faibles retranchemens de campagne firent échouer l'attaque d'une grande armée. Ces exemples et plusieurs autres événemens des dernières guerres ne laissent aucun doute que des ouvrages de campagne, disposés d'une manière judicieuse, ne

puissent devenir d'utiles auxiliaires, même pour les armées les plus nombreuses et les plus actives.

On peut dire à ce sujet que le tracé du système d'ouvrages le plus convenable pour couvrir un pays, ou pour fortifier un champ de bataille donné, est l'application la plus difficile de l'art de l'ingénieur, parce qu'il n'existe à cet égard aucune règle fixe, et que cette application ne repose que sur des principes généraux qui exigent à chaque occasion des modifications commandées par une innombrable variété de circonstances physiques et morales.

Pour acquérir une juste idée de ces principes, il faut connaître la tactique des troupes et la force qu'elles empruntent de leurs différens ordres de formation et de mouvement. Lorsque l'on sera parvenu à les bien comprendre, ils manqueront rarement de produire cette opinion que, dans quelque situation que se trouve une armée, les ouvrages doivent être des moyens auxiliaires, destinés à faciliter et appuyer les manœuvres des troupes, et que jamais ils ne peuvent être les agens principaux d'un système quelconque de défense.

Poster des troupes pour combattre dans une action générale, ou fortifier le front d'une ar-

mée, lorsqu'elle a pris position dans cette vue, sont des détails fondés sur les principes précédens qui, pour les mêmes raisons, n'admettent pour ainsi dire pas d'études théoriques, et dont on ne peut obtenir la connaissance que par de longs services dans un corps d'armée.

On peut cependant acquérir beaucoup, dans ces détails, par l'étude des principes d'après lesquels d'habiles généraux ont occupé divers champs de bataille, dans les opérations d'une guerre défensive.

Dans ces exemples, on trouvera qu'une hauteur escarpée, un monticule, un bois, un village, et même une simple maison, ont souvent servi de flanc avancé ou de postes défensifs. On pourrait citer des exemples qui prouveraient que c'est à quelques uns de ces obstacles qu'a été due principalement la défaite des assaillans; et qu'au contraire, quand de pareils postes ont été occupés d'une manière peu judicieuse, ou mal soutenus, ils ont souvent amené la ruine ou la perte de divisions entières de l'armée défensive.

On trouve des preuves de ces cas extrêmes dans la bataille de Blenheim en 1704, et dans celle de Ligny en 1815.

Dans la première de ces actions, le village

de Blenheim, situé sur le flanc gauche de l'armée défensive, ayant été bien retranché et occupé par vingt-quatre bataillons et douze escadrons, présenta un obstacle insurmontable aux efforts du duc de Marlborough, dans le commencement de l'action; mais cet habile général transporta son attaque sur un point rapproché du centre de la ligne défensive, qui ne pouvait recevoir aucun secours des troupes renfermées dans Blenheim, de manière que ces troupes, d'acteurs principaux qu'elles étaient dans l'action, devinrent simples spectateurs de la défaite de leurs compagnons d'armes, et n'eurent d'autre alternative que de se rendre prisonnières de guerre. A la bataille de Ligny, au contraire, Napoléon n'osa pas laisser sur ses derrières ou sur ses flancs, la ville et les villages situés devant le front de la ligne des Prussiens, sur les hauteurs de Sombref, qui étaient remplis de troupes et soutenus de très près les uns par les autres; il consuma un temps précieux et épuisa ses forces durant plusieurs heures dans l'attaque de ces postes avancés, en sorte que le soir il était trop tard pour forcer la ligne des Prussiens, qui se retirèrent sans perte, aussitôt que la nuit fut venue.

Mais en laissant ces points, d'une haute im-

portance, ainsi que la meilleure formation des troupes, les positions de l'artillerie et l'emploi de la réserve, à la décision du général en chef auquel elle appartient, et nous renfermant dans l'examen des meilleurs moyens de fortifier des troupes déjà postées, nous prendrons la bataille de Waterloo comme un heureux exemple du bon emploi des défenses naturelles.

Dans cette action, la ligne de bataille étant formée sur la crête d'une chaîne de collines peu élevées, on occupa comme postes avancés, avec des forces considérables, la maison de campagne de Goumont, et, avec des forces moindres, les bâtimens composant la ferme de la Haye-Sainte; le premier de ces postes se trouvait à quatre cents yards (360 mètres) en avant du flanc droit; et le second, presqu'en avant du centre, à la distance de trois cents yards (270 mètres); l'intervalle qui les séparait était de treize cents yards (1,170 mètres).

Napoléon jugea qu'il ne serait pas prudent de passer dans cet intervalle, ou de laisser deux postes semblables en arrière de ses colonnes d'attaque, et, comme mesure préliminaire, avant de se porter sur la ligne, il fit un effort considérable pour s'emparer de Goumont.

La colonne destinée à cette attaque s'avança

avec une intrépidité qui semblait devoir déterminer le succès de l'entreprise : il en fit avancer également une seconde, puis une troisième, soutenues par un feu très vif d'artillerie; mais les bataillons des gardes qui occupaient le bâtiment, étant composés d'hommes aussi braves qu'expérimentés, avaient très judicieusement crénelé les murs du jardin en avant, et ils en dirigèrent un feu si bien nourri qu'ils conservèrent ce poste et couvrirent toute la journée le flanc droit de la position.

A la Haye-Sainte, les Allemands se conduisirent avec la même fermeté, et disputèrent long-temps le passage de la chaussée; mais leur communication ayant été coupée [1], et leur nombre se trouvant trop faible pour qu'ils pussent devenir formidables à une colonne en l'attaquant en flanc ou à revers, Napoléon concentra sur leur gauche un corps considérable qui s'avança pour attaquer la ligne, et semblait devoir l'enfoncer; un simple pli de

[1] Leurs communications et le poste lui-même furent perdus plus tard par la négligence d'une précaution simple, celle d'en fermer l'entrée, qui était sur un des côtés, et de faire une ouverture au mur de derrière, ce qui eut permis de renouveler les munitions des défenseurs, et de réparer leurs pertes.

terrain et une haie fournirent à un corps très inférieur le moyen d'arrêter le progrès des assaillans, jusqu'au moment où des troupes s'avancèrent de la seconde ligne et les mirent en désordre.

Il est évident que sur le champ de bataille de Waterloo, ou sur tout autre champ d'une lutte défensive, on eût pu avec le temps nécessaire transformer les bâtimens ou les haies, occupées par les troupes placées en avant de la ligne principale, en défenses artificielles qui eussent procuré une égale et peut-être une meilleure défense; et de cette manière, nous découvrons tout d'un coup la position dans laquelle des ouvrages seraient devenus d'utiles appuis pour une armée [1].

[1] Afin de prévenir toute erreur qui pourrait résulter de ces observations, il est nécessaire d'observer qu'aucun couvert ni retranchement ne favorisait la bravoure des troupes, et que la bataille de Waterloo a été livrée sur un terrain où l'on n'avait pas remué une pelletée de terre.

Cependant l'aspect actuel du champ de bataille semble contredire ce fait, et dans peu d'années peut-être, il fournira des argumens assez plausibles pour que l'histoire élève des doutes à cet égard. Les excavations faites récemment sur le front de la position, afin de se procurer

D'autres batailles se présentent également pour démontrer l'utilité de fortifier les points dominans ou les plus prononcés d'un terrain choisi pour une action défensive, soit dans la vue de protéger un front faible par des feux de flanc, soit dans le but d'empêcher l'assaillant d'établir son artillerie sur des points favorables pour canonner la ligne défensive avant de faire usage de la bayonnette. Elles démontreraient encore que, lors même que l'on ne rencontre pas ces traits prononcés du terrain, on doit y suppléer artificiellement par la cons-

les terres nécessaires pour former la montagne artificielle du haut de laquelle maintenant le lion belge domine la plaine, offrent exactement le tracé et l'apparence d'un retranchement bien flanqué; et d'un autre côté la montagne artificielle elle-même forme un point dominant, qui, si on l'envisageait comme faisant partie de la position, réunirait presque tout le mérite de sa défense.

Il est donc bien à regretter que les loyaux habitans de Bruxelles, dans un mouvement d'orgueil national, se soient décidés à changer l'état des lieux témoins de la constance et de la valeur de leurs concitoyens et de leurs alliés, dans l'unique vue d'y substituer un trophée périssable de leur fidélité personnelle, qui, selon toute probabilité, sera renversé au premier succès d'une armée française.

truction de quelques ouvrages sur les flancs de la position, ou par un système de redoutes qui se flanquent l'une l'autre. L'expérience aura bientôt enseigné à un ingénieur quelle doit être la force de ces ouvrages, et quels sont les points où il convient de les établir.

On rencontre cependant un très sérieux obstacle dans l'application de l'art aux positions retranchées; c'est qu'après qu'une armée a pris position sur le terrain où elle doit combattre, et que la bataille est devenue inévitable, on a rarement le temps d'élever des ouvrages d'une force suffisante pour servir d'utiles points d'appui; et il est presque impossible, dans un pays médiocrement ouvert, de fortifier une position avancée, soit pour la protection d'une frontière, soit pour la défense d'une capitale, sans que l'ennemi puisse trouver une route pour la tourner, et par conséquent l'annuler. Par exemple, à la bataille de Waterloo, si pendant le printemps on avait fortement retranché le terrain, Napoléon l'eût naturellement évité, en marchant sur Bruxelles par la route de Hal; d'où l'on doit conclure que des travaux préalables ne peuvent être d'une véritable utilité que dans les situations péninsulaires, ou pour fermer l'entrée et disputer la

sortie d'un défilé de montagnes, occuper l'intervalle entre deux forteresses, ou enfin pour quelque autre objet spécial et très limité [1].

Dans les positions mêmes qui réunissent ces avantages, on doit s'attacher bien plutôt à perfectionner les obstacles naturels, qu'à élever des lignes artificielles de défense; et, partout où l'on ne peut se dispenser d'établir des ouvrages, ils doivent, autant que possible, être fermés, indépendans et susceptibles de se défendre, abandonnés à eux-mêmes. Rien ne saurait être plus dangereux que de couvrir une étendue considérable de pays par un système régulier de bastions et de redans, comme on le recommande dans la plupart des traités de fortification passagère. Ces lignes longues et systématiques d'ouvrages défensifs, ont le grave inconvénient, outre la grande dépense, le tra-

[1] Dans le cours de ses campagnes défensives, le duc de Wellington se montra si pénétré de cette vérité, qu'en quelques occasions, près de Campo-Mayor, en 1811, par exemple, où il avait fait fortifier un terrain ouvert avec l'intention d'y livrer bataille, il ordonnait aux détachemens de ne travailler que pendant la nuit, et faisait, au point du jour, couvrir les déblais avec des branches, afin que l'ennemi ne pût, des hauteurs voisines, s'apercevoir que l'on établissait des ouvrages.

vail et la publicité qu'entraîne leur exécution, de n'avoir de force qu'autant qu'elles sont également gardées sur tout leur développement. D'un autre côté, lorsque ces lignes sont attaquées, les défenseurs, en raison de leur tracé brisé, sont obligés de garnir un alignement presque double de la longueur du front à défendre, et ils se trouvent dans une entière impossibilité d'exécuter en avant aucun mouvement instantané ou décisif; elles nécessitent donc la plus mauvaise disposition que puissent faire des troupes pour l'offensive ou la défensive, et l'on doit les regarder comme inadmissibles dans le système de tactique actuel. Et en effet, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, époques où ces lignes étaient en grande réputation, on voit qu'elles ont toujours été forcées lorsqu'on les a attaquées, et il est difficile de concevoir sur quel fondement leur popularité a duré si longtemps.

Cependant les ouvrages de campagne ne doivent pas être condamnés ou rejetés dans un sens absolu, parce qu'ils sont continus ou tracés systématiquement. Pour fortifier d'une manière judicieuse le front d'une armée, il est nécessaire de considérer isolément la forme

de chaque partie du terrain, pour y appliquer le système d'ouvrages dont la défense particulière peut le mieux se combiner avec la défense générale de la position. Ainsi, par exemple, dans les endroits qui ne sont point favorables aux manœuvres, il peut être convenable de former une ligne continue d'une étendue considérable, en la couvrant par des obstacles de tout genre, et en ayant soin de ne conserver que le moins d'issues possibles, si l'on reconnaît la possibilité d'escarper une chaîne de hauteurs difficiles, ou d'inonder des terrains bas, afin de diminuer le nombre d'hommes sur ces points, et de conserver une surabondance de forces sur les autres points favorables à des mouvemens offensifs. Depuis que l'on a introduit dans les batailles l'emploi de l'artillerie en masses, et qu'un feu irrésistible, qui dure souvent plusieurs heures, précéde constamment l'approche des colonnes d'attaque, on reconnaîtra encore que c'est une mesure avantageuse de créer un abri artificiel [1] contre la canonnade, entre tous les postes

[1] Il est facile d'obtenir ce couvert au moyen d'une tranchée profonde, semblable à une parallèle dans un siége. Une pareille tranchée peut lier toute une chaîne

saillans d'une position défensive, là où il ne serait pas possible de trouver un abri naturel.

Ainsi, après avoir examiné chaque partie du terrain avec exactitude, et déterminé le mode de défense qui sera le mieux adapté aux localités, on peut dans quelques cas couvrir tout le front d'une armée par une ligne de retranchemens qui, en même temps qu'ils augmentent les moyens de défense de cette armée, laissent ses mouvemens parfaitement libres.

Des lignes continues, si elles n'ont pas plus d'un mille ou deux d'étendue, peuvent ordinairement être employées avec avantage dans les positions où il est possible d'appuyer leurs flancs, soit naturellement, soit avec les moyens de l'art, par une rivière ou par une forteresse.

De pareilles lignes qui se trouvent en communication avec une place, lorsqu'elles sont formées de fronts de fortification, ou d'un autre tracé à flancs, et construites sur un profil qui les met à l'abri de l'assaut, sont

de redoutes et couvrir l'infanterie du feu de l'artillerie, sans empêcher son mouvement en ligne en avant, si l'on a le soin de laisser des intervalles pour la marche de la cavalerie et de l'artillerie, qui pourraient d'ailleurs agir en masse sur les flancs.

très avantageuses pour faciliter les manœuvres défensives d'une armée inférieure, et pour augmenter les moyens défensifs de la place elle-même, en occupant des points importans du terrain qui ne sauraient être compris dans le système des ouvrages permanens. En pareil cas, on les désigne ordinairement sous le nom de *camps retranchés*, comme à Sétuval, Bayonne, Anvers, etc. Lorsqu'elles prennent ce caractère, elles tiennent le milieu entre les ouvrages de campagne et les fortifications permanentes; après une défaite, une armée peut se retirer dans ces camps, et un ingénieur peut sans hésitation en recommander généralement l'usage; car, s'il n'est pas convenable de les munir entièrement d'hommes, leur évacuation, après une légère résistance, ne saurait compromettre la retraite des défenseurs, ni rien enlever à la force primitive de la place.

L'expérience offre plusieurs exemples de positions ayant un front de deux ou trois milles d'étendue, retranchées sur un profil de campagne, et qui, ne pouvant être tournées, étaient capables d'une excellente défense. Nos propres annales en fournissent une preuve remarquable dans l'attaque exécutée par le duc de Marlborough, contre un petit corps mal

retranché à Donawerth, en juin 1704 ; une victoire incomplète coûta à ce général, dans cette occasion, 8 officiers généraux, 1,500 tués, et 4,000 blessés [1] ; perte plus considérable que celle qu'il éprouva, au mois de juillet suivant, en forçant à Tirlemont les vastes lignes du maréchal de Villeroy, défendues par 70,000 hommes ; et, à ce sujet, il ne faut pas oublier que la victoire la plus sanglante et la moins décisive de cet illustre capitaine, fut remportée sur une armée retranchée à Malplaquet, dans une position qui présentait un front de peu d'étendue.

Il est évident, cependant, que des positions de ce genre, isolées et sans appuis, retranchées sur un profil de campagne, outre qu'elles sont exposées à être tournées et ne laissent à leurs défenseurs aucun moyen de retraite, réunissent en proportion de leur étendue les défauts des lignes continues les plus longues, et sont, autant qu'elles, soumises à la critique. En conséquence, on ne peut les admettre, lorsque la guerre est faite avec les nombreuses et puissantes armées des temps modernes, et elles auraient à peine mérité une observation,

[1] *Vie de Marlborough*, par Coxe, tome Ier, p. 259.

si l'exemple le plus frappant d'une position retranchée en Angleterre n'eût été de cette espèce.

Toutefois, aucune des objections élevées contre les lignes continues ne s'applique aux retranchemens composés d'ouvrages isolés et fermés, dont chacun est capable d'une bonne résistance, sans que les intervalles qui se trouvent entre eux exigent un corps de troupes pour les soutenir ; de sorte qu'après avoir fourni les garnisons des ouvrages, l'armée peut demeurer en masses abritée contre la canonnade par quelque pli de terrain sur la sommité des hauteurs; ou, si l'on ne rencontre pas cet avantage, elle peut être placée sur leurs revers, immédiatement au dessous de leur crête, et prête à se porter en corps compacts et formidables sur tous les points menacés, à se former en ligne ou manœuvrer sur les postes attaqués, de manière à prévenir les efforts des assaillans. On trouve un exemple d'une position de cette nature dans les ouvrages construits sur les hauteurs d'Almada; ils peuvent devenir un utile sujet d'étude.

Il nous semble que de tels ouvrages de campagne, élevés pour appuyer une armée, soit qu'ils aient été disposés à loisir, soit qu'ils

aient été construits pendant les opérations actives, doivent pour bien atteindre leur but satisfaire aux conditions suivantes :

1° Avoir un profil et des moyens de défense qui les mettent dans le cas de résister à un assaut;

2° Être bien fermés à leur gorge;

3° Être placés à des distances convenables, et tracés de manière à se flanquer réciproquement;

4° Etre armés d'une artillerie suffisante, pour empêcher de fortes colonnes de passer entre eux, sans s'exposer à être mises en désordre par suite de pertes considérables;

5° Être de grandeur à contenir une garnison assez nombreuse pour faire des sorties sur les derrières d'une colonne qui oserait les dépasser.

Dans ce dernier cas, comme dans tous les autres, les portes des ouvrages et les intervalles qui existent entre eux, laisseraient aux mouvemens des troupes toute la liberté compatible avec la sûreté contre un assaut, ou l'inconvénient d'être dépassé.

Sur ce point encore, on peut observer avec raison que les ouvrages détachés et fermés à la gorge, établis en avant d'une armée inférieure obligée de se tenir sur la défensive,

doivent être regardés comme des points vitaux qui remplissent de certaines fonctions par eux-mêmes, et l'on doit considérer les garnisons comme des parties intégrantes des ouvrages et destinées à partager leur fortune, c'est-à-dire à triompher ou à tomber avec eux, et non pas comme des détachemens de l'armée que l'on peut protéger ou retirer à volonté. Dans cette hypothèse, le corps défensif n'étant pas gêné dans ses mouvemens et son rôle consistant exclusivement dans la défaite de l'ennemi, il sera prêt à saisir le moment favorable et à prendre part à l'attaque lorsque les redoutes seront le plus vivement attaquées, ou bien lorsque leur feu aura répandu la confusion parmi les assaillans ; de sorte que, pour tirer un avantage complet des ouvrages, il faut autant de jugement pour poster et faire manœuvrer les forces que l'on veut fortifier, qu'il en a fallu pour l'établissement des ouvrages eux-mêmes.

Ceci nous conduit naturellement à l'examen :

1° De la juste proportion qu'il convient d'établir entre les garnisons des ouvrages détachés et l'armée qu'ils sont destinés à protéger ;

2° De la longueur du front suivant lequel on peut étendre les ouvrages, d'après le nom-

bre d'hommes dont on peut disposer pour sa défense.

Sur le premier de ces points, on doit observer que plus on pourra mettre de confiance dans les troupes dont l'armée défensive sera composée, moins il faudra multiplier les ouvrages ; car il est rarement avantageux de renfermer un corps considérable de vieux soldats formés et disciplinés, dans un ouvrage fermé à la gorge, à moins qu'il ne soit la clef ou le principal appui d'une position [1] ; mais lorsque une armée est en grande partie composée de troupes mal disciplinées et peu sûres, les défenses artificielles ne sauraient être trop nombreuses.

L'étendue du front que les ouvrages sont destinés à couvrir ne peut rigoureusement être limitée que par les moyens que possède l'armée pour secourir, en temps opportun, chacun des ouvrages qui se trouveraient en danger : en sorte qu'il suffira souvent d'une communication prompte ou difficile pour décider la question de savoir s'il convient d'occuper un point éloigné ; mais, comme on augmente inva-

[1] Telle, par exemple, que l'occupation de Goumont par les gardes, à Waterloo.

riablement la force par la concentration, il ne faut jamais occuper une position qui ne serait pas étroitement liée à l'objet principal de la défense, même lorsqu'elle paraîtrait offrir des avantages spéciaux propres à déterminer son occupation. On ne peut à cet égard indiquer une meilleure règle à suivre, avant d'occuper un point quelconque du terrain, que de rechercher s'il est essentiel au soutien ou à la sûreté du corps principal de l'armée; et, dans chaque occasion, un officier doit exercer son jugement pour modifier et approprier les circonstances locales au but qu'il se propose, d'après les principes immuables de l'art.

Les militaires qui, par leur profession, se trouvent dans le cas d'imaginer des expédiens défensifs, ne sauraient trop se pénétrer de ce principe, que les troupes sont les moyens principaux de la défense, tandis que les ouvrages n'en sont que les moyens accessoires; que ces derniers doivent invariablement dépendre des autres et être limités par eux, et que par conséquent tout point retranché au delà du besoin ne sert qu'à diviser les forces et à les distraire inutilement de leur objet.

Les ouvrages de campagne ne peuvent jamais sans danger être abandonnés à eux-mêmes; et

revenant aux lignes de Torrès Védras, qui semblent autoriser la création d'un nombre illimité d'ouvrages, nous pourrions prédire avec confiance, à tout général qui ne réunirait pas une grande vivacité à beaucoup d'habileté et de décision dans la manœuvre des troupes, et qui, s'appuyant sur cet exemple, tenterait de défendre contre une armée supérieure ou même égale, un territoire de vingt-quatre milles d'étendue, comme une position fortifiée, qu'il serait infailliblement battu; et à un ingénieur qui, dans une occasion ordinaire, imiterait le vaste système des redoutes isolées et des retranchemens élevés en avant de Lisbonne, qu'au lieu d'ajouter à la force d'une armée, il la paralyserait entièrement.

Mais toutes les fois que, par suite de l'habile prévoyance du général et des heureuses combinaisons de l'ingénieur, la disposition des troupes et celle des ouvrages seront dans une parfaite harmonie, et qu'une armée défensive bien postée aura son front couvert d'ouvrages construits d'après de bons principes, sa force se trouvera augmentée d'une manière incalculable, et il sera presque impossible qu'elle éprouve une défaite. Même un petit nombre d'ouvrages disposés judicieusement sur les

points dominans du terrain, ou pour en balayer les approches, ne pourront manquer d'ajouter aux moyens de résistance et d'action d'une armée défensive [1]. On obtiendra encore ce précieux résultat par les plus légers efforts de travail, tels que de créneler les murs des bâtimens, de barricader les rues, d'ouvrir ou fermer des communications; de détruire les ponts, les routes, ou les gués d'une rivière; de former des abatis, d'établir des emplacemens pour l'artillerie de campagne, ou le plus simple couvert contre la canonnade. Un ingénieur actif et zélé trouvera presque toujours, à l'approche d'une bataille, l'occasion de fortifier, par quelques uns de ces divers travaux, le front et les flancs d'une armée défensive.

En lisant ces observations, il ne faut pas oublier que, depuis que le perfectionnement de l'organisation des armées a augmenté la facilité de leurs mouvemens, et leur a donné une célérité et une force d'action extraordinaires, en

[1] Napoléon était si intimement convaincu de la valeur de ces travaux préliminaires, lors même que la force des armées se balançait, que, dans la matinée de la bataille d'Austerlitz, il se rendit, au point du jour, au retranchement de Santon, et y resta à pied un temps considérable pour encourager le zèle des travailleurs.

faisant jouer aux jambes du soldat un rôle presque égal à celui de ses bras dans la guerre, une armée sur la défensive a rarement le temps de perfectionner ses moyens de défense; mais cette considération, loin de décourager un ingénieur, doit au contraire l'engager à redoubler d'efforts. Le pays attend naturellement quelque avantage des dispositions libérales nouvellement prises par le Gouvernement pour perfectionner le service des ingénieurs et augmenter les moyens de ce département. Chaque officier est donc intéressé à prouver que les sapeurs et leur attirail de campagne, qui maintenant forme une partie indispensable de chaque division de l'armée, sont d'utiles auxiliaires pour ses opérations. La plus simple application de son art pourra fréquemment, même dans une occasion ordinaire, prouver leur extrême utilité; et comme il arrive souvent, lorsque les armées rivales sont en présence, que des jours entiers s'écoulent en reconnaissances ou en préparatifs pour l'attaque, qui pourrait prévoir, dans de pareilles circonstances, quel degré de force artificielle l'activité et le zèle d'un ingénieur peuvent procurer à un champ de bataille choisi pour une action défensive, et quelle honorable réputation peut lui acquérir un si utile résultat?

CHAPITRE IV.

Détails relatifs au tracé et à la construction des divers ouvrages de campagne dont les lignes étaient composées.

(*Voyez* les planches I et II.)

Les principes des fortifications de campagne ont besoin d'être perfectionnés : cette partie de l'art de la guerre est susceptible de faire de grands progrès.

Les fortifications de campagne sont toujours utiles, jamais nuisibles, lorsqu'elles sont bien entendues.

Conversations de Napoléon, par Montholon.

§ Ier.

TRAVAILLEURS.

On a employé à la construction des lignes les habitans du pays et deux régimens de milice. On obtenait les premiers au moyen de réquisitions, et on les relevait toutes les semaines; le service des autres était permanent. On

accordait aux paysans six vintems (75 centimes) par jour, comme terrassiers, et douze comme ouvriers; la milice touchait un tiers de ces prix. Plus tard, l'accroissement et la durée des travaux les ayant rendus presque permanens, le prix de la journée fut porté à dix vintems pour les terrassiers et à seize pour les surveillans : la milice continua d'être payée d'après le taux primitif.

Au mois d'août 1810, plus de 2,500 hommes, réunis en un seul corps, étaient employés à fortifier Alhandra; les ressources de la ville ne pouvant fournir aux besoins d'un si grand nombre d'individus, les officiers du génie prirent sur eux de frapper des réquisitions dans les districts voisins, afin de se procurer le pain nécessaire pour en distribuer journellement à chaque travailleur une livre, dont la valeur était prélevée sur sa solde à la fin de la semaine. Dans l'hiver de 1810 à 1811, les ressources du pays se trouvant entièrement épuisées, on convertit ce système en une distribution régulière d'une livre de biscuit par homme, qui était fournie par le commissariat anglais, et pour le remboursement de laquelle on déduisait trois vintems par jour sur la solde des paysans.

§ II.

DIRECTION DES TRAVAUX.

Il n'y eut jamais plus de dix-sept officiers du génie employés à la fois sur les lignes, savoir : onze Anglais, deux Hanovriens et quatre Portugais, et le nombre des soldats de leur arme dont ils pouvaient disposer n'excéda jamais dix-huit hommes; mais ils étaient aidés par 150 soldats de la ligne, la plupart artificiers, choisis dans les régimens qui étaient à Lisbonne. Ces derniers se trouvaient sous le commandement d'un capitaine établi à Mafra, et d'un officier subalterne qui se tenait à Alhandra. On les avait divisés en escouades de deux et trois hommes chacune, et répartis sur toute l'étendue du pays à retrancher.

Dans quelques uns des districts, un officier subalterne des ingénieurs, assisté seulement de ce petit nombre de soldats anglais, n'ayant aucune connaissance de la langue du pays, dirigeait et contrôlait les travaux de mille ou quinze-cents paysans, forcés de travailler, la plupart à quarante milles de leurs habitations, tandis que leurs propres terres restaient sans culture, et aucun atelier portugais n'était jamais commandé par un surveillant plus élevé

qu'un *cabo*, que l'on pourrait assimiler pour le grade à un sergent. Néanmoins, pendant toute l'année, que dura ce travail forcé, on ne vit pas un seul exemple d'insubordination ni de querelle, et l'on doit aux Portugais la justice de reconnaître que c'est bien plus à leurs habitudes régulières et à leur zèle soutenu que l'on doit attribuer l'immense travail qui a été exécuté, qu'à l'efficacité de la surveillance exercée sur eux.

§ III.

MODE DE PAIEMENT.

Lorsque l'on commença les travaux des lignes, les officiers du génie devinrent des comptables publics, contrairement aux règles du service qui prohibent strictement cet état de choses, et l'on mit en conséquence à leur disposition des sommes considérables en numéraire, et tout en argent, pour opérer les paiemens hebdomadaires des travailleurs.

Tous les instans dont les ingénieurs pouvaient disposer étant réclamés par l'exécution des ouvrages, et aucun d'eux n'ayant un lieu sûr pour placer la caisse, ni aucune personne responsable pour tenir les comptes, ces oc-

cupations leur firent perdre beaucoup de temps. Le plus ancien officier de chaque district se vit contraint de prendre un jour par semaine sur son service actif, pour réunir et payer les travailleurs, qui touchaient individuellement et dont chacun signait, en triplicata, une quittance pour ses trois vintems (37 centimes $^1/_2$); formalité inutile qui exigeait plusieurs heures pour le paiement de quinze cents à deux mille hommes.

Au bout de quelques mois, on sentit ce qu'avait d'impolitique et d'injuste la mesure de faire des ingénieurs des quartiers-maîtres. Alors on désigna un officier du commissariat, aidé d'un nombre suffisant de commis, pour remplir ces fonctions, faire une inspection régulière des districts, et payer les travailleurs sur des états préparés à l'avance et certifiés par les ingénieurs. Ce fut de la même manière que, durant les dernières périodes de la guerre, lorsque les ingénieurs étaient occupés à fortifier des positions isolées, on les déchargea de la responsabilité d'être des comptables publics, et qu'on donna les fonctions de payeur à un commis de l'artillerie ou à un conducteur des équipages, qui recevait une somme d'argent du commissaire-général pour pourvoir

aux besoins présumés du service, et effectuait les paiemens sur l'ordre de l'ingénieur chargé de diriger le travail.

§ IV.

MATÉRIAUX. — MANIÈRE DE SE LES PROCURER.

Tous les matériaux, approvisionnemens et outils, étaient achetés par le commissaire-général sur la demande du commandant des ingénieurs, et les officiers chargés de la direction des districts donnaient seulement un récépissé des quantités qui leur étaient délivrées ; ils n'étaient point consultés sur le prix des objets, et aucune responsabilité ne retombait sur eux relativement à leur acquisition.

Le lieutenant-colonel Fletcher avait reçu, du commandant des forces, l'autorisation générale d'adresser ses demandes au commissaire-général, et lorsqu'il chargea le capitaine John T. Jones de compléter les lignes, et le rendit responsable des consommations ultérieures des approvisionnemens, il lui transmit l'autorisation de requérir les matériaux ; autorisation qui ainsi déléguée fut regardée comme suffisante. Lorsque le capitaine Goldfinch fut chargé de retrancher la position d'Almada, on

lui délégua de pareils pouvoirs, sous une semblable responsabilité; et, généralement parlant, lorsqu'un officier se trouvait chargé d'un travail, on l'autorisait à adresser ses demandes à la station la plus voisine du commissariat.

La poudre qu'on employait, et dont on consomma une quantité considérable, soit pour faire sauter les rochers pendant la formation des escarpemens des lignes, soit pour miner les ponts et les routes, était envoyée par le commissaire de l'artillerie à Lisbonne au fur et mesure des besoins, sur une réquisition adressée au commandant en chef de cette arme.

Lorsqu'on ordonnait l'exécution de mines dans des positions éloignées des dépôts d'artillerie, on était d'abord dans l'usage de tirer des gargousses de la brigade d'artillerie la plus rapprochée; mais comme cette manière d'opérer devenait une source d'inconvéniens pour les officiers d'artillerie, on comprit une certaine quantité de poudre dans les approvisionnemens du génie, ainsi que des coffres tout préparés pour charger les mines.

§ V.

TRACÉ DE DIFFÉRENS OUVRAGES.

On donna aux redoutes une grandeur variable, depuis celle de la figure 7, limitée par le défaut d'espace, qui pouvait recevoir 50 hommes et deux pièces d'artillerie, jusqu'à celle de la figure 10, capable de contenir 500 hommes et six pièces d'artillerie. L'importance du but que l'on se proposait d'atteindre fut le seul guide que l'on suivit dans les dimensions que devaient avoir ces ouvrages. On avait adopté la forme étoilée pour plusieurs des premières redoutes qui furent construites, même pour quelques unes des petites (fig. 3 et 9), dans l'intention de se procurer des défenses de flanc sur les fossés; mais cette construction fut dans la suite abandonnée, parce qu'on reconnut qu'elle diminuait l'espace intérieur, et que l'avantage que l'on s'en promettait sous le rapport des défenses de flanc, n'était qu'illusoire, attendu que la largeur des talus extérieurs se trouvait, dans quelques occasions, égale à toute la longueur des flancs qu'on avait obtenus, comme on peut le voir dans la figure 9. Dans le cas même

où un plus grand développement de l'ouvrage permettait de se procurer quelques feux de flanc, l'angle formé par les faces était en général si obtus, qu'il eût exigé beaucoup plus de sang-froid que l'on n'en doit raisonnablement attendre des défenseurs, pour tirer le long du fossé de la face opposée; et d'ailleurs, ce genre de construction empêchait le feu de l'ouvrage d'être plus nourri sur son front qu'à sa gorge.

Avant de prendre une détermination sur le tracé le plus convenable à adopter pour un ouvrage, il est nécessaire d'examiner si l'objet qu'on se propose est d'empêcher l'ennemi de s'établir sur le terrain où il doit être construit, ou de se procurer un feu efficace d'artillerie sur quelque autre point environnant. Dans le premier cas, on doit sacrifier toute considération à celle d'augmenter les propres moyens défensifs de cet ouvrage par des flancs ou d'autres expédiens. Dans le second cas, ses moyens de résistance ne sont plus qu'un objet secondaire, comparés à l'importance des feux, qui est l'objet principal, et son tracé ne saurait avoir trop de simplicité.

Dans la suite, la forme des redoutes fut invariablement déterminée par la disposition

du terrain, comme on peut le voir par les figures 4, 6, 10, 11, 12, 13, 14 et 15. On choisissait celle qui permettait le mieux d'éviter le feu d'enfilade, ou le feu plongeant de la mousqueterie des hauteurs voisines, en ayant toujours soin de présenter les faces qui fournissaient les feux nécessaires vers les défilés, ou les points que l'on voulait garder. Cette manière de procéder nous paraît la meilleure que l'on puisse adopter.

Cependant nous croyons devoir remarquer que ces observations ne sauraient être appliquées aux ouvrages isolés ou à grandes dimensions, et surtout à ceux que l'on regarde comme la clef d'une position. On ne doit épargner ni travail ni dépense pour rendre de tels ouvrages capables de résister aux plus furieux assauts, soit en brisant leur parapet pour s'y ménager des flancs, soit en établissant une défense de flanc dans le fossé, car l'expérience que nous avons acquise dans la Péninsule, nous a prouvé qu'un ouvrage privé de flancs sera presque toujours emporté, lors même qu'on l'aura construit sur un profil de campagne plus qu'ordinaire, s'il est assailli par un ennemi habile et déterminé. On peut citer comme exemples à l'appui de cette opinion : la redoute Renaud à Ciudad-

Rodrigo, le fort Picurina à Badajos, et le fort Napoléon sur le Tage, etc. L'inconvénient grave de rétrécir l'espace intérieur des ouvrages, a fait élever des objections bien fondées contre l'habitude de briser la ligne couvrante ou crête du parapet, pour se procurer des flancs dans les petits ouvrages ; mais elles ne sont pas applicables aux ouvrages à grandes dimensions, car on doit se rappeler que dans les figures semblables, tandis que le périmètre n'augmente que dans le simple rapport du double, du triple ou du quadruple, l'espace ou la surface intérieure augmente comme le quarré des côtés homologues. D'après ces principes, on doit regarder le grand ouvrage de Monte Agraça (*fig.* 2) comme très défectueux, parce que ses défenses de flanc se trouvent réduites à une brisure accidentelle de quelques pieds, produite par un changement de direction dans le contour de la hauteur, tandis que son espace intérieur est plus du double de ce qu'il devrait être pour la force de sa garnison [1].

[1] A l'époque où les armées étaient en présence, le bruit courut que le général Junot avait sollicité vivement le maréchal Masséna de lui permettre d'attaquer la mon-

§ VI.

DÉFENSES INTÉRIEURES ET AUTRES.

Le grand ouvrage de Monte Agraça, dont on vient de parler, avait cependant quelques uns de ses saillans les plus exposés, ou de ceux qui, offrant un plus facile accès, seraient probablement assaillis de préférence, coupés par des retranchemens en terre bien revêtus en dehors, et disposés de manière à servir de traverses dans l'intérieur. Il renfermait aussi trois ou quatre petits postes fermés qui lui servaient de réduits. L'ouvrage de Torrès Védras (*fig.* 1re.) avait chacun de ses angles saillans disposés

tagne de Monte Agraça avec une division, un peu avant le point du jour, et de tenter un effort désespéré pour emporter d'assaut le grand ouvrage. Ce conseil, considéré en lui-même, pouvait être fort bon, et l'assaut aurait probablement réussi, si la garnison eût été isolée : mais comme une division d'infanterie, qui bivouaquait sur le revers des hauteurs, était sous les armes tous les matins long-temps avant le jour, et avait une communication facile qui régnait sur tout le développement de la contrescarpe, elle se fût portée sur le flanc des assaillans au premier coup de fusil, et eût rendu cette tentative aussi sanglante qu'inutile.

de manière à former un poste indépendant. Ces retranchemens et ces défenses intérieures avaient pour objet d'empêcher la contagion d'une terreur panique dans toute la garnison, qui devait nécessairement être en partie composée de troupes peu aguerries, et de prévenir en même temps la perte de l'ouvrage, si les assaillans venaient à y pénétrer par un point faible ou mal défendu. Ces retranchemens intérieurs sont indispensables à la sûreté d'un grand ouvrage de campagne. Ils sont comme les équivalens des Blockhaus, ou des réduits que l'on établit dans l'intérieur de tous les ouvrages permanens en terre bien construits, et ils méritent beaucoup plus d'attention qu'on ne leur en accorde d'ordinaire.

Les petits moulins à vents, circulaires et bâtis en pierre, que l'on trouvait fréquemment sur les mamelons favorables à l'établissement de flèches avancées, étaient aussitôt convertis en d'excellens réduits de ce genre. Par ces travaux, plusieurs moulins situés sur des points dominans des défenses principales, contribuèrent très efficacement à la sûreté de ces défenses. (*Voyez les fig.* 24, 25 et 26.)

La redoute n° 109 occupait un point très important et très exposé, en avant de la position

d'Oeiras : on la regardait comme d'une très grande utilité, bien qu'elle se trouvât commandée sur son front par une hauteur qui en était éloignée de 600 à 700 verges (540 à 630 mètres). Pour compenser cet inconvénient, et dans la vue de lui assurer quelques moyens de résistance, après que son parapet et ses escarpes auraient été détruits, son artillerie démontée et son intérieur labouré par les boulets, on adossa à la contrescarpe, à l'angle saillant des faces, une galerie crénelée destinée à fournir des feux de flanc et de revers le long du fossé, et l'on établit sous le fond de ce fossé une communication de la galerie avec l'intérieur de l'ouvrage. La nature du sol, qui, se trouvant calcaire, se soutenait sans étais, fit adopter ce moyen de défense, de préférence à la caponnière ordinaire, qui exige beaucoup moins de travail. (*Voyez les figures* 11 et 23.)

On coupa aussi en crémaillère le parapet du n° 109 pour se ménager des feux de mousqueterie sur l'angle saillant près des hauteurs, et pour abriter contre le feu d'enfilade de ces hauteurs, les défenseurs placés sur sa face gauche.

Toutefois, on ne regarda pas, en général, comme une bonne mesure ce mode de décou-

per le parapet, parce que l'on reconnut qu'il augmente beaucoup le travail, et enlève à l'ouvrage une quantité de feux directs égale à celle des feux qui sont dirigés parallèlement à la capitale de l'angle saillant. D'ailleurs il rend la défense du parapet trop compliquée pour des troupes aussi peu exercées que les milices. Aussi dans la suite, lorsque le tracé des redoutes n'était pas impérieusement commandé par le terrain, on aima toujours mieux ajouter une face à l'ouvrage que d'y laisser un angle saillant assez aigu pour nécessiter l'emploi de ce moyen étranger; et à Alhandra on porta si loin l'application de ce principe, que le contour de quelques redoutes en devint presque circulaire. (*Voyez* les figures 14 et 15.)

§ VII.

EMPLACEMENS OCCUPÉS PAR LES OUVRAGES.

La plupart des redoutes se trouvaient établies sur des positions très élevées, sur le sommet de montagnes escarpées, ce qui leur donnait un aspect très imposant; mais c'était en réalité un défaut extrêmement préjudiciable à l'efficacité de leurs feux comme à leur défense, parce que le tir de leur artillerie devenait si

plongeant, qu'il perdait la moitié de son effet sur le but vers lequel on le dirigeait; la mousquetèrie ne pouvait plus balayer suffisamment la pente de la montagne, et dans l'obscurité le tir de ces deux armes devenait fort incertain.

Cependant la position dominante des redoutes inspirait de la confiance aux jeunes troupes qui composaient leurs garnisons; elle les protégeait contre la canonnade, et mettait l'intérieur des ouvrages à l'abri des feux de mousqueterie, à moins qu'ils n'eussent lieu sous un angle élevé, et par conséquent au hasard. Ces considérations justifient peut-être l'élévation extraordinaire des emplacemens qui furent choisis pour la plus grande partie des redoutes construites sur les lignes, bien qu'elles ne puissent conduire à en approuver le principe en général. En effet, les dangereuses conséquences résultant de l'extrême élévation du site de la fortification, se firent tellement sentir pour les lignes, que sur des points très dominans, particulièrement à Monte Agraça, on dut établir, en avant du principal ouvrage, pour voir les pentes de la montagne, des flèches ou petites redoutes (*fig.* 2) sur les mamelons saillans qui offraient les meilleurs flanquemens. On donna au parapet du front de ces

batteries le même profil qu'aux redoutes, et on les assura de même à la gorge; si ce n'est que les parapets en arrière n'étaient qu'un simple abri qui ne pouvait pas donner à l'ennemi un couvert contre le feu de l'ouvrage principal, ce fut dans la même vue que l'on inclina les contrescarpes des fossés de la gorge dans le plan de feu des parapets de l'ouvrage qui les dominait en arrière. Et encore, quoique ces flèches nécessitassent une garnison presque double, elles ne voyaient pas la face de la montagne aussi parfaitement que l'aurait pu faire le grand ouvrage seul, s'il eût été placé sur un site moins élevé et dont les pentes eussent été moins raides : ce qui prouve que l'on doit rarement préférer les sites très élevés pour y établir des ouvrages.

Sur quelques points, où l'on pouvait admettre la probabilité de l'action des troupes combinée avec celle des redoutes occupant le sommet de mamelons très élevés, on disposa des flèches ou batteries pour les brigades de campagne, dans les situations inférieures de la montagne les plus favorables pour des feux de flanc et d'enfilade. Ce mode est celui qui nous semble le plus judicieux pour l'occupation d'une hauteur comme position de campagne,

lorsque l'artillerie peut être placée d'une manière efficace sous le feu de mousqueterie de la redoute; mais comme à l'égard des lignes dont il s'agit il était impossible de prévoir quelle partie pouvait être ou n'être pas fortement occupée par des troupes, on se fit une règle de ne mettre l'artillerie en batterie que dans les ouvrages susceptibles d'être abandonnés à eux-mêmes. Sur quelques points, où l'on ne pouvait se procurer dans les redoutes l'espace nécessaire, on plaçait les canons sur un plateau inférieur, mais avancé, en ayant soin de lier ses flancs avec les faces de la redoute. (*Voyez* fig. 8.) Dans quelques circonstances on borna les défenses de flanc à une ou deux pièces, ce qui ne pouvait être justifié que par la difficulté qu'aurait trouvée l'ennemi, à passer sous leur feu. On doit admettre comme une règle générale qu'une défense de flanc ne saurait être formidable à l'infanterie, si elle ne renferme au moins trois pièces d'artillerie; et, dans ce cas même, pour qu'un flanc de trois pièces soit très utile, il faut que l'approche en soit difficile, ou qu'il appartienne à un ouvrage à l'abri de l'escalade.

§ VIII.

PROFILS.

Le profil de la plupart des ouvrages variait sur chaque face et chaque flanc, suivant que ces ouvrages étaient plus ou moins exposés à être attaqués ou canonnés. La seule règle dont on ne s'écarta pas, fut de donner aux fossés 15 pieds au moins de largeur supérieure, et 10 pieds de profondeur ; et à la crête du parapet, au moins 5 pieds de commandement sur la crête de la contrescarpe.

On ne donna à aucun parapet plus de 10 pieds d'épaisseur, à moins qu'il ne se trouvât exposé à être fortement canonné; la plupart même n'avaient que de 6 à 8 pieds. Les parapets de quelques retranchemens, placés sur des mamelons escarpés, contre lesquels il était impossible de conduire de l'artillerie, étaient construits en pierres ou en décombres, et avaient moins de deux pieds d'épaisseur, afin de se ménager plus d'espace intérieur, et de laisser aux défenseurs une entière liberté de se servir de la baïonnette. Lorsque la partie de l'enceinte à la gorge des ouvrages s'appuyait à un précipice, on se contentait d'y faire un

simple masque, et dans quelques cas particuliers, dans la position de Ribaldeira, par exemple, la gorge n'avait d'autre protection que le précipice lui-même. (*Voy.* fig. 5.) La gorge des flèches avancées, ou des autres petits ouvrages situés à bonne portée de mousqueterie des défenses principales, était généralement fermée par une forte palissade. (*V.* les fig. 24, 25 et 26.)

Dans les sites élevés, la plupart des banquettes étaient à 4 pieds au dessous de la crête du parapet, la règle étant de les établir le long de chaque face, à une hauteur telle, qu'elles puissent permettre au feu plongeant de la mousqueterie de battre la pente de la hauteur, ou au moins quelques mètres du glacis.

Les talus extérieurs étaient plus ou moins raides, suivant la ténacité du sol; mais, après le premier hiver, on reconnut qu'aucun talus coupé dans le terrain naturel ne s'était soutenu sous un angle plus ouvert que 45°, et que, dans les terres rapportées, les talus s'éboulaient sous cet angle. On doit remarquer, à la vérité, qu'en raison des pluies abondantes des climats méridionaux, il est presque indispensable de former un revêtement quelconque aux ouvrages, pour les tenir en état de défense durant l'hiver; et en 1811 la plupart des talus exté-

rieurs des ouvrages des lignes furent revêtus au moyen de murs en pierres sèches. Un objet que l'ingénieur doit toujours regarder comme d'une extrême importance, en exécutant un ouvrage, c'est de procurer un écoulement facile aux eaux de l'intérieur. Quelques redoutes dont le terre-plein avait été établi très bas, dans la vue d'abriter les défenseurs, particulièrement les nos 101 et 102, à Oeiras, se trouvèrent, pour avoir négligé cette précaution, littéralement remplies d'eau au mois de septembre 1810, et le travail auquel il fallut se livrer pour former les saignées nécessaires pour assécher leur intérieur, fut presque aussi considérable que celui qu'avait exigé leur construction.

Les parapets intérieurs étaient revêtus en fascines ou en sacs à terre : les premiers résistèrent parfaitement bien, excepté ceux que l'on avait faits primitivement avec des fascines composées de branches trop faibles, lesquelles devinrent durant l'été si aisément combustibles, qu'on les considéra comme dangereuses ; plus tard on n'employa, pour soutenir les revêtemens intérieurs, que des fascines composées de branches plus fortes, entièrement dépouillées de leurs rameaux et de leurs feuilles,

Les sacs à terre pourrirent et coulèrent après le premier hiver.

On trouvera un profil de plusieurs des ouvrages dans différentes positions (*fig.* 16 à 23); celui des redoutes construites sur les hauteurs d'Almada (*fig.* 20) mérite une attention particulière, parce que ces ouvrages se trouvaient exposés à être violemment canonnés, et que les montagnes qui forment la position sont de la nature de celles que l'on occupe le plus ordinairement par des ouvrages. Le profil en fut déterminé d'après l'expérience que l'on avait acquise dans la construction des lignes ; il avait les dimensions suivantes :

	Pieds.	Pouces.
Hauteur de la crête intérieure du parapet	7	»
Hauteur du parapet au dessus de la banquette	4	3
Epaisseur du parapet	14	»
Berme	2	»
Largeur supérieure du fossé	16	»
Profondeur au dessous de la surface du terrain	12	»
Crête du glacis au dessous de la crête du parapet	5	6

Dans les profils de lignes d'ouvrages flan-

qués, sur des terrains bas, où l'espace intérieur n'était point limité, on établit généralement la crête du parapet à 10 pieds au dessus du terrain, dans la vue de procurer au front des lignes un meilleur commandement, et de mieux couvrir les troupes; et l'on regarda cette hauteur comme la plus propre à concilier une bonne défense avec un travail moyen. Avec cette élévation même, on ne forma de chemin-couvert à aucun retranchement. Mais alors on eut soin de tenir la crête du glacis à 6 pieds, ou 6 pieds et demi au dessous de celle du parapet.

La plupart des redoutes des lignes ayant été considérées comme des points de sûreté pour les canons, et le principal objet de leur construction étant de donner un champ de tir étendu au feu de l'artillerie, on les plaça de préférence sur le sommet des hauteurs occupées par les lignes, de manière que chaque face pût découvrir parfaitement tout le terrain situé en avant, et le point que l'on avait l'intention de protéger; mais dans les autres positions, où l'objet d'une redoute était simplement d'empêcher l'ennemi d'occuper un point déterminé, on la construisit, partout où on pouvait le faire, sur le revers de la hauteur dont la pente

servait alors de plan de site; il suffisait que son point le plus saillant, ou même ses faces, pussent dominer la crête de la montagne. (*Voyez fig.* 22.) Ce genre de défilement donne au terre-plein de l'ouvrage une inclinaison qui le soustrait à la canonnade de l'ennemi. Il en résulte que le parapet couvre les derrières des lignes et les défenseurs, beaucoup mieux que si on établissait le terre-plein sur un plan horizontal, et on peut généralement l'adopter dans les positions contre lesquelles l'ennemi ne peut établir de batteries de revers; il est applicable aux lunettes ou flèches en avant d'une forteresse; car, outre les avantages que l'on vient de rapporter, l'intérieur de l'ouvrage est vu complètement de la place.

Dans cette construction, soit que l'ouvrage se trouve fermé à la gorge par un rang de palissades ou par un mur, cette clôture doit être assez solide pour résister aux obus qui passent par dessus le parapet, mais pas assez forte pour offrir un couvert contre l'artillerie de la place.

§ IX.

APPROVISIONNEMENT DANS LES OUVRAGES.

On avait placé dans chaque redoute des cais-

ses contenant une quantité d'eau fraîche, calculée à raison de quatre quarts ou litres par homme, pour la garnison, outre les tonnes d'eau nécessaires pour le service de l'artillerie. On y avait également établi un dépôt d'outils de tranchée dans les proportions suivantes :

	Pelles.	Pioches.	Haches.
Ouvrages pour 400 hommes.	10	6	3
Idem pour 300 hommes.	8	4	2
Idem pour 200 hommes.	7	4	2
Ouvrages plus petits.....	6	3	2

Monte Agraça pour 1,500 hommes à proportion.

§ X.

MAGASINS D'ARTILLERIE.

On forma les magasins d'artillerie au moyen de poutrelles d'environ 10 pouces sur 8, placées contre une traverse solide, sous un angle de 45 à 50°, et partout où l'on trouva la possibilité de pratiquer autour de ces magasins une tranchée pour l'écoulement des eaux, on établit leur plancher à un, deux, trois et même quatre pieds au dessous du terre-plein de l'ouvrage. Cette excavation et la hauteur relative de la redoute par rapport au terrain environnant, servaient à régler la longueur que de-

vaient avoir les poutrelles pour que le faîte du magasin se trouvât à l'abri des coups de plein-fouet de l'ennemi.

Les magasins étaient intérieurement revêtus en planches, et chargés à l'extérieur de sacs à terre, sur deux pieds d'épaisseur. Sur ces sacs à terre on étendait des toiles goudronnées : garantis de cette manière, ces magasins étaient suffisamment secs.

§ XI.

PLATES-FORMES.

Les plates-formes, dans l'origine, consistaient en de simples madriers mis sous les roues des affûts ; mais, pendant l'été et l'automne de 1810, on fit des plates-formes ordinaires. Plusieurs des redoutes se trouvant sur des collines dont les pentes n'étaient pas uniformes, et les canons étant montés sur des affûts extrêmement bas, il devint nécessaire d'apporter une attention particulière à établir les plates-formes à une hauteur suffisante pour que les pièces pussent balayer les couverts intermédiaires de la pente et frapper un objet placé à son pied. Dans de semblables positions, l'œil pourra souvent découvrir un objet que le

canon, dans sa plus grande inclinaison, ne saurait atteindre.

§ XII.

PALISSADES.

Les palissades placées dans les fossés étaient en grande partie faites de jeunes arbres de 4 à 5 pouces de diamètre, bien appointées et enfoncées de trois ou quatre pieds en terre avec un liteau placé très bas, et, quand les fossés étaient larges, beaucoup plus près de la contrescarpe que de l'escarpe.

Dans la dernière campagne, les palissades des redoutes établies sur la montagne de la Couronne, dans les Pyrénées, où le bois était en abondance et ne coûtait rien, furent faites de troncs d'arbres placés jointifs au pied de l'escarpe : un palissadement de cette nature peut être regardé comme presque égal en solidité à un revêtement de maçonnerie.

On pense que la meilleure disposition des palissades ordinaires, dans les ouvrages à fossés larges, est celle adoptée pour la redoute avancée n° 109, de la position d'Oeiras (*figure* 23), où elles étaient placées comme des fraises, le long de la contrescarpe, à environ deux pieds au dessous de sa crête, avec une inclinaison

vers le fond du fossé. Il est peu probable que, dans cette situation, des fraises puissent être ruinées par des feux directs de canon ou d'obusiers, et il serait extrêmement difficile de les détruire avec la hache, parce que les hommes, pendant qu'ils exécuteraient cette opération, se trouveraient exposés au feu du parapet de l'ouvrage; on appliqua aussi ce mode de fraiser à quelques angles saillans, sur l'approche desquels on ne pouvait diriger qu'un feu peu considérable.

On doit remarquer toutefois que les fraises étant beaucoup plus exposées à être détruites par les feux verticaux que les palissades, elles conviennent mieux aux redoutes de campagne qu'aux redoutes revêtues, parce qu'il arrive rarement qu'on fasse usage des feux verticaux contre les premières, et qu'au contraire ces feux doivent former la base de l'attaque des autres.

§ XIII.

BARRIÈRES.

Chaque redoute avait à sa gorge une barrière en bois et un pont en charpente.

Pour la construction des magasins, plates-formes, palissades et barrières, on reçut plus

de 50,000 arbres depuis le 7 juillet jusqu'au 7 octobre 1810. La plus grande partie de ces arbres étaient des sapins tirés des forêts royales, qui ne coutèrent rien.

§ XIV.

ABATIS.

On formait les abatis avec les troncs et les branches un peu fortes de tous les arbres; on en appointait les extrêmités, après en avoir retranché les rameaux les plus faibles, de manière qu'un rang d'abatis n'aurait fourni ni couvert ni abri à un assaillant, quoiqu'il présentât un front de lances de cinq, six et même sept pieds de hauteur. Les abatis étaient ordinairement placés depuis vingt jusqu'à trente mètres en avant de l'ouvrage; on enterrait solidement chaque tronc ou chaque branche dans la terre, et, lorsque la chose était praticable, on disposait l'abatis de manière à ce qu'il se trouvât flanqué par quelques unes des défenses.

Des obstacles de ce genre sont incontestablement les meilleurs moyens que l'on puisse recommander pour appuyer la défense des ouvrages, et on leur accorde rarement toute l'attention qu'ils méritent.

Le grand objet de la défense doit être d'imaginer des expédiens propres à faire échouer les assaillans et à les contraindre de s'arrêter, ne fût-ce que deux ou trois minutes, sous le feu soutenu de la mousqueterie du parapet. Un obstacle avancé qui offre beaucoup de difficultés à un assaillant, a dix fois la valeur d'un obstacle aussi difficile qui est contigu aux défenseurs d'un ouvrage. L'attaquant sait que, dans le dernier cas, il lui suffit de surmonter l'obstacle pour obtenir un succès complet, tandis que, dans l'autre, les troupes consomment leur ardeur et perdent leur formation dans un effort préliminaire pour aplanir l'obstacle; et il n'est aucun militaire qui n'ait éprouvé combien, après un échec, il est difficile de ranimer la confiance du soldat, et de rétablir l'ordre pour tenter un nouvel effort.

Les sapins sont les arbres les moins convenables, et les oliviers les plus avantageux, pour former des abatis.

§ XV.

TROUS DE LOUP.

Dans le principe, on donna aux trous de loup les dimensions ordinaires, et on en fit le

nombre de rangs adopté généralement; mais dans la suite, on regarda comme préférable d'augmenter le nombre des rangées, et d'en faire jusqu'à huit et même dix, ne donnant aux trous que deux pieds ou deux pieds six pouces de profondeur; on plantait des pieux au fond et dans les intervalles. Disposés de cette façon, ils présentaient de grandes difficultés à l'approche de l'assaillant, et n'offraient dans leur intérieur aucun couvert, où des tirailleurs pussent se placer pour tirer sur l'ouvrage devant lequel ils se trouvaient.

Pendant l'occupation des lignes, on établit des trous de loup en avant d'une partie de la position de Via Longa. Ils consistaient en un triple rang de cônes renversés, de 9 ou 10 pieds de diamètre au sommet, et de la même profondeur [1]. On trouva qu'ils présentaient un obstacle formidable; mais ils étaient peut-être plus grands qu'il n'est utile de les faire, puisqu'il suffit que des trous de loup aient assez de profondeur pour empêcher un assaillant de s'y cacher et de tirer par dessus

[1] Ces trous de loup furent tracés par le capitaine Burgoyne.

leurs bords : ce que l'on peut obtenir au moyen de 7 ou 8 pieds de profondeur.

Partout où la hauteur du profil ou la pente du terrain put le permettre, les rangées de trous de loup furent cachées et protégées contre le canon de l'ennemi, au moyen d'un avant-glacis, formé avec les terres tirées des excavations.

§ XVI.

ARTILLERIE.

Les approvisionnemens de l'artillerie, ses munitions et ses outils étaient préparés dans l'arsenal de Lisbonne par les Portugais, d'après les instructions transmises de temps à autre par le commandant des ingénieurs ; et les pièces étaient servies par des détachemens d'artilleurs portugais, envoyés de cette capitale à mesure que les ouvrages se trouvaient prêts à être armés. C'était une chose bien satisfaisante de voir, dans ces circonstances, avec quelle persévérance et quelle patience les habitans qu'on employait, n'ayant pour moyens de transport que des charrettes du pays traînées par des bœufs, parvenaient à transporter des pièces de 12 dans des positions où jamais auparavant on n'avait vu la trace d'une roue, et

sur les flancs escarpés de montagnes où les chevaux eussent été d'un secours inutile.

Quoique en dernier lieu l'armement des lignes se soit élevé presque au double de la quantité de pièces d'artillerie que l'on avait primitivement jugées nécessaires, le zèle et la persévérance du général portugais Rosa, aplanit toutes les difficultés ; l'activité de cet officier-général et les ressources qu'il savait créer semblaient rendre inépuisables les moyens d'approvisionnement et de transport de toute nature; et, ce qui lui fait beaucoup d'honneur, c'est que tous ces objets, quoique façonnés grossièrement et peu commodes, se trouvèrent d'une très bonne qualité et servirent parfaitement. Les officiers portugais et les canonniers employés à ce service montrèrent beaucoup de zèle et d'activité, et ils prirent un soin extrême de leurs approvisionnemens et de leurs munitions. Le nombre de ceux qui étaient réunis sur les lignes s'élevait à 3,208 tant de l'armée que de la milice.

§ XVII.

CALCUL DE LA FORCE DES GARNISONS.

Dans le principe, on adopta comme règle générale dans le calcul des garnisons des ou-

vrages et du nombre de troupes nécessaires pour défendre les retranchemens, la base de deux hommes par yard courant de parapet (90 centimètres); mais au bout de quelque temps, cette évaluation parut trop forte, et l'on compta deux hommes par yard courant pour la première ligne, et un homme par yard pour la seconde, déduction faite de l'espace occupé par l'artillerie. Le commandant des ingénieurs faisait à ces évaluations une augmentation ou une réduction, dans tous les cas où il le jugeait convenable, d'après les localités.

En admettant qu'il faille à chaque homme trois pieds pour qu'il puisse librement faire usage de son fusil, il est facile de calculer, quelle que soit la figure de l'ouvrage, le nombre d'hommes nécessaires pour en bien défendre le parapet; puis il faut une réserve pour remplacer les tués et les blessés, et pour charger dans les grands ouvrages les premiers des assaillans qui parviendraient à pénétrer dans leur intérieur. On jugea ce principe préférable à la règle plus savante, qui consiste à calculer la force de la garnison à raison d'un homme pour un certain nombre de pieds carrés de l'espace intérieur, règle qui, quoique

bonne pour déterminer la garnison de tout grand ouvrage, en proportionnant son espace intérieur à la longueur du parapet, semble uniquement le résultat de la théorie, qui veut que chaque homme d'une garnison ait un espace pour ses mouvemens, tandis que dans la pratique cela ne paraît pas être essentiellement nécessaire; car jusqu'au moment où l'on sera menacé d'une attaque, plusieurs hommes de la garnison de chaque ouvrage seront tenus en sentinelles sur la pente de la hauteur, et il sera permis à d'autres de rester inoccupés sur ses revers. Les alimens, etc., peuvent être préparés hors de l'ouvrage, en sorte que c'est seulement à la nuit, ou pendant l'action qui décide du sort de la position, que les garnisons se trouvent tout entières dans les ouvrages, et dans ce moment encore, un tiers au moins doit-il être constamment sous les armes, debout ou assis sur la banquette. D'ailleurs dans chaque figure, depuis le triangle jusqu'au cercle, le rapport de son espace à son périmètre varie, et c'est sur ce dernier seulement que repose la défense.

§ XVIII.

ESCARPEMENS.

On forma les escarpemens en coupant, près de leurs crêtes, les pentes des chaînes de hauteurs, aussi verticalement que pouvait le permettre la nature du sol ou du rocher dont elles étaient composées, pour leur conserver de la solidité; ou on se pliait à l'irrégularité de leur sommet, lorsqu'elle offrait plus de facilité pour pratiquer une coupure verticale.

La principale difficulté que l'on rencontre en traçant une ligne qui doit être escarpée, est de trouver des pentes assez raides pour que, lorsqu'elles sont coupées sous l'angle déterminé, la base ne forme pas un chemin qui puisse devenir un palier de repos et de ralliement, et, s'il n'est pas flanqué, une communication sûre pour l'assaillant. La figure nº 27 représente le profil d'un escarpement de près de deux milles d'étendue, formé sur la crête du front de la position d'Alhandra, pendant les mois d'août et de septembre 1810. On trouva que cette chaîne de montagnes, à une distance de 20 à 30 pieds de son sommet, présentait sur son flanc, du côté de l'ennemi, un banc de ro-

cher qui n'était recouvert que de quelques pieds de terre; cette terre ayant été enlevée et jetée sur la pente de hauteur, on coupa le rocher au moyen de la mine, sous un angle qui donnait une pente inaccessible à l'infanterie. Sur d'autres points, on trouva une espèce de pierre sablonneuse, qui, lorsqu'elle était coupée, se tenait presque verticale, et offrait une grande facilité pour la formation des escarpemens. Si le terrain n'avait pas présenté ces facilités, on aurait rarement trouvé les moyens de pratiquer des escarpemens.

On n'eut d'ailleurs jamais la présomption de se confier entièrement aux escarpemens sans y placer des défenses; mais on regardait comme un grand avantage d'avoir rendu des portions de terrain d'un assez difficile accès pour pouvoir les laisser sans danger à la garde d'un petit corps, ou de troupes peu aguerries, telles que les milices et les gardes nationales qui devaient concourir à la défense des lignes. Dans le dessein de mieux surveiller et assurer la prompte arrivée des troupes et de l'artillerie de campagne sur tous les points du front escarpé, on forma une route intérieure presque parallèle aux escarpemens d'Alhandra et Picanceira, à la plus courte distance possible du front.

§ XIX.

ROUTES ET COMMUNICATIONS.

Les routes militaires furent généralement tracées sur le revers des chaînes de hauteurs, en suivant la ligne la plus courte, et furent soustraites aux vues des montagnes situées en avant. Pendant l'année 1811, on les perfectionna, de manière que l'on eût une communication sur tout le front de la ligne, depuis la mer jusqu'au Tage, et des communications directes avec la seconde ligne.

Plusieurs milles de la route latérale étaient entièrement neufs, comme aussi la plupart des communications directes de la route latérale aux ouvrages; mais les communications intermédiaires, entre les ouvrages avancés et la seconde ligne, n'étaient que les routes charretières du pays, que l'on avait élargies et rendues praticables pour les transports militaires. On fut obligé de paver la plupart des communications à travers les vallées, pour pouvoir s'en servir; mais, en général, les montagnes sur lesquelles passait la principale communication étaient composées de rochers ou de cailloux, au moyen desquels on avait bientôt éta-

bli de bons chemins. La figure 21 donne le profil de la route couverte commencée à Almada, et que l'on avait l'intention de conduire de la droite à la gauche de cette position.

§ XX.

TÉLÉGRAPHES.

Les télégraphes étaient composés d'un mât et d'une vergue à laquelle des ballons étaient suspendus. Le vocabulaire dont on se servait était celui de la marine, auquel on avait ajouté plusieurs phrases et expressions brèves, particulières au service de terre. Ces télégraphes communiquaient entre eux avec une grande célérité, à la distance de sept ou huit milles; mais comme une chaîne de montagnes en interceptait la vue, on eut besoin de cinq stations principales pour communiquer sur tout le front de la ligne. Ces stations étaient établies à Alhandra, Monte Agraça, Nostra Senora de Soccorra, Torrès Védras, et dans la redoute n° 30, en arrière de Ponte de Rol.

Les télégraphes étaient servis par un détachement de marins aux ordres du lieutenant Leith, de la marine royale.

§ XXI.

MANIÈRE D'ACQUÉRIR LE TERRAIN POUR L'EMPLACEMENT DES OUVRAGES.

Le terrain nécessaire pour l'établissement des ouvrages, des chemins, des abatis, des escarpes, etc., était pris sans la moindre réclamation ou la plainte la plus légère de la part des propriétaires ou locataires, et sans qu'on fît aucune estimation de sa valeur, qui, à la vérité, se trouva rarement considérable. On indemnisa les propriétaires pour les oliviers qu'on se trouva obligé d'abattre, ainsi que pour les arbres coupés dans les bois et pour les moissons qui furent détruites avant l'approche de l'armée d'invasion. Les propriétaires des moulins que l'on détruisait, parce qu'ils se trouvaient sur des monticules choisis pour l'établissement des ouvrages, recevaient une indemnité mensuelle égale au produit qu'ils en retiraient; ils touchèrent en outre une somme d'argent pour le rétablissement de leurs moulins; mais lorsque le dommage souffert par les propriétés particulières eut lieu après que les lignes furent devenues le théâtre de la guerre, la perte en fut supportée par les particuliers.

§ XXII.

CONDUITE DES PORTUGAIS.

Les officiers du corps des ingénieurs anglais, répandus isolément sur un espace de cent cinquante milles carrés, et logés dans les maisons les plus commodes pour leurs travaux, furent partout traités par les habitans avec autant de politesse que de bienveillance. Les classes supérieures montrèrent un égal empressement à les admettre dans l'intimité de leurs familles, ce qui donna lieu à des liaisons d'amitié aussi sincères que désintéressées entre les individus des deux nations. En effet, c'est un tribut de justice à payer aux habitans aisés portugais et aux paysans de l'Estramadure, de dire que pendant plusieurs mois de relations constantes et personnelles, soit publiques, soit privées, ces derniers se montrèrent toujours respectueux, industrieux, dociles et obéissans, tandis que les premiers, dans toutes les transactions publiques, montrèrent beaucoup d'intelligence, de bon sens et de probité, et parurent dans leurs relations domestiques, bons, généreux, indulgens, à la fois comme maîtres et comme parens.

On avait recommandé le plus profond secret sur l'étendue et le genre des travaux en exécution, et il est très honorable pour tous ceux qui y prirent part, d'observer qu'à peine une phrase vague trouva à se glisser dans les papiers publics; et, malgré l'immensité des ouvrages, les Français ignorèrent la nature de la barrière qui s'élevait contre eux, jusqu'au moment où ils y trouvèrent l'armée rangée en bataille pour arrêter leurs efforts.

§ XXIII.

TOTAL DES RETRANCHEMENS ET DES GARNISONS.

Les retranchemens exécutés à l'époque où l'armée occupa les lignes, en y comprenant le périmètre de 126 ouvrages fermés, nécessitaient, en partant des bases qui ont été posées (§ XVII), 29,751 hommes pour leur défense, et ils étaient armés de 247 pièces d'artillerie, indépendamment des ouvrages de Saint-Julien, destinés à couvrir le point d'embarquement, qui étaient calculés pour 5,350 hommes et contenaient 94 pièces d'artillerie. Cependant il est évident, d'après la description des lignes, qu'un peu plus d'un tiers seulement demandait à être entièrement gardé à la même époque.

En 1812, au moment où l'on regardait les lignes comme aussi parfaites qu'elles pouvaient le devenir, elles consistaient en 152 ouvrages distincts, armés de 534 pièces d'artillerie, et exigeaient, d'après les mêmes calculs, 34,125 hommes pour leurs garnisons. La position du point d'embarquement n'avait éprouvé aucune variation.

§ XXIV.

DÉPENSE FAITE POUR LA CONSTRUCTION DES LIGNES.

Les sommes déboursées pour la construction des lignes, jusqu'au 6 juillet 1810, s'élevaient à environ 60,000 livres sterling (1,500,000 fr.). Au moment où l'armée les occupa, les dépenses montaient à près de 100,000 livres sterling (2,500,000 f.). Cette somme se trouva doublée avant la fin de la guerre, par l'augmentation d'ouvrages dans la position d'Almada, les travaux de réparation et de conservation des diverses défenses et communications, et par les indemnités accordées à quelques particuliers dont les propriétés avaient été ruinées par les troupes, ou que l'on avait prises pour leur usage pendant l'occupation des lignes.

§ XXV.

RAPPORT DE LORD WELLINGTON SUR LES LIGNES.

« Ayant quitté les positions qui m'avaient mis à même d'arrêter l'ennemi et de le forcer à se retirer sans risquer une attaque, c'est pour moi un acte de justice envers le colonel Fletcher et les officiers des ingénieurs royaux, d'attirer l'attention de votre seigneurie sur l'habileté et le zèle qu'ils ont apportés dans l'exécution des ouvrages au moyen desquels ces positions se sont trouvées si bien fortifiées, qu'une attaque dirigée contre la ligne occupée par l'armée alliée fût devenue, si non tout-à-fait inutile, du moins très incertaine. Nous devons ces avantages au lieutenant-colonel Fletcher et aux officiers des ingénieurs royaux, parmi lesquels je dois faire une mention particulière du capitaine Chapman, qui m'a été dans toutes les occasions d'une grande utilité [1]. »

Dépêche du vicomte Wellington, datée de Cartaxo, le 21 novembre 1810.

[1] Le capitaine Chapman s'étant trouvé, depuis le commencement des travaux, l'officier le plus ancien de grade après le lieutenant-colonel Fletcher, il fut particulièrement remarqué pour le zèle et l'activité qu'il déploya pour mettre à exécution les projets de son commandant.

Digitized by Google

TABLEAUX

DES OUVRAGES

QUI COMPOSENT LES LIGNES,

AVEC L'INDICATION DE LEURS NUMÉROS

SUR LE TERRAIN ET SUR LES PLANS.

Google

DISTRICT N° 1.

Depuis Alhandra sur le Tage, jusqu'au N° 11, au dessus de la route d'Arruda inclusivement.

NUMÉROS DES OUVRAGES.	INFANTERIE NÉCESSAIRE.	ARTILLERIE EN BATTERIE. DE 12.	DE 9.	DE 6.	OBUSIERS DE 5 1/2.	POSITION DES OUVRAGES.
1	1,000	4	3	6	"	Retranchemens sur le terrain bas d'Albandra, s'appuyant au Tage.
2	800	2	"	"	"	Retranchemens sur la gauche de cette position.
3	200	2	"	"	"	Redoute à l'extrémité gauche de ce retranchement.
4	"	"	2	"	"	Flanc droit de la face escarpée de la position.
114	100	"	2	1	"	Redoute flanquant les escarpemens d'Alhandra.
115	100	"	2	"	"	*Idem.*
116	100	"	5	"	"	*Idem.*
117	150	"	"	"	"	Flèche remplissant le même objet.
118	400	8	"	"	"	Redoute sur le point culminant de la position d'Alhandra.
119	350	6	"	"	"	Redoute fermant la gauche de la position.
6	"	2	"	"	"	Batterie à barbette, en arrière sur l'extrême gauche.
120	130	2	"	"	"	Redoute à l'extrême gauche du front des hauteurs d'Alhandra.
5	120	"	3	"	"	*Idem.*
121	250	"	3	1	"	Hauteurs de Calhandriz, redoute avancée.
122	300	3	"	"	"	*Idem*, droite.
123	300	3	"	"	"	*Idem*, centre.
124	350	3	1	"	"	*Idem*, gauche.
125	250	4	"	"	"	Ouvrage en arrière, pour lier la position de Calhandriz avec la seconde ligne.
7	200	3	"	"	"	Redoute sur les hauteurs en arrière d'Albandra, éclairant la vallée de Calhandriz.
"	"	"	11	1	"	La vallée de Calhandris est fermée à son entrée par une ligne de retranchemens et d'abatis, sans numéro, établis pendant que l'armée occupait les lignes.
8	200	3	"	"	"	Hauteurs en arrière de Trancoso de Cima, pour empêcher Alhandra d'être tourné avec de l'artillerie.
9	280	"	3	"	"	Saint-Sébastien, droite du défilé de Matos.
10	400	2	1	"	"	Carvalhao, gauche du défilé de Matos.
11	300	4	"	"	"	Moinho do Ceo. Moulin à vent au dessus de la route d'Arruda.
	6,280	51	36	9	"	

DISTRICT N° 2.

Depuis le N° 12, au dessus de la route d'Arruda, jusqu'à la gauche de Monte Agraça.

NUMEROS DES OUVRAGES.	INFANTERIE NÉCESSAIRE.	ARTILLERIE EN BATTERIE, DE 12.	DE 9.	DE 6.	OBUSIERS DE 5 1/2.	POSITION DES OUVRAGES.
12	120	"	3	"	"	Fort do Passo, rocher escarpé au dessus de la route d'Arruda.
13	120	2	"	"	"	Fort de Canara, route pavée conduisaot à Bucellas.
14	1,590	14	6	4	1	Grand ouvrage de Monte Agraça.
15	460	3	3	1	"	Ouvrage avaneé sur la même mootagne.
16	250	1	2	"	1	*Idem.*
17	300	"	"	7	1	*Idem.*
152	250	4	2	"	"	Ouvrage avaocé à droite de la route cooduisant à Sobral.
	3,090	24	16	12	3	

DISTRICT N° 3.

Depuis Zibreira jusqu'aux hauteurs de Caduceira inclusivement.

NUMÉROS DES OUVRAGES.	INFANTERIE NÉCESSAIRE.	ARTILLERIE EN BATTERIE, DE 12.	DE 9.	DE 6.	OBUSIERS DE 5 1/2.	POSITION DES OUVRAGES.
151	300	"	"	"	"	Patameira, redoute poûr de l'artillerie de campagoe, plateau escarpé eotre la Quinta de Anoteira et Ribaldeira, préparé pour des pièces de eampagne.
128	500	6	"	"	"	Graod ouvrage de la Serra de Caduceira.
129	350	6	"	"	"	Ouvrage du eeotra, *idem.*
130	200	"	5	"	"	Ouvrage de gauche, *idem.*
28	270	3	"	"	"	Envara dos Cavaleiros, redoute du nord.
29	280	"	4	"	"	*Idem*, redoute do sud.
	1,900	15	9	"	"	

DISTRICT N° 4.

Depuis le N° 144, sur la gauche du défilé de Runa, jusqu'à la mer.

NUMÉROS DES OUVRAGES.	INFANTERIE NÉCESSAIRE.	ARTILLERIE EN BATTERIE, DE 12.	DE 9.	DE 6.	OBUSIERS DE 5 1/2.	POSITION DES OUVRAGES.
149	250	4	2	"	"	Hauteur au dessus de Matacaes, pour commander la route de Runa.
26	300	"	3	"	"	Moulin avancé près de Matacaes, pour fermer la route de Runa.
20	470	5	"	2	1	Bastion sud-est du grand ouvrage de Torrès Védras. (Grand ouvrage de Torrès Védras. — 1,720 hommes.)
21	270	"	2	6	1	*Idem*, sud-ouest, *idem*.
22	380	5	"	3	1	*Idem*, nord-ouest, *idem*.
	600	"	"	"	"	Courtine sud, 150 hommes; courtine ouest, 90; courtine nord-est, 360.
23	180	"	4	3	"	Redonte ouest de Torrès Védras.
24	300	"	7	"	"	Redoute est de Torrès Védras.
25	200	"	2	"	"	Convent de Saint-Joa.
27	500	5	"	"	"	Château de Torrès Védras dans la ville.
131	90	4	"	"	"	Batterie fermée à gauche de Variatoja.
132	150	6	"	"	"	*Idem*, *idem*.
133	120	"	4	"	"	*Idem*, derrière la Quinta Blanche.
134	110	4	"	"	"	*Idem*, sur le sommet de Casal de Serra, éclairant la village et les hauteurs de Beinfica.
135	160	"	4	"	"	*Idem*, *idem*.
136	150	4	"	"	"	*Idem*, *idem*.
137	100	4	"	"	"	*Idem*, *idem*.
147	"	"	"	"	"	Batteria ouverte au dessus de Ponte de Rol.
148	"	"	"	"	"	*Idem*, *idem*.
138	100	"	"	2	"	Batterie fermée en arrière du n° 30.
30	340	3	1	"	"	Redonte au dessus de Ponte de Rol.
139	160	4	"	"	"	Batterie fermée entre les n°s 30 et 31.
140	120	4	"	"	"	*Idem*, *idem*.
31	373	"	3	"	"	Redoute à Algatarra.
141	180	4	"	"	"	Batterie fermée entre 31 at S. Petro.
142	150	4	"	"	"	*Idem*, *idem*.
143	150	"	4	"	"	*Idem*, *idem*.
144	130	4	"	"	"	*Idem*, *idem*.
32	260	3	1	"	"	A S. Padro de Cadeira.
145	250	"	4	"	"	Quinta da Belmonte.
111	250	5	"	"	"	Entre S. Pedro et la mer, Quinta de Passo.
146	250	"	6	"	"	Quinta de Bessuaria.
112	220	4	"	"	"	Entre la Quinta de Bessuaria et la mer.
113	50	2	"	"	"	Batterie à barbette farmée sur la mer.
	7,413	78	47	16	3	

DISTRICT N° 5.

Depuis le Tage jusqu'au défilé de Bucellas inclusivement.

NUMEROS DES OUVRAGES.	INFANTERIE NÉCESSAIRE.	ARTILLERIE EN BATTERIE, DE 12.	DE 9.	DE 6.	OBUSIERS DE 5 1/2.	POSITION DES OUVRAGES.
33	300	4	"	"	"	Bords du Tage, droite de la position de Via Longa.
34	200	"	3	"	"	Redoute avancée pour enfiler Calçada.
35	120	"	4	"	"	*Idem.* *Idem.*
36	370	9	"	"	"	*Idem*, sommet de la hauteur avancée, *idem.*
37	50	"	3	"	"	Jardin à droite de la route pavée, *idem.*
38	340	"	5	"	"	Bâtiment à gauche de la route, *idem.*
39	340	5	3	"	"	Sommité de la plus haute montagne, *idem.*
126	188	2	"	"	"	Ouvrage de droite pour fermer la vallée de Cabo.
127	154	"	"	"	"	Ouvrage de gauche. *idem.*
40	150	"	"	"	"	Caza de Portella, redoute avancée. } Ces redoutes ferment la
41	240	5	"	"	"	*Idem*, à droite. } gauche de la position de
42	350	6	"	"	"	*Idem*, à gauche. } Via Longa.
43	"	4	"	"	"	Droite du défilé de Bucellas, batterie ouverte.
44	"	"	2	"	"	*Idem*, emplacement en avant.
45	"	3	"	"	"	*Idem*, *idem*, en arrière.
46	"	"	2	"	"	Gauche du défilé de Bucellas, emplacement en avant.
47	"	3	"	"	"	*Idem*, *idem* en arrière.
48	200	2	"	"	"	En arrière du défilé, enfilant la Calçada.
18	300	4	"	"	"	Ouvrage de droite, Serra de Santa Ajuda.
19	200	"	3	"	"	Ouvrage de gauche, *idem.*
	3,502	47	25	"	"	

DISTRICT N° 6.

Depuis le défilé de Freixal jusqu'au parc de Mafra, y compris le défilé de Montachique.

NUMEROS DES OUVRAGES.	INFANTERIE NÉCESSAIRE.	ARTILLERIE EN BATTERIE, DE 12.	DE 9.	DE 6.	OBUSIERS DE 5 1/2.	POSITION DES OUVRAGES.
49	"	2	"	"	"	Défilé de Freixal, emplacement de droite.
50	160	"	2	"	"	*Idem*, redoute de droite.
51	300	4	"	"	"	*Idem*, redoute de gauche.
52	190	"	3	"	"	Droite du défilé de Moutachique, entrée du défilé.
53	230	"	2	"	"	*Idem*, près du village de Prezenhiro.
54	210	"	"	"	"	*Idem*, moulin sur la route d'Enxara.
55	150	3	"	"	"	*Idem*, rocher escarpé.
56	150	2	"	"	"	*Idem*, bois de pins.
57	270	3	"	"	"	*Idem*, hauteur de rochers couvrant la droite.
58	310	"	3	"	"	Gauche du défilé de Montachique, entrée du défilé.
59	260	4	"	"	"	*Idem*, moulin sur la route de Mafra.
60	150	"	2	"	"	*Idem*, flèche convrant le flanc droit.
61	190	"	2	"	"	*Idem*, couvrant le flanc gauche.
62	390	3	"	"	"	En avant de la route de Mafra à Montachique, convrant la grande route, Alto de Cheixa.
63	280	"	3	"	"	*Idem*, Cazal de Serra.
64	210	"	3	"	"	*Idem*, angle de l'enceinte du parc.
65	270	3	"	"	"	Route de Mafra, Oiteira de Santa-Maria.
66	350	4	"	"	"	*Idem*, Malveira.
67	120	"	2	"	"	*Idem*, droite de 66.
68	260	4	"	"	"	*Idem*, Monte de Zinho.
69	240	4	"	"	"	*Idem*, Pihal de Fidalgo.
70	240	4	2	"	"	*Idem*, Quinta de Estrangeiro.
71	240	"	4	"	"	*Idem*, *idem*.
72	130	"	2	"	"	*Idem*, Astadieros.
73	340	3	"	"	"	*Idem*, Cazal de Conto.
	5,640	43	30	"	"	

DISTRICT N° 7.

Depuis le parc de Mafra jusqu'à la mer.

NUMÉROS DES OUVRAGES.	INFANTERIE NÉCESSAIRE.	ARTILLERIE EN BATTERIE, DE 12.	DE 9.	DE 6.	OBUSIERS DE 5 1/2.	POSITION DES OUVRAGES.
74	190	"	2	"	"	Défilé de Mafra, Cazal de Pedra, droite du parc en dedans de l'entrée. (Droite du défilé de Mafra.)
75	70	"	2	"	"	Dans l'enceinte du parc, avancée de Milharica. (Droite du défilé de Mafra.)
76	390	4	"	"	"	Cabeça de Sincnut. (Droite du défilé de Mafra.)
77	380	4	"	"	"	Juncal. (Droite du défilé de Mafra.)
78	110	2	1	"	"	Serra de Chypre, ouvrage avancé.
79	270	3	"	"	"	Redoute du premier moulin.
80	310	3	"	"	"	Second moulin.
81	280	"	3	"	"	Ouvrage inférieur.
82	210	2	2	"	"	Ganche du village de Morugueira, droite.
83	240	"	3	"	"	*Idem*, centre.
84	290	3	"	"	"	*Idem*, gauche.
85	290	3	"	"	"	Rnute d'Ericeira à Mafra, Altn de Arriero.
86	280	3	"	"	"	*Idem*, Altn de Paz.
87	340	3	"	"	"	Mnulin au aud de la route d'Ericeira, Pinheiro.
88	200	3	"	"	"	Pour commander la rnute de Snbral des Alarves à Mafra.
89	310	3	"	"	"	Défense de la rnute de Picanceira.
90	230	3	"	"	"	Peoeyaixo, pour battre les rnutes venant de Picanceira et Encarnaçoa.
91	200	3	"	"	"	Lagoa, *id.*, trois routea venant d'Encarnaçoa.
92	180	3	"	"	"	Défense de la route de Mnrvan.
93	330	3	"	"	"	Biba-Mar, droite.
94	320	2	"	"	"	*Idem*, gauche.
95	250	2	"	"	"	Seconde ligne, drnite, Monte Gordo.
96	280	3	"	"	"	centre, Carvniera.
97	350	2	"	"	"	gancha, Saint-Julien.
	6,300	57	13	"	"	

DISTRICT D'OEIRAS.

NUMÉROS DES OUVRAGES.	INFANTERIE NÉCESSAIRE.	ARTILLERIE EN BATTERIE, DE 24.	DE 12.	DE 9.	DE 6.	OBUSIERS DE 5 ½.	POSITION DES OUVRAGES.
98	1,340	20	"	"	6	"	Grand ouvrage.
99	70	"	6	"	"	"	Batterie droite, pour flanquer la vallée et le rivage d'Oeiras.
100	50	"	6	"	"	"	Batterie gauche, pour flanquer la vallée d'Oeiras.
101	250	"	10	"	"	"	Avancée du grand ouvrage, droite.
102	260	"	8	"	"	"	*Idem*, gauche.
103	130	"	"	3	"	"	Avancée du front d'Oeiras. front.
104	100	"	"	2	"	"	*Idem*, moulin au sud.
105	170	"	"	4	"	"	*Idem*, moulin au nord.
106	320	"	6	"	"	"	Vignoble à gauche de 98.
107	800	"	6	"	"	"	Quinta-Nova, bâtiment et redoute.
108	360	"	6	"	"	"	Flanc gauche de la position.
109	500	"	"	7	"	1	Avancée sur une colline au N. E. d'Oeiras.
110	1,000	"	"	3	"	"	Ligne s'étendant sur la droite, depuis le N° 103 jusqu'au fort das Maias.
	5,350	20	48	19	6	1	

TABLEAU détaillé des Ouvrages, des Troupes et de l'Artillerie que l'on avait primitivement jugés nécessaires pour l'occupation de la position d'Almada.

Ce projet a été réduit dans la suite, comme on l'a vu page 74.

OUVRAGES.	CANONS.	HOMMES.	OUVRAGES.	CANONS.	HOMMES.
Redoute n° 1	4	150	*Report*	100	5,490
Redoute n° 2	4	150	Redoute n° 18	5	200
Flèches et avant-postes	2	100	Maisons adjacentes	"	60
Village de Morfacem	8	600	Redoute n° 19	4	200
Redoute n° 3	4	200	Flèche et maisons	2	100
Quinta de Geddos	"	50	Redoute n° 20	6	300
Redoute n° 4	3	150	Redoute n° 21	5	200
Redoute n° 5	5	250	Maisons adjacentes	"	100
Village et maisons adjacentes	"	100	Redoute n° 22	3	150
Redoute n° 6	12	600	Maisons adjacentes	"	40
Redoute n° 7	4	150	Redoute n° 23	5	200
Maisons adjacentes	"	50	Flèche	"	40
Redoute n° 8	5	150	Redoute n° 24	4	150
Village et maisons adjacentes	"	100	Maisons adjacentes	"	80
Redoute n° 9	5	200	Redoute n° 25	4	150
Flèche et village	"	100	Redoute n° 26	4	150
Redoute n° 10	5	200	Flèche	"	40
Village adjacent	"	80	Village de Pregal	4	300
Redoute n° 11	5	250	Redoute n° 27	5	200
Chemins et maisons adjacentes	"	100	Redoute n° 28	4	150
Redoute n° 12	4	150	Redoute n° 29	6	300
Flèche	"	50	Redoute n° 30	5	200
Redoute n° 13	6	300	Rue et maisons	"	150
Maisons adjacentes	"	50	Redoute n° 31	6	200
Redoute n° 14	4	150	Redoute n° 32	4	150
Redoute n° 15	3	150	Redoute n° 33	3	150
Flèche	2	50	Redoute n° 34	3	200
Village de Nra Senora de Monte	6	400	Redoute n° 35	3	150
Redoute n° 16	4	200	Village de Cazilhas	"	150
Redoute n° 17	5	200	Ville et château d'Almada	12	800
Maisons adjacentes	"	60			
				197	10,750
A reporter	100	5,490	*Réserve*	....	4,000

On n'a point donné les plans des positions d'Almada, d'Oeiras et de Setuval, parce qu'il est possible qu'on soit de nouveau dans le cas d'occuper ces positions. Ceux qui désireraient les connaître pourront les consulter dans les Archives du Génie, à Londres.

Digitized by Google

NOTES.

Note 1, Page 23.

Le Mémoire suivant renferme les instructions données au lieutenant-colonel Fletcher, pour lui servir de guide dans la rédaction des projets à adopter pour fortifier le terrain situé en avant de Lisbonne. Il est extrêmement intéressant, parce qu'il fait connaître les premières idées d'un système de défense que l'on perfectionna depuis, et qui finit par devenir les Lignes de Torrès Védras.

MEMORANDUM.

Lisbonne, le 20 octobre 1809.

Si l'on considère la force relative et les ressources de l'armée alliée et de l'armée française dans la Péninsule, on ne peut pas regarder comme probable que l'ennemi soit en mesure de faire une attaque prochaine sur le Portugal. Il sera dans la nécessité d'attendre des renforts; mais comme leur arrivée ne saurait être douteuse, il reste à examiner quel

est le plan de défense qu'il convient d'adopter pour ce pays.

Le grand objet que l'on doit avoir en vue dans la défense du Portugal, c'est la possession de Lisbonne et du Tage, et toutes nos mesures doivent être dirigées vers ce but. Il en est encore un autre étroitement lié avec le premier, sur lequel nous devons également porter toute notre attention, c'est l'embarquement des troupes anglaises dans le cas où l'armée éprouverait un revers.

L'ennemi peut pénétrer en Portugal dans toutes les saisons. Il suivra probablement dans son attaque deux directions distinctes; l'une par la rive droite du Tage et l'autre par la rive gauche de ce fleuve; c'est sur cette base générale que doit être fondé le système de défense à adopter.

Pendant l'hiver, le Tage, dont les eaux seront alors abondantes, deviendra, contre les entreprises de l'ennemi sur la gauche, une barrière qui nécessitera peu de travail. Dans l'été, au contraire, le Tage étant guéable sur plusieurs points, entre Abrantès et Salvatierra, et même au dessous de cette dernière ville, il faut prendre des précautions pour que l'ennemi, au moyen de l'attaque qu'il aura dirigée sur la rive gauche du Tage, ne puisse pas, en passant ce fleuve, couper la route de Lisbonne à l'armée anglaise, engagée dans des opérations sur la rive droite. L'objet des alliés doit être, autant que possible, d'obliger l'ennemi à exécuter son attaque en concentrant

ses forces. Il faut donc qu'ils tiennent, dans toutes les positions que peut leur offrir le pays, assez longtemps pour favoriser l'évacuation des bourgs et des villages, et permettre aux habitans d'emporter avec eux ou de détruire tous les approvisionnemens et moyens de transport inutiles à l'armée alliée; chaque corps ayant soin de conserver ses communications avec les autres, ainsi que la distance relative au point de jonction.

Dans quelque saison que l'ennemi exécute son attaque, toute l'armée alliée, après avoir fourni les garnisons d'Elvas, Almeida, Abrantès et Valence, devra être partagée en trois corps qui seront placés : le premier, dans la Beira; le second, dans l'Alemtéjo; et le troisième, composé de la légion lusitanienne, de huit bataillons de chasseurs et d'un de milice, dans les montagnes de Castello-Branco.

Pendant l'hiver, le corps de la Beira sera composé des deux tiers de l'armée d'opération. Dans l'été, le corps d'armée de la Beira et celui de l'Alemtéjo seront presque égaux en force. J'indiquerai, dans un autre Mémoire, le plan d'opérations à suivre, pendant les mois d'hiver, par les corps agissant sur la droite et la gauche du Tage.

Si les Français exécutent leur attaque en été, il est probable, comme je l'ai observé précédemment, qu'ils partageront leur armée en deux corps principaux, et qu'ils chercheront à franchir les montagnes situées entre Castello-Branco et Abrantès. Leur

objet sera de tâcher, au moyen du corps agissant sur la gauche du Tage, de tourner les positions qui pourraient être occupées en avant de leur front sur la rive droite de ce fleuve; de se placer entre Lisbonne et le corps qui leur est opposé, et de le détruire par une attaque simultanée sur son front et sur ses derrières. On ne peut empêcher l'ennemi d'obtenir ces résultats que par la retraite de la droite, du centre et de la gauche des alliés, et par leur jonction à un point où, en raison de la force du fleuve, ils ne puissent être tournés par l'ennemi, dont la gauche aurait franchi le Tage.

La première ligne de défense qui s'offre au dessous du point où le Tage cesse d'être guéable, est la rivière de Castanheira; et ici, l'armée prendra position de la manière suivante :

Dix mille hommes de bonnes troupes, y compris toute la cavalerie, dans la plaine entre le Tage et les montagnes : cinq mille hommes d'infanterie sur la montagne qui se trouve à la gauche de la plaine, et le reste de l'armée, à l'exception des détachemens suivans, sur la hauteur en avant de Cadafaes et sur la droite de ce point.

Pour empêcher l'ennemi de tourner, par sa gauche, les positions que les alliés auront prises pour défendre la grande route de Lisbonne par le Tage, on occupera Torrès Védras par un corps de 5,000 hommes. On en placera 4,000 sur les hauteurs en arrière de Sobral de Monte Agraça, et 2,000 dans Arruda.

On postera un petit corps sur la hauteur située au sud-est des montagnes de Sobral, pour empêcher l'ennemi de se porter de Sobral sur Arruda; et il devra y avoir un autre petit corps sur les hauteurs d'Ajuda, entre Sobral et Bucellas.

Si l'ennemi parvenait à forcer les alliés, ce serait à Torrès Védras, à Sobral de Monte Agraça, ou à Arruda. Voici les dispositions qu'il y aurait à prendre dans ces différens cas. Dans le premier, il faudrait se retirer graduellement sur Cabeça de Montachique, en occupant sur la route tous les points susceptibles d'être défendus. Dans le second, la retraite se ferait sur Bucellas, en détruisant la route sur la hauteur de..... Dans le troisième, on se retirerait sur Alhandra, en disputant la route, particulièrement à un point qui se trouve à une lieue en avant de cette ville.

Dans l'hypothèse où chacune de ces trois positions serait forcée, l'armée, abandonnant la sienne, opèrerait sa retraite comme on l'a indiqué précédemment, et elle en occuperait une autre comme il suit:

Cinq mille hommes, principalement d'infanterie légère, sur la hauteur derrière Alhandra; le gros de l'armée sur la Serra de Servès: sa droite appuyée à cette partie de la Serra qui est près de Casal de Portella et immédiatement au dessus de la route qui, de Bucellas à Alverca, traverse la Serra, et sa gauche s'étendant jusqu'au défilé de Bucellas. L'entrée de

ce défilé serait occupée par les troupes qui auraient abandonné Sobral de Monte Agraça, etc., et la Cabeça de Montachique le serait par le corps venant de Torrès Védras.

Dans la vue de fortifier les diverses positions que l'on pourra occuper, il est indispensable d'y construire immédiatement quelques ouvrages, et de faire des dispositions pour la construction des autres. Je prie, en conséquence, le colonel Fletcher de reconnaître les différentes positions le plus tôt qu'il sera possible.

1. Il examinera particulièrement l'effet que produirait l'établissement d'un barrage à l'embouchure de la Castanheira; jusqu'à quel point alors cette rivière pourrait devenir une barrière imposante, et quelle serait l'étendue de l'inondation.

2. Il évaluera le travail et le temps que nécessiterait l'établissement de ce barrage, ainsi que la destruction du pont existant sur la rivière, et la construction de quelques redoutes qui pourraient être nécessaires dans la plaine et sur la hauteur à gauche de la route, pour défendre cette plaine avec succès. Il indiquera particulièrement les moyens à rassembler pour l'exécution de ces travaux. Il examinera aussi quels seraient les moyens et le temps nécessaires pour escarper les bords de la rivière, et quels avantages on pourrait en retirer.

3. Il fera les mêmes calculs à l'égard des ouvrages à construire sur la hauteur en avant et sur la droite

de Cadafaes ; particulièrement sur la gauche de cette montagne, pour fermer l'entrée de la vallée de Cadafaes.

4. Il me fera un rapport sur les moyens d'établir, à travers les montagnes, une bonne route de communication de la plaine avec la vallée de Cadafaes et la gauche de la position, et il estimera le temps et le travail qu'exigera l'établissement de cette route.

5. Il reconnaîtra la route d'Otta Abringola, Labougeira à Merciana, et de là à Torrès Védras, ainsi que de Merciana à Sobral de Monte Agraça. Il me fera également un rapport sur la route d'Alemquer à Sobral de Monte Agraça.

6. Il fera retrancher à Torrès Védras une position pour 5,000 hommes. Il reconnaîtra la route de Torrès Védras à Cabeça de Montachique, et déterminera les points où des coupures pourraient arrêter ou retarder la marche de l'ennemi ; et, s'il trouve le terrain avantageux, il y fera retrancher une position pour 4,000 hommes destinés à couvrir la retraite du corps de Torrès Védras.

7. Il examinera la position de Cabeça de Montachique, et prendra une détermination sur sa ligne de défense et sur les ouvrages à y construire pour un corps de 5,000 hommes, en évaluant le temps et le travail nécessaires.

8. Il fera retrancher une position pour 4,000 hommes sur les deux hauteurs qui commandent la route de Sobral de Monte Agraça à Bucellas. Il en

fera retrancher une autre pour 400 hommes sur la hauteur de S. Ajuda, entre Sobral et Bucellas, pour couvrir la retraite du corps de Sobral à Bucellas, et il évaluera les moyens et le temps qu'il faudrait à ce corps pour détruire la route sur ce point.

9. Il fera construire une redoute, pour 200 hommes et 3 pièces d'artillerie, au moulin à vent situé sur la hauteur qui se dirige au sud-est et à l'est-sud-est de la hauteur de Sobral de Monte Agraça. Les pièces de cette redoute tireront sur la route de Sobral à Arruda.

10. Il reconnaîtra les points où l'on pourrait détruire la route de Sobral à Arruda, et déterminera les moyens que l'on y devra employer.

11. Il évaluera le temps et le travail qu'il faudrait pour retrancher une position susceptible de recevoir 2,000 hommes, destinés à défendre la route qui d'Arruda se dirige sur Villa Franca et Alhandra.

12. Il marquera les points où la route d'Arruda à Alhandra peut être détruite avec avantage.

13. Il construira une redoute sur la hauteur qui commande la route d'Arruda, à environ une lieue en avant d'Alhandra.

14. Il examinera les petites rivières qui tombent à Alhandra, et verra si, en les barrant à leur embouchure, on ne pourrait pas augmenter les difficultés d'un passage par cet endroit; il évaluera le temps, le travail et les moyens que nécessiterait ce barrage.

15. Il reconnaîtra les points qu'il est important

d'occuper sur la hauteur d'Alhandra, et estimera le temps et les travaux nécessaires, pour la construction de redoutes, sur la droite, pour empêcher la marche de l'ennemi par la grande route, et sur la gauche et en arrière, pour l'empêcher, par leur feu, d'occuper les montagnes situées vers Alverca.

16. Il arrêtera les ouvrages que l'on devra construire sur la droite de la position de la Serra de Servès, dont l'objet, comme on l'a indiqué plus haut, est d'empêcher l'ennemi de forcer ce point; et il évaluera les moyens et le temps nécessaires à leur exécution. Il reconnaîtra également le défilé de Bucellas, déterminera les ouvrages qu'il croira utile d'y construire pour sa défense, et estimera les moyens, le temps et le travail qu'ils exigeraient.

17. Il évaluera les moyens, le temps et le travail que nécessiterait la construction d'un ouvrage sur la colline où se trouve un moulin à vent, à l'entrée orientale du défilé de Bucellas.

18. Il fixera les points de ces hauteurs propres à l'établissement de postes de signaux, pour correspondre de l'une de ces positions avec l'autre.

19. Il est vivement à désirer qu'il puisse se procurer un plan exact de ce terrain.

20. Il devra reconnaître l'île qui est dans le fleuve en face d'Alhandra, déterminer l'emplacement des batteries destinées à éclairer les approches d'Alhandra, et évaluer les moyens et le temps nécessaires pour leur construction.

21. Enfin, il devra reconnaître l'effet que produirait le barrage de la rivière qui traverse Loures, et estimer le temps et les moyens nécessaires pour rompre le pont qui s'y trouve.

Signé, WELLINGTON.

Conformément à ces instructions, on commença, le 8 janvier 1810, à retrancher la position de Castanheira, qui se trouve à 32 milles en avant de Lisbonne; mais Lord Wellington, dans une seconde reconnaissance personnelle qu'il fit du terrain, le 10 février suivant, s'étant aperçu que cette ligne pouvait être tournée, ordonna d'en détruire les ouvrages.

NOTE 2, PAGE 41.

Viseu, 18 février 1810.

MONSIEUR,

Comme les ouvrages entrepris sous la direction du lieutenant-colonel Fletcher peuvent nécessiter l'emploi de personnes du pays et l'acquisition de matériaux, sans que l'urgence des travaux lui per-

mette de recourir à un officier du commissariat, le commissaire-général à Lisbonne est autorisé à payer tous les bons de dépense tirés sur lui par le colonel Fletcher, soit pour main-d'œuvre, journées de travail, ou acquisition de matériaux. Cet officier supérieur restera comptable des sommes qu'il aura dépensées.

J'autorise également le commissaire-général à Lisbonne, à fournir, au lieutenant-colonel Fletcher, le nombre de fascines, palissades et piquets qu'il pourra juger nécessaires, sans qu'il soit besoin de nouveaux ordres de ma part.

Signé, WELLINGTON.

Au commissaire-général, etc.

NOTE 3, PAGE 56.

INSTRUCTION ENVOYÉE A LISBONNE PENDANT LA RETRAITE DE L'ARMÉE.

L'occupation des ouvrages composant les lignes en avant de Lisbonne, exige qu'ils soient partagés en un certain nombre de districts, dans chacun desquels un officier sera désigné pour poster ou commander les troupes. Les troupes, c'est-à-dire la mi-

lice, l'artillerie anglaise et portugaise, et l'artillerie de la garde nationale, seront réunies dans le district, et l'officier directeur en réglera la répartition et le placement, de manière à pouvoir les faire agir dès que l'approche de l'ennemi le rendra nécessaire.

Le commissaire-général de l'armée anglaise approvisionnera toutes les troupes placées dans ces positions, conformément à l'instruction de juin 1809. Il y aura un commissaire dans chaque district.

N° 1.	Tentes pour	2,500	hommes.
N° 2.	Tentes pour	2,000	
N° 3.	Tentes pour	5,000	
N° 4.	Tentes pour	5,000	
N° 5.	Tentes pour	10,000	
N° 6.	Tentes pour	10,000.	

TROUPES A RÉUNIR SUR-LE-CHAMP AUX QUARTIERS-GÉNÉRAUX DES DIVERS DISTRICTS.

District N° 1.

Infanterie de milice.....	2,470	hommes.
Artillerie de la garde nationale.	250	
Artillerie régulière portugaise.	140	
Artillerie anglaise.....	70	

District N° 2.

Infanterie de milice.....	1,300	hommes.
Artillerie de la garde nationale.	300	
Artillerie de ligne portugaise.	140	
Artillerie anglaise.....	40	

District N° 3.

Infanterie de milice.....	400	hommes
Artillerie de la garde nationale.	60	
Artillerie anglaise.....	60	

District N° 4.

Infanterie de milice.....	1,100	hommes.
Artillerie de la garde nationale.	500	
Artillerie de ligne portugaise.	80	

District N° 5.

Infanterie de milice	2,400	hommes.
Artillerie de la garde nationale.	480	
Artillerie portugaise.....	120	
Artillerie anglaise	50	

District N° 6.

Infanterie de milice.....	700	hommes.
Artillerie de la garde nationale.	350	
Artillerie de ligne.....	230	
Artillerie anglaise.....	40	

DIVISION DES DISTRICTS.

N° 1. De Torrès Védras à la mer. — Quartier-général à Torrès Védras.

N° 2. De Sobral de Monte Agraça à la vallée de Calhandriz. — Quartier-général à Sobral de Monte Agraça.

N° 3. D'Alhandra à la vallée de Calhandriz. — Quartier-général à Alhandra.

N° 4. Depuis le Tage, près d'Alverca, jusqu'au défilé de Bucellas inclusivement. — Quartier-général à Bucellas.

N° 5. Du défilé de Freixal, inclusivement, à la droite du défilé de Mafra. — Quartier-général à Montachique.

N° 6. Du défilé de Mafra à la mer.—Quartier-général à Mafra.

W.

Note 4, Page 57.

(La pièce suivante est une copie des instructions qui traçaient la conduite à tenir par les ingénieurs, comme directeurs des troupes dans les divers districts.)

Au quartier-général de Rio-Mayor,
le 6 octobre 1810.

Monsieur,

Vous trouverez, ci-inclus, un état qui vous fera connaître la division en districts, que j'ai cru devoir adopter pour le pays qui a été fortifié entre le Tage et la mer, ainsi que les motifs qui ont servi de base à cette division. Vous êtes désigné comme officier directeur du district n° ....

Vous trouverez également un état des redoutes et ouvrages compris dans ce district, indiquant les numéros qu'ils portent, le nombre de pièces dont ils sont armés, et le total de l'infanterie jugée nécessaire pour leur défense.

Vos fonctions, comme directeur du district n° ..., sont de répartir les troupes dans leurs positions respectives, lorsqu'elles seront envoyées dans ce district pour occuper les redoutes, de surveiller et faire charger les mines destinées à détruire les routes et les ponts, et de faire exécuter mes ordres dans le district jusqu'au moment où un officier sera désigné pour y commander les troupes. Après son arrivée, vous servirez auprès de lui comme officier de son état major, et vous l'aiderez de vos lumières, comme ingénieur, dans la disposition des troupes et la défense du poste qui lui est confié.

Signé, WELLINGTON.

A M..... capitaine des ingénieurs royaux.

NOTE 5, PAGE 59.

En appréciant cette distance de sept milles, on doit se rappeler que le nombre d'hommes nécessaires pour garder une position, dépend moins de l'étendue de son front que de la facilité des accès qu'elle

offre à l'ennemi pour arriver sur les différentes parties qui la composent. Les grandes armées, avec leur nombreux train d'artillerie, ne peuvent s'engager au milieu d'un pays, particulièrement lorsque le corps défensif occupe de bonnes positions bien retranchées; il faut que leurs principales colonnes d'attaque suivent les grandes routes ou la plaine. Pour s'assurer la victoire sur de bonnes troupes, il ne suffit pas de lancer contre leurs positions des corps d'infanterie légère seulement, ou même de fortes colonnes sans artillerie, comme le Maréchal Masséna le fit à Busaco; on doit faire agir en masse, sur le point qu'on a l'intention d'emporter, des forces supérieures composées de toutes les armes.

Ceci admis une fois, il est évident que la nature et le nombre des communications latérales au dedans, et des communications directes et latérales en dehors d'une position, sont les données principales qui déterminent la force des troupes nécessaires pour sa défense. En avant de la chaîne de hauteurs qui s'étendent de Monte Agraça à Torrès Védras, la seule route extérieure parallèle à son front, celle de Runa, était interdite à un corps offensif jusqu'après la prise de plusieurs fortes redoutes, et la chaîne n'est traversée que par deux routes directes peu distantes l'une de l'autre. Ce terrain réunit donc des propriétés défensives, qui contre-balancent et au delà l'étendue de son front.

APPENDICE

AU MÉMOIRE

SUR LES LIGNES DE TORRÈS VÉDRAS.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Les lettres et extraits de lettres qui suivent, font partie de la correspondance qui eut lieu entre le lieutenant-colonel Fletcher et le capitaine Jones, durant la période où ce dernier officier fut chargé de compléter les lignes. On les donne pour faire connaître les vues et la manière d'agir du moment, et pour éclaircir quelques parties du texte. Ils ont encore pour objet de payer un honorable tribut de regrets au caractère de feu sir R. Fletcher, officier qui unissait à beaucoup de talent

une grande modestie, et qui savait adoucir ce que le commandement peut avoir de sévère, par la politesse des formes et la facilité des relations.

Digitized by Google

INSTRUCTIONS

ADRESSÉES

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL FLETCHER

AU CAPITAINE JOHN T. JONES.

Mafra, le 6 juillet 1810.

MONSIEUR,

Au moment où vous allez être chargé de diriger en chef les travaux du génie dans cette partie du Portugal, je crois nécessaire d'appeler votre attention sur les objets qui suivent.

Aussitôt que les ouvrages vous paraîtront parfaitement en état, et que vous croirez pouvoir, sans inconvénient, vous passer des officiers du génie, je vous prie de les employer à faire un lever exact des différentes positions.

Bientôt, je le suppose, vous trouverez moyen

de disposer d'une partie des soldats de la ligne attachés en ce moment au service du génie, et de les envoyer à Lisbonne; mais je pense qu'il serait utile de conserver quelques uns de ces hommes pour détruire, au dernier instant, les ponts et les routes. Je crois que, sous peu de temps, les régimens de milice de Figueiras et Torrès Védras vous seront inutiles; je vous invite à vouloir bien me faire connaître l'époque où il vous sera possible d'en disposer.

Je désire savoir également quand vous pensez que les services des ingénieurs portugais ne vous seront plus nécessaires. Vous voudrez bien encore me faire un rapport, lorsque l'artillerie et les munitions destinées à nos différens ouvrages seront au complet. D'après la nature des affûts, il est à désirer que vous mettiez tous vos soins à perfectionner les plates-formes, autant du moins que vous le permettront les matériaux dont vous pouvez disposer. Comme on a reconnu que les magasins revêtus en madriers étaient plus secs que ceux qu'on n'avait pas revêtus, je vous invite à les faire revêtir toutes les fois que vous en aurez la possibilité.

Mon intention est de vous laisser adopter

l'ordre que vous jugerez le plus avantageux dans la direction générale des travaux. Je crois que vous êtes parfaitement instruit de tout ce que l'on a le projet d'exécuter dans les différens districts, et que les officiers sont partout familiarisés avec les détails du service particulier qu'ils ont à faire. Je vous prie de vouloir bien de temps en temps m'adresser un rapport à ce sujet, et me faire toutes les observations que pourra vous suggérer le bien du service.

Signé, R. Fletcher.

Ordre du commandant en chef des ingénieurs, inséré dans la lettre précédente.

Mafra, le 6 juillet 1810.

Le lieutenant-colonel Fletcher et les capitaines Chapman, Squire et Goldfinch, étant sur le point de rejoindre l'armée, le capitaine Jones prendra le commandement immédiat et la direction des ouvrages et de tout ce qui a rapport au service du génie, dans cette partie du Portugal; il doit être reconnu et obéi en cette qualité.

Signé, R. Fletcher,
lieutenant-colonel, commandant des ingénieurs.

État des officiers qui seront employés sous les ordres du capitaine Jones.

Les capitaines	HOLLOWAY.	
	WILLIAMS.	
	DICKINSON.	
Les lieutenans	STANWAY.	
	THOMSON.	
	FORSTER.	
	TRENCH.	
	PIPER.	
	TAPP.	
	REID.	
	HULME.	
Le capitaine	WEDEKIND,	de la légion royale allemande.
Les lieutenans	MEINECKE,	
	LORENZO HOMEN,	au service portugais.
	SOUZA,	
	BRITTO,	

Péniche, le 7 juillet 1810.

Je viens d'apprendre, par une lettre du capitaine Burgoyne, que l'on a un besoin urgent

d'ingénieurs au fort de la Conception. Je vous invite, en conséquence, à donner au lieutenant Thomson l'ordre de rejoindre l'armée, et à désigner un autre officier pour le remplacer dans l'exécution des ouvrages de Ponte de Rol.

Alverca da Beira, le 14 juillet 1810.

MONSIEUR,

Le commandant en chef des forces a décidé que l'ouvrage qui doit occuper la colline au dessus d'Oeiras, et dont nous avons déjà parlé, serait exécuté. Je pense qu'il doit être d'une capacité à contenir 400 ou 500 hommes et pas moins de six pièces de 12, et qu'il doit être assez respectable pour n'être point emporté d'assaut. Je vous invite en conséquence à vouloir bien demander un nombre supplémentaire de travailleurs, et à commencer cet ouvrage le plus tôt qu'il vous sera possible. Les munitions destinées aux différens ouvrages peuvent, jusqu'à nouvel ordre, rester dans les dépôts les plus rapprochés.

Je suis, etc.

Alverca da Beira, le 17 juillet 1810.

Monsieur,

Le commandant de l'armée a exprimé le désir que l'on donnât toute la force possible à la position d'Alhandra, soit au moyen d'escarpemens, soit en y établissant des ouvrages. Je vous prie donc de vouloir bien examiner le terrain, et de faire commencer des redoutes sur les points qui pourraient procurer de bons flanquemens, et sur ceux qui paraîtraient favorables pour la construction d'ouvrages fermés. Je pense qu'ils devront avoir un fossé d'au moins 10 pieds de profondeur et 15 pieds de large, et qu'il faudra donner à l'escarpe, si la nature du sol le permet, une inclinaison qui mette l'ouvrage à l'abri d'un assaut. Le fond du fossé serait palissadé. Si vous trouviez quelques parties de la montagne propres à être escarpées, vous emploieriez un détachement de travailleurs à les rendre impraticables. Sa seigneurie désire aussi que l'on établisse deux ou trois bonnes redoutes entre l'ouvrage de San Pedro de Cadeira et la mer. Je crois que vous pourrez trouver une bonne position sur une colline, à mi-chemin environ, entre le nº 32 et

la mer; une autre près de la mer, et une troisième sur un point où l'on avait le projet de former un barrage. Elles doivent, à mon avis, être capables de recevoir au moins 200 hommes et trois ou quatre pièces d'artillerie chacune. Vous jugerez probablement convenable de conserver la milice encore quelque temps, pour l'employer à l'exécution de ces nouveaux ouvrages; mais je laisse entièrement à votre décision tous ces arrangemens.

Je suis, Monsieur, etc.

Note confidentielle incluse dans la lettre précédente.

Mon cher Monsieur,

La construction des nouveaux ouvrages que l'on a l'intention d'exécuter, vous fera peut-être penser que le départ du capitaine Williams pourrait en ce moment être contraire à l'intérêt du service; mais à cet égard vous déciderez ce que vous croirez le plus convenable. Quant à la position d'Alhandra, il n'y a plus rien à y

faire, si ce n'est d'occuper quelques uns des points les plus saillans pour *appuyer* la défense; car Lord Wellington désire vivement que l'on rende cette position aussi forte que possible. Le moulin et le point sur le bord de la mer sont deux bonnes positions sur la gauche de S. Pedro de Cadeira, et je pense qu'il y en a une troisième, quoique probablement il soit aussi bien d'occuper d'abord les deux premières; mais vous déciderez cet objet sur les lieux. Il s'est élevé une difficulté relativement à la poudre nécessaire pour les mines, et Lord Wellington ordonnera au général Howarth de nous remettre, sur ma demande, toute celle dont nous pourrons avoir besoin; vous pouvez en conséquence vous servir de mon nom pour vous en procurer.

Alverca da Beira, le 23 juillet 1810.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu dans la matinée vos trois lettres datées du 18. C'est avec bien du regret que je reçois le rapport défavorable que vous m'a-

dressez sur les postes de signaux. Nous avions supposé que les ballons seraient bien visibles d'une station à la plus prochaine. Je suis porté à croire que le principal inconvénient provient des lunettes, et je suis persuadé qu'on ne mettrait aucun empêchement à ce que vous en achetassiez d'autres d'une meilleure construction, s'il vous était possible d'en trouver. Je reçois avec bien du plaisir le rapport avantageux que vous me faites sur les ouvrages 86, 90 et 91. D'après la construction des nouveaux ouvrages, au sujet desquels je vous ai écrit le 18 courant, je ne ferai point de rapport au quartier-général sur le rappel du régiment de milice de Figuieras, jusqu'à ce que vous m'ayez fait connaître si vous avez encore besoin de ses services.

Alverca da Beira, le 26 juillet 1810.

P. S. Je pense qu'il serait convenable de perfectionner les tranchées sur la droite de la position d'Alhandra; au moins celles qui se trouvent sur la gauche de la route tracée sur la pente de la montagne. J'apprends avec beau-

coup de satisfaction que vous ayez trouvé un expédient qui dispense d'occuper les salines de Via Longa.

Dépêche confidentielle.

Au quartier-général de Celorico,
le 29 juillet 1810.

Mon cher Monsieur,

Comme nous sommes sur le point de commencer notre marche vers la partie du Portugal où vous vous trouvez, je crois convenable de vous en instruire, afin que tous les ouvrages que nous devons occuper soient prêts à l'être très prochainement.

Quant aux ouvrages dernièrement entrepris, je compte que vous les mettrez dans un état tel, qu'ils puissent au moins nous procurer un couvert contre la mousqueterie, et si les fossés ne présentent pas un obstacle suffisant à l'ennemi, je crois que l'on devrait, si la chose est possible, en palissader le fond; je suis persuadé d'ailleurs que vous aurez géné-

ralement recours à ce moyen de défense lorsque les localités vous permettront de l'employer. Je suppose que vous pourrez mettre ces ouvrages dans un premier état de défense sans interrompre les travaux destinés à les perfectionner progressivement. Vous pouvez en fermer l'entrée par un double rang de nos chevaux de frise, à moins que vous ne croyez devoir donner la préférence à quelque moyen plus avantageux. Vous préparerez les magasins pour la réception des munitions. Le commandant des forces ne pense pas qu'il soit nécessaire d'abattre les arbres destinés à former des abatis sur la droite de la Serra de Servès, ni dans les autres lieux où ils ne sauraient avoir une utilité prochaine. Néanmoins, je vous recommanderai d'examiner les dépôts de haches à main et de bien reconnaître l'état de ces outils. Le lieutenant Stanway vous expliquera que l'élévation de terrain qui se trouve en avant de la redoute sur le Tage (ou la droite de la Serra de Servès), et une autre qui existe sur le bord du fleuve, devront être ultérieurement rasées, mais non dans ce moment. Il me semble qu'il serait convenable que le lieutenant Leith prit possession du livre des signaux.

Votre, etc.

Celorico, le 31 juillet 1810.

MONSIEUR,

J'ai reçu ce matin votre lettre du 25, relative à la position d'Alhandra.

Je suis très satisfait d'apprendre que vous pouvez, au moyen d'escarpemens, procurer à son front une si grande force matérielle, et je regarde comme très utile la construction des deux redoutes pour ajouter à la protection de la gauche. Je vous invite en conséquence à presser le plus qu'il vous sera possible l'exécution de ces ouvrages, et je pense qu'il serait convenable de retirer une partie des hommes employés aux escarpemens pour commencer les redoutes, à moins que vous ne puissiez réunir un assez grand nombre de travailleurs pour rendre cette mesure inutile.

Votre, etc.

Celorico, 3 août 1810.

J'apprends, par une lettre du Maréchal Beresford, que les Portugais ont reçu l'ordre de

préparer une quantité considérable de grenades à main qui vous seront remises sur votre demande. Je vous prie de vouloir bien en faire la répartition suivant les besoins de nos ouvrages en général, en y comprenant ceux qui ont été nouvellement entrepris.

Lord Wellington paraît désirer que le capitaine Williams rejoigne le corps du général Leith, aussitôt que les travaux de Monte Agraça seront assez avancés pour permettre son départ sans nuire au bien du service.

Celorico, le 10 août 1810.

J'ai reçu avec une véritable satisfaction votre rapport du 3 courant, et je vous en remercie sincèrement; il m'a délivré d'une grande inquiétude. Je suppose que les ouvrages qui doivent couvrir Sétuval sont sur le point d'être achevés; s'il en est ainsi, pensez vous que l'on puisse disposer du capitaine Dickinson pour un autre service, ou bien serait-il plus avantageux de l'employer aux travaux de S. Julien?

Je vous prie de vouloir bien, lorsque vous jugerez que le capitaine Williams peut être

détaché sans inconvéniens, lui donner l'ordre de rejoindre le général Leith.

Celorico, le 12 août 1810.

Lord Wellington désire vivement pouvoir disposer du régiment de Figueiras, et il me charge de vous demander si l'on pourrait le faire partir sans inconvénient, parce qu'il voudrait le voir rentrer dans l'intérieur : vous déciderez cet objet ; si vous jugez que le départ de ce régiment puisse avoir lieu, je vous prie d'en instruire l'officier qui le commande.

Celorico, le 14 août 1810.

J'ai reçu une lettre de M. Pickering, qui me demande de lui faire connaître de quelle manière j'ai l'intention d'employer l'aide-commissaire des approvisionnemens, ainsi que deux conducteurs, attendus d'Angleterre, pour être exclusivement attachés au département du génie. J'ai répondu que, pour le moment, je

désirais qu'ils fussent mis à votre disposition, et je vous prie de les employer suivant les besoins du service.

Je vous serai obligé de vouloir bien vous assurer que le général Rosa a fourni la quantité de munitions qui lui avait été demandée pour nos différens ouvrages. Il y en avait encore une grande partie à envoyer lorsque j'ai quitté Lisbonne.

En examinant les ouvrages que nous avons établis près du fort Saint-Julien, j'ai été frappé de la nécessité qu'il y aurait, si la chose était praticable, de lier les redoutes sur la gauche par une tranchée ordinaire, dans laquelle on pourrait placer des troupes à couvert de la canonnade, qui défendraient les intervalles entre ces ouvrages, et communiqueraient aisément avec chacun d'eux, s'ils se trouvaient en danger.

Je vous prie de vouloir bien, à votre prochaine inspection, examiner jusqu'à quel point cette tranchée serait utile, et si le terrain permettrait de l'entreprendre; et, d'un autre côté, si le même moyen de défense pourrait être employé avec avantage entre la redoute sud des trois moulins (sur la droite) et le Tage.

Celorico, le 19 août 1810.

MONSIEUR,

J'ai reçu, dans la matinée, votre lettre du 14 courant, et j'ai à vous informer que le commandant des forces approuve qu'il soit accordé à titre d'indemnité, un dollar par jour (5 fr. 40 c.) au lieutenant Jéronimo-José Ferreira et au capitaine Manoel, marquis de Cintra, ainsi que vous l'avez proposé.

Je suis, etc.

Alverca da Beira, le 24 août 1810.

MON CHER MONSIEUR,

J'ai eu le plaisir de recevoir votre lettre du 17, relative au terrain qui domine la nouvelle redoute au dessus d'Oeiras. Je ne saurais vous exprimer combien je vous suis obligé pour toutes vos observations, si avantageuses au bien du service. Je désirerais toutefois, avant d'entretenir Lord Wellington du contenu de votre dernière lettre, que vous me missiez à même de répondre aux questions qu'il serait

dans le cas de me faire, autant du moins que les circonstances peuvent le permettre.

Peut-être pourrez-vous me donner une évaluation sommaire de la quantité de poudre que nécessiterait l'opération que vous proposez.

Quant au terrain qui se trouve sur la gauche de la position d'Alhandra, j'ai souvent éprouvé beaucoup de regret en en faisant l'examen. Lorsque le temps dont nous pouvions disposer se trouvait limité, j'avais à cœur de ne pas proposer plus d'ouvrages qu'il ne semblait possible d'en exécuter; mais depuis je me suis sérieusement occupé d'examiner sur quels points on pourrait établir de nouvelles fortifications, si nous passons l'hiver dans nos positions. La redoute près Trancosa y a été construite dans l'espoir qu'elle pourrait empêcher l'ennemi de tourner la position d'Alhandra avec de l'artillerie : mais je ne doute pas que de l'infanterie ne pût tourner cette position. Si, d'après une reconnaissance plus exacte du terrain, vous pensiez que 1500 hommes, ainsi retranchés, pussent arrêter l'infanterie elle-même, cet objet est d'une assez haute importance pour qu'on se détermine, et je vous serai particulièrement obligé de me communiquer vos idées à cet égard.

Mon intention est qu'on ne retire aucun des outils des lieux où ils sont nécessaires en ce moment, pour en former le dépôt de Coimbre.

Alverca da Beira, le 27 août 1810.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu, hier matin, la lettre que vous m'avez écrite le 22 de ce mois, au sujet de nos travaux près de Saint-Julien.

Je suis satisfait d'apprendre que le terrain qui se trouve entre les redoutes, sur la gauche de la position, est favorable à l'établissement de communications couvertes entre ces ouvrages.

Quant à l'espace compris entre le rocher et la plus méridionale des redoutes des moulins, j'ai pensé que quelque retranchement dans cet endroit prendrait un commandement plus avantageux sur le terrain en avant, qu'un ouvrage situé à la carrière de pierre en arrière, qui ne verrait qu'à une petite distance devant lui, et serait lui-même beaucoup mieux commandé par l'artillerie, ou même la mousqueterie,

qui serait couverte contre le feu des redoutes des moulins, par la forme naturelle du terrain.

Je crois cependant que vous pouvez défiler cet ouvrage de façon à corriger l'inconvénient du commandement, et je désire ne me décider que d'après l'examen que vous aurez fait des lieux. Je pense que l'autorisation générale que m'a donnée Lord Wellington à ce sujet, est suffisante pour l'exécution de l'un ou de l'autre. Comme il est essentiel de ne pas perdre de temps, je pense que la capacité de l'ouvrage ne doit pas excéder celle qui est nécessaire pour environ 300 hommes. Vous déterminerez la quantité de canons dont il convient de l'armer. J'ai appris avec plaisir que vous étiez sur le point de terminer l'escarpement de la montagne opposée à nos nouveaux ouvrages, ensorte qu'elle ne saurait maintenant être pour l'ennemi que d'une faible utilité.

Je suis, etc.

Extrait.

Celorico, le 29 août 1810.

Almeida est pris. On attribue la reddition de cette place à l'explosion de son principal

magasin à poudre. Il est impossible pour le moment de voir fort loin dans l'avenir ; mais dans l'état actuel des choses, je désire ardemment que l'on exécute à Saint-Julien (le point d'embarquement), et le plus promptement possible, les travaux que vous jugerez les plus avantageux à sa défense.

Confidentielle.

Celorico, 31 août 1810.

Mon cher Monsieur,

Je quitte à l'instant Lord Wellington, à qui je viens de demander jusqu'à quel point il désirait que notre position fût mise dans un premier état de défense; dans quels lieux il convenait de former des abatis, de raser les buttes ou élévations de terrain près du Tage, etc. Sa Seigneurie désire que l'on exécute sur-le-champ les aplanissemens de terrain, et que, jusqu'à nouvel ordre, on n'abatte pas d'arbres. Vous vous rappellerez qu'il existe une élévation de terrain sur le bord du fleuve en avant de la re-

doute n° 33, sur la droite de la position de la Serra de Servès, et qu'il s'en trouve une autre en avant de cet ouvrage; vous savez aussi qu'on avait l'intention de les faire disparaître en dernier lieu. Il existe, entre le n° 39 et la route, une grande quantité d'oliviers que l'on avait le projet d'abattre, pour en former des lignes séparées d'abatis. Vous trouverez, je suppose, plusieurs parties de la ligne entre Morugueira (dans le défilé de Mafra et Ribamar), où des abatis peuvent être formés avec avantage. On pourrait, je pense, en faire autant dans d'autres positions. Je crois inutile de vous rappeler que toutes les routes que l'on a le projet de miner, doivent se trouver prêtes à être détruites au moment du besoin. Le pont en arrière de Bucellas est-il miné? J'ignore si la destruction de ce pont serait bien utile; mais nous avons miné dans cette partie d'autres ponts dont la destruction ne nous procurerait pas de plus grands avantages. Il se trouve un ponceau sur une ravine, entre Alverca et nos ouvrages, sur la droite de la Serra de Servès; le moment ne serait-il pas venu de le miner? Il y a un pont en arrière d'Enxara dos Cavalleiros, qui mérite qu'on y fasse attention. Lord Wellington désire que les munitions soient aussi promp-

tement que possible transportées dans les différens ouvrages. Je vous prie de terminer, aussitôt que vous le pourrez, la communication entre les redoutes établies sur la gauche de la position de Saint-Julien. Je compte que vous ferez ce qu'il y a de mieux sur la droite de la même position. Je verrai avec un grand plaisir que vous exécutiez rapidement les travaux que vous jugerez les plus avantageux, en général, relativement au temps et aux moyens dont vous pouvez disposer. Toutes les redoutes sont-elles numérotées ?

Je suis très sincèrement, etc.

Celorico, le 2 septembre 1810.

MONSIEUR,

J'ai eu le plaisir de recevoir, ce matin, votre lettre du 29 du mois dernier, relative à la position d'Alhandra, votre rapport sur la situation actuelle de cette position, et les projets que vous proposez pour empêcher qu'elle ne soit tournée. Je les ai immédiatement soumis à l'examen de Lord Wellington. Il pense qu'en

général il est désirable de fortifier le terrain sur la gauche de la vallée, et il désire que vous commenciez ces travaux sans perdre de temps.

Il me semble qu'il serait convenable de commencer par l'ouvrage inférieur en avant, quoique, s'il n'était pas soutenu, il pût être emporté aisément par l'infanterie. Quant aux autres, je vous recommanderai de former sur-le-champ un dépôt de palissades, afin que si les circonstances devenaient pressantes, vous puissiez vous trouver dans un premier état de défense contre un assaut. En un mot, je vous invite à fortifier progressivement le terrain, en adoptant la marche que vous regarderez comme la meilleure.

Gouvéa, le 7 septembre 1810.

Lord Wellington vient de me dire que l'officier d'artillerie chargé d'inspecter les munitions, lui avait adressé un rapport pour lui faire connaître que nos différens ouvrages n'avaient pas été numérotés avec exactitude.

Si, par une cause quelconque, les ouvrages n'ont pu jusqu'a présent être désignés par des numéros placés sur une planche, vous m'obli-

gerez de faire exécuter ce travail le plus tôt qu'il sera possible. Je vous ai déjà écrit pour vous prier de distinguer par des lettres les ouvrages entrepris depuis que j'ai quitté Lisbonne. Pensez-vous qu'il serait utile de numéroter chacun des nouveaux ouvrages de flanc construits sur la position d'Alhandra? Depuis ma dernière lettre, j'ai vu Lord Wellington; il préfère des numéros pour les nouveaux ouvrages, quoiqu'ils ne se trouvent pas dans une succession régulière; en conséquence, je vous proposerai de désigner la gauche des nouveaux ouvrages élevés derrière la Zizandra par le n° 110, et de suivre exactement la série naturelle des nombres, jusqu'à la droite d'Alhandra.

Comme l'intention de l'amiral est de retirer les marins de nos postes de signaux, Lord Wellington désire que vous preniez des arrangemens pour que les gardes nationaux en soient chargés en ce moment. Vous pouvez vous autoriser de mon nom dans tout ce que vous croirez devoir faire à cet égard. Pensez-vous qu'il serait possible de trouver un certain nombre d'hommes auxquels on pourrait confier la manœuvre des signaux, ou que l'on pourrait dresser à la comprendre?

R. F.

P. S. Lord Wellington désire, qu'à tout événement, on exécute les tranchées projetées à travers les Salines.

Extrait.

Gouvéa, le 9 septembre 1810.

Je désire, par mon empressement, ne vous avoir pas mis dans l'embarras relativement aux caisses à eau. Lord Wellington semble penser que l'entreprise est trop considérable, et il désire avoir une liste des quantités qui en seront nécessaires. Pouvez-vous donc retarder cet objet? Si elles ne sont pas encore réunies, ne serait-il pas possible que le commissaire-général en fournît une partie?

Gouvéa, le 11 septembre 1810.

D'après la résolution prise par l'amiral de retirer les marins de nos postes de signaux, Lord Wellington pense qu'il vaut mieux se

servir de simples télégraphes portugais. Je vous prie donc de vouloir bien en faire exécuter un pour chaque poste, et de le faire transporter sur les lieux. Je pense qu'il ne vous sera pas difficile de vous procurer à Lisbonne, un nombre suffisant de vieux marins pour les manœuvrer.

Lord Wellington a donné son approbation à la fourniture des caisses à eau, et il prescrira au commissaire-général de les fournir et de les payer.

Cortiça, le 20 septembre 1810.

Lord Wellington vous prie d'informer monsieur Dunmore que vous pensez pouvoir hâter la confection des caisses à eau. Il écrira au colonel Peacocke relativement au capitaine et à deux soldats, pour chaque poste de signaux.

Coimbre, le 30 septembre 1810.

Monsieur,

Je dois vous accuser la réception de votre lettre du 22 courant, par laquelle vous recom-

mandez la construction d'une redoute pour 300 hommes, sur un point voisin du centre de la ligne, qui s'étend depuis les hauteurs de Calhandriz jusqu'à la Serra de Servès, et vous demandez que cette Serra soit escarpée partout où on le jugera nécessaire.

Sa Seigneurie le commandant des forces approuve avec plaisir ces propositions, et recommande de les mettre à exécution le plus promptement possible.

Lettre confidentielle, renfermée dans celle ci-dessus, et de la même date.

Mon cher Monsieur,

Les circonstances présentes semblent prescrire de prendre toutes les précautions nécessaires, dans nos ouvrages et autour d'eux, afin que l'on puisse, sur-le-champ, les occuper et les défendre, s'il était nécessaire. Je vous recommande, en conséquence, de faire toutes les dispositions convenues, telles que de miner les routes, former des abatis, détruire les obstacles, terminer les glacis, etc., etc., en y joignant

toutes les autres précautions indispensables, et dont aucune, j'en suis certain, n'échappera à votre attention. Je ne voudrais voir charger les mines qu'à la dernière extrémité.

Au quartier-général de Leiria,
le 2 octobre 1810.

Mon cher Monsieur,

Dans les circonstances actuelles, il me paraît urgent :

1° De faire, entre les différens ouvrages, la distribution des grenades à main;

2° D'y placer les caisses à eau;

3° De former une banquette aux murs qui défendent la gauche de la vallée, en avant de Via Longa;

4° D'établir un bon retranchement pour la mousqueterie à travers cette vallée, c'est-à-dire sur le chemin qui conduit à la hauteur sur la droite, ou plutôt sur un des côtés de ce chemin, où l'on trouve une hutte avec quelques aloës, en ayant soin de le lier avec le village de Boca de Lapa par quelque couvert pour la fusillade,

Comme il doit y avoir un certain nombre de pièces placées sur le point culminant de la droite de cette vallée, je pense qu'il serait utile d'établir une redoute dans cet endroit, avec six embrasures vers le fond de la vallée. Je crois qu'il existe aussi un bon emplacement pour l'artillerie au moulin situé à l'extrémité du mur, sur la gauche, et qu'il serait facile de le clore. En général, mon opinion est que vous entreprenez sur ce point tout ce que vous pourrez faire pour sa défense, avec le temps et les moyens dont il vous est possible de disposer. Il faut raser la muraille crénelée qui se trouve sur le Tage en avant de la droite du n° 33. Le retranchement qui est parallèle à son front doit être également rasé. On minera le pont de Torrès Védras sur la route de Sobral, afin d'être en mesure de le détruire, si sa destruction pouvait apporter quelque obstacle à la marche de l'ennemi. Tels sont les moyens additionnels de défense qui se présentent à moi pour le moment. Si vous vous aperceviez que j'eusse omis quelque chose d'essentiel dans les diverses lettres que je vous ai écrites, je vous prie de vouloir bien y suppléer, et faire tout ce que vous jugerez avantageux pour la défense de nos positions. Lord Wellington écrira à l'amiral, relative-

ment aux chaloupes canonnières nécessaires pour la défense de notre flanc droit. Nos nouveaux télégraphes sont-ils au complet ?

Votre, etc.

Alcobaça, le 5 octobre 1810.

Mon cher Monsieur,

Lord Wellington m'a prescrit de vous écrire au sujet des guides nécessaires pour les différens districts de nos ouvrages. Sa Seigneurie a divisé ces districts de la manière suivante :

N° 1. Depuis la mer jusqu'à Torrès Védras; quartier-général à Torrès Védras.

N° 2. Depuis Sobral de Monte Agraça jusqu'à la vallée de Calhandriz; quartier-général à Sobral de Monte Agraça.

N° 3. Depuis la vallée de Calhandriz jusqu'au Tage, sur la droite d'Alhandra; quartier-général à Alhandra.

N° 4. Depuis les bords du Tage, près d'Alverca, jusqu'au défilé de Bucellas inclusivement; quartier-général à Bucellas.

N° 5. Depuis le défilé de Freixal, inclusivement, jusqu'à la droite du défilé de Mafra, y compris Enxara dos Cavalleiros; quartier-général à Montachique.

N° 6. Depuis le défilé de Mafra, inclusivement, jusqu'à la mer; quartier-général à Mafra.

Lord Wellington désire qu'un officier des gardes nationaux, ou toute autre personne recommandable, ayant une parfaite connaissance des localités, soit désigné avec quatre hommes, également instruits et placés sous ses ordres, pour indiquer les routes des ouvrages le long des positions, et celles qui conduisent soit aux ouvrages du front qui se lie au district voisin par ses flancs, soit à la seconde ligne, en cas de nécessité. Les officiers, ainsi qu'une partie des hommes, doivent être montés; l'on écrira en conséquence à M. Dunmore, pour qu'il leur soit fourni de bons mulets, c'est-à-dire pour les officiers et pour deux des hommes par district, s'il est possible. Je compte sur vous pour prendre à cet égard toutes les mesures nécessaires. Lord Wellington désire que l'officier de chaque district soit prêt à rejoindre le quartier-maître-général, lorsque nous commencerons notre mouvement de retraite, et que tous les guides soient rendus à leur destination.

Je vous prie de recommander que ces guides soient constamment exercés à prendre des renseignemens relativement aux routes et au voisinage des divers districts. Tous les préparatifs qui se rapportent à la défense de nos ouvrages deviennent maintenant indispensables.

Les officiers des guides recevront la solde de la cavalerie, et les hommes 1 sch. 6 den. (1 fr. 50 c. environ) par jour.

Je suis fort inquiet sur nos postes de signaux.

Je suis, mon cher Monsieur, etc.

Au quartier-général de Rio-Mayor,
le 6 octobre 1810.

Mon cher Monsieur,

J'ai désigné, comme il suit, les officiers des différens districts :

N° 1. Le capitaine Mulcaster et le lieutenant Thomson.

N° 2. Le capitaine Goldfinch et le lieutenant Forster.

N° 3. Le capitaine Squire et le lieutenant Piper.

N° 4. Le capitaine Burgoyne et le lieutenant Stanway.

N° 5. Le capitaine Dickinson et le lieutenant Trench.

N° 6. Le capitaine Ross et le lieutenant Hulme.

Je ne vous ai point désigné pour être employé dans un district, parce que je pense que vous serez beaucoup plus utile en agissant généralement dans l'un ou dans l'autre, selon que le réclameront les circonstances. Je vous prie de donner ordre à tous ceux des officiers désignés ci-dessus qui se trouvent auprès de vous, de se rendre le plus tôt possible au quartier-général de leurs districts respectifs.

Lord Wellington désire voir rester les marins, s'ils ne sont pas encore partis. Je pense que vous viendrez nous rejoindre dès que vous le pourrez. Je crois que le quartier-général sera le 9 à Sobral, et je serai heureux de vous y retrouver.

Arruda, le 10 octobre 1810.

Mon cher Monsieur,

J'attends avec beaucoup d'impatience le moment où j'aurai le plaisir de vous revoir. Pour-

rez-vous, ce soir, vous rendre au quartier-général? nous vous recevrons avec le plus vif empressement. Ne serait-il pas convenable de retirer les hommes du lieutenant Reid de la redoute qu'il est occupé à construire, et de les employer à celles que l'on construit en avant de Cabo? Je ne suis pas sans inquiétude à l'égard de ce village; vous m'obligerez de donner les instructions nécessaires pour qu'on le fortifie par tous les moyens qui vous paraîtront exécutables : tranchées, banquettes, murailles, etc.

R. Fletcher.

Au capitaine Jones, des ingénieurs royaux.

RAPPORTS ET LETTRES

DU CAPITAINE J. T. JONES

AU LIEUTENANT-COLONEL FLETCHER.

Lisbonne, le 18 juillet 1810.

J'éprouve le regret de ne pouvoir vous adresser un rapport favorable sur les stations télégraphiques; les marins prétendent que l'on a laissé une trop grande distance d'une station à l'autre, et que les mâts sont trop faibles pour les vergues : samedi soir, deux de ces mâts ont été renversés; ils se plaignent aussi des lunettes. J'ai donné des ordres pour qu'on préparât des mâts et des vergues plus solides pour chaque poste, et, s'il est possible de se procurer à Lisbonne de meilleures lunettes, je n'hésiterai pas à en autoriser l'acquisition. Afin de rendre visibles les signaux de Ponte de Rol, nous abattons le bois de pins qui existe sur le revers de cette station.

Les nouveaux ouvrages 88, 90 et 91 sont poussés avec la plus grande activité par le lieutenant Hulme; les pièces destinées à leur armement y ont déjà été transportées.

Alhandra, le 25 juillet 1810.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer qu'en conformité de vos ordres, datés d'Alverca de Beira, le 17 courant, on a fait un examen soigneux du front de cette position, et que l'on a désigné, pour y faire des escarpemens, les diverses parties qui en sont susceptibles; on a en outre tracé plusieurs redoutes et divers flancs, dans des situations favorables, pour balayer la pente de la montagne. On a demandé au gouvernement un corps de paysans qui dès demain commenceront ces travaux. Je crois pouvoir vous assurer qu'en six semaines de temps, ou deux mois de travail, tout le front de la position aura acquis autant de force que l'on peut raisonnablement le désirer.

Extrait.

Via Longa, le 3 août 1810.

Votre lettre, datée de Célorico, le 31 juillet, m'a procuré un grand soulagement, parce qu'elle semble m'annoncer que nous aurons le temps nécessaire pour terminer les ouvrages entrepris depuis votre départ, si l'on n'en excepte la position d'Alhandra, qui elle-même se trouvera dans un meilleur état. Le nouvel ouvrage d'Oeiras sera très prochainement dans un bon état de défense. Les ouvrages nos 88, 90 et 91 sont déjà dans un tel état d'avancement, qu'hier j'en ai retiré les travailleurs, à l'exception de 50 hommes dans chacun, pour les envoyer à S. Pedro, afin d'activer la construction des ouvrages entrepris sur ce point. J'ai donné des instructions au capitaine Williams pour qu'il réunisse tous les moyens dont il peut disposer à Monte Agraça, afin de mettre en état de défense les ouvrages de cette position, soit en nettoyant les fossés, soit en réparant les contrescarpes, etc.

Les pluies de la semaine dernière ont causé beaucoup de dégât aux ouvrages, et sur tous

les points nous avons des détachemens occupés à réparer le mal.

Extrait.

J'ai transmis un ordre d'Alhandra à Mafra, au moyen de notre chaîne de postes, en..... minutes; de sorte qu'on ne doit plus maintenant avoir aucune crainte sur leur correspondance par un temps ordinaire.

Jusqu'à quel point pensez-vous qu'il serait utile de pourvoir chaque redoute de caisses d'eau avec un approvisionnement de trois jours? Les hommes peuvent porter avec eux trois jours de vivres; mais ils ne peuvent s'approvisionner d'eau pour trois jours, et il est presque impossible, en été, de rester six heures sous le poids de la fatigue, sans faire usage de boisson. Quoiqu'une redoute ne soit pas attaquée, il peut arriver que, pendant plusieurs jours, aucun homme ne puisse s'éloigner d'une demi-lieue pour se procurer de l'eau, et l'on n'en trouve point à une distance plus rapprochée de quelques uns des ouvrages.

On prépare des baquets pour les batteries.

Particulière.

Le 5 août 1810.

Je vous prie d'avoir la bonté de demander à Lord Wellington d'écrire à Don Miguel Forjas, pour qu'il nous fournisse tous les hommes que l'on pourra trouver dans le pays; il serait à désirer que sa seigneurie engageât le gouvernement portugais à faire, en général, plus d'attention à nos représentations. Je me suis plaint à ce sujet à Don Miguel et à Don Antonio Souarès de Noronha, capitaine-général de la province, et ils ont sévèrement réprimandé les divers *capitaōs-mor*, particulièrement ceux dont je leur avais indiqué les noms; mais chacun d'eux proteste que tous les gardes nationaux de moyen âge leur ont été enlevés par la milice, et qu'il ne leur reste plus que des enfans et des vieillards.

---

9 août.

J'ai donné au capitaine Williams l'ordre de rejoindre le corps du général Leith, sans

aucun délai, et j'ai ordonné au lieutenant Trench de prendre la direction des ouvrages de Sobral et de les achever.

Je regrette bien vivement de ne pouvoir vous adresser un plan général des lignes; mais vous pouvez juger, par la répartition suivante des officiers, qu'il est impossible, pour le moment, d'en détourner aucun du service spécial dont il est chargé.

Le capitaine	Holloway,	à Peniche.
	Wedekind,	malade.
	Dickinson,	à Sétuval.
Le lieutenant	Meinecke,	à Oeiras.
	Forster...	Alhandra.
	Trench....	Sobral.
	Piper.....	Alhandra.
	Tapp.....	Service de Lisbonne.
	Reid.....	S^t. Pedro de Cadeira.
	Hulme.....	Mafra et Ericeira.

Des détachemens considérables de travailleurs sont employés dans tous ces districts; mais j'espère pouvoir, à la fin de la semaine prochaine, faire quelques dispositions pour le plan.

Mafra, le 14 août 1810.

Monsieur,

J'ai visité Sétuval le 7 de ce mois, et, d'après la situation actuelle des affaires, dont j'ai eu connaissance par votre lettre du 29 juillet dernier, j'ai réduit considérablement les travaux que l'on avait projetés dans cette position. J'ai fait tous mes efforts, et non sans quelque succès, pour me procurer un plus grand nombre de travailleurs et obtenir une plus sévère attention de la part des officiers des gardes nationaux; je ne présume pas toutefois, malgré les soins que j'y apporte, que ces ouvrages puissent être terminés avant le milieu du mois prochain. Le capitaine Dickinson paraît penser qu'une quinzaine de jours pourraient suffire pour leur achèvement, et je vous transmets un extrait du dernier rapport qu'il m'a adressé à ce sujet.

Extrait.

Sétuval, le 9 août 1810.

Les derniers ordres que le gouverneur a reçus ont produit un si bon effet, qu'il m'a informé hier, à son retour de Lisbonne, que six cents travailleurs me seraient fournis la semaine prochaine, accompagnés d'officiers de la garde nationale et d'un détachement de vingt soldats, pour conduire en prison les hommes qui se conduiraient mal : ils seront répartis entre la grande redoute, les lignes, les deux petites redoutes en avant, et le vieux pentagone. J'ai besoin d'avoir sur-le-champ deux barils de poudre, parce que je ne rencontre que du rocher partout où j'ai des excavations à faire. Je conserve un grand espoir d'avoir terminé tout mon travail d'ici à une quinzaine de jours.

S. Dickinson.

Au capitaine Jones, ingénieur en chef.

18 août 1810.

Monsieur,

Par votre lettre du 12 courant, vous m'avez de nouveau demandé le renvoi du régiment de milice de Figueiras. Je suis d'autant moins disposé à le conserver plus long-temps, que j'ai échoué dans toutes les tentatives que j'ai faites pour le retirer de Mafra, district dans lequel il nous est aujourd'hui possible de nous procurer tous les paysans que nécessite l'exécution des travaux.

Le 1er août j'ai écrit à Don Miguel Forjas, ministre de la guerre, pour le prier d'ordonner à ce régiment de se rendre de Mafra à Alhandra, pour y être employé aux nouveaux travaux de défense. Don Miguel m'a répondu le 4, que ce régiment ayant été placé à Mafra par ordre du général Beresford, il était nécessaire d'avoir l'ordre du maréchal pour son changement. J'ai écrit le même jour au quartier-général du maréchal Beresford, pour demander qu'il soit envoyé à Alhandra, mais je n'ai pas encore reçu de réponse.

Hier, aussitôt après la réception de votre

lettre, j'ai écrit au commandant du régiment, pour l'informer que ses soldats n'étaient plus nécessaires aux travaux, et que, pour ce qui dépendait du département du génie, il pouvait en disposer comme il le jugerait convenable. Je conçois néanmoins qu'il faut au colonel un ordre ultérieur pour le départ de son régiment.

Particulière.

Août 1810.

J'espère que nous pourrons faire d'Alhandra une position excellente. Je le regarde déjà comme une forte position pour 10,000 hommes; je pense que, dans une quinzaine, il en sera une aussi bonne pour 7000, et je ne doute pas que dans un mois 5000 hommes ne puissent suffire pour le défendre.

Alhandra cependant ne me satisfait pas entièrement comme position. Je crains que l'ennemi, opérant avec des forces très supérieures, ne parvienne à pénétrer par les hauteurs qui sont sur la gauche, et à prendre position sur la Serra qui se trouve en arrière : ce mouvement,

au moyen duquel il tournerait toutes nos défenses, pourrait encore le conduire à faire prisonnières toutes les troupes placées dans la position, lesquelles se verraient cernées et sans chemin de retraite.

En parcourant à cheval le terrain situé au dessus d'A-dos-Matos, il m'a semblé qu'un poste pour 1500 hommes pourrait y être avantageusement établi, dans le but de prévenir une telle entreprise; mais j'éprouve quelque répugnance à en faire la proposition. Toutefois, bien que je n'aie aucun penchant à multiplier les ouvrages, la nécessité de créer quelque obstacle à la marche de l'ennemi, par les hauteurs situées sur l'autre revers de la vallée qui termine la gauche de la position d'Alhandra, a fait sur moi une si forte impression, que j'imposerai silence à tout autre sentiment pour vous écrire officiellement à cet égard. Un fort ouvrage pour un bataillon, placé sur le revers de la Serra elle-même, pourrait peut-être répondre à tout. Lorsqu'une personne a l'esprit profondément engagé dans l'examen d'une chose, il se présente à elle une foule d'idées qui peuvent lui paraître raisonnables et n'en sont pas moins absurdes pour cela. Telle est peut-être la situation dans laquelle je me

trouve; mais je ne puis me décider à penser qu'Alhandra doive être considéré comme une position isolée; je suis convaincu au contraire qu'il doit être lié aux ouvrages d'Ajuda, et que 2000 hommes, fortement retranchés sur sa gauche, contribueraient à former une bonne ligne de défense de tout le pays compris entre le Tage et la vallée d'Ajuda.

Lisbonne, le 29 août 1810.

Monsieur,

Conformément au désir que vous m'avez exprimé, je vais avoir l'honneur d'entrer avec vous dans quelques détails touchant la position d'Alhandra et les moyens d'empêcher qu'elle ne soit tournée. Je joins à ma lettre un Mémoire que j'ai rédigé hier sur les lieux : il doit être lu comme indiquant la situation des ouvrages à la fin de la semaine. J'espère qu'il vous donnera une idée satisfaisante de cette position importante.

Le terrain sur le côté opposé de la vallée, sur la gauche, est une chaîne de fortes montagnes

d'une élévation très supérieure à tout le terrain environnant, et unies, par une pente uniforme, avec les hauteurs situées en arrière de la position.

A un point situé en arrière, à un mille environ du front de la position d'Alhandra, cette chaîne se termine sur sa gauche par un rocher escarpé, qui commande tout le pays jusqu'aux ouvrages d'Ajuda, à une distance de moins de trois milles en ligne droite. Il me semble qu'on pourrait former en cet endroit un retranchement pour 1500 hommes; il traverserait complétement la chaîne; un de ses flancs s'appuierait au rocher escarpé, et découvrirait par conséquent le pays qui se trouve dans les environs; l'autre flanc serait appuyé à la vallée qui forme la gauche de la position d'Alhandra, et concourrait avec les redoutes d'Alhandra à empêcher l'ennemi de traverser la vallée.

Ce poste occuperait les hauteurs assez complétement pour empêcher la marche de l'infanterie sur ses derrières, ailleurs que par l'espace de deux ou trois milles qui le sépare des ouvrages d'Ajuda, et il laisserait à l'armée toute liberté d'agir dans cette contrée difficile, tandis que l'ennemi aurait sur ses derrières les garnisons de Sobral et d'Alhandra; je regarde

cette entreprise comme trop hasardeuse pour croire qu'il ose jamais la tenter. Une fois ceci admis, il s'en suit que ce poste empêcherait Alhandra d'être tourné par l'ennemi avec ou sans artillerie. Il me reste néanmoins un doute qu'il est de mon devoir de vous faire connaître, c'est celui de la possibilité qu'aurait l'ennemi de forcer la vallée entre les deux ouvrages. Je vais vous exposer ce qui a été fait pour assurer la défense de cette vallée, afin que vous puissiez, dans le cas où vous jugeriez les travaux insuffisans, donner des ordres pour la création de nouveaux obstacles. A son entrée, huit pièces de 12, placées sur des points inattaquables, peuvent tirer à mitraille sur l'ennemi, et, durant une marche d'un demi-mille, il ne cessera de se trouver sous le feu d'au moins six pièces de ce calibre, et, dans quelques parties de sa route, sous le feu de dix pièces. L'ouvrage dont on propose la construction procurerait de nouveaux feux croisés, et empêcherait de pénétrer dans la vallée par un embranchement collatéral qui se trouve à mi-chemin environ, et me paraît un défaut grave de la position; on ne doit pas oublier, toutefois, que le feu de l'artillerie part d'une très grande élévation, que dans la vallée les chemins creux et les accidens

du terrain offrent de nombreux couverts à l'assaillant, et que pendant l'obscurité le feu de l'artillerie devra nécessairement être incertain; lorsque l'on s'attendra à une attaque, il sera utile d'abattre les arbres et de les placer comme des obstacles additionnels à travers la vallée, et de détruire les maisons, les murs, etc. Les ouvrages que je propose de construire comprennent trois redoutes pour 400 hommes chacune, se flanquant mutuellement, avec un petit ouvrage avancé, pour éclairer la vallée en avant, ce que ne pourrait faire les trois ouvrages formant la position : on propose de les construire pour résister au canon, et, comme ils se trouveront à environ un mille en arrière du front de la position d'Alhandra, on ne peut supposer que l'ennemi ose amener de l'artillerie pour les réduire, avant d'avoir préalablement forcé Alhandra, parce que la gorge de ce poste se trouvant ouverte à notre armée et couverte des vues de l'assaillant, il ne pourra jamais savoir si l'on y a réuni 4000 ou 14,000 hommes pour sa défense.

Je vous ai envoyé une esquisse du terrain, faite à la hâte et de mémoire, mais qui, je crois, pourra suffire pour vous faire connaître la position des ouvrages proposés. Le sol sur

lequel on doit les construire étant très défavorable, il faudra près de deux mois pour leur entier achèvement, à partir du jour où ils auront été entrepris.

Mémoire annoncé par la lettre précédente.

La position d'Alhandra, comme elle existe aujourd'hui, est formée d'une chaîne isolée de montagnes; sa droite est bornée par le Tage; son front, sa gauche et une partie de son revers, le sont par une vallée profonde et difficile.

Nous allons en examiner successivement le front, le flanc gauche et le revers.

Le front de cette position se partage naturellement en deux parties.

La première comprend une étendue de plus de 2000 yards (1800 mètres) sur la gauche; les pentes en ont été escarpées à la mine, de manière à former un escarpement continu, ayant partout plus de dix pieds de hauteur, flanqué sur toute sa longueur par des feux de mousqueterie ou de canon, et dont les appro-

ches seraient exposées à un feu de mitraille : de grands flancs généraux ont été établis dans cette vue, et l'on a élevé des redoutes sur la sommité de la chaîne, pour la sûreté des troupes et des pièces, si quelque portion de la position venait à être forcée.

La seconde partie du front a une étendue de 700 yards (630 mètres), dont plus de la moitié comprend la plaine qui borde le Tage ; le reste est le penchant d'une montagne ayant un accès facile, qui s'élève graduellement depuis la plaine jusqu'à sa rencontre avec l'escarpement artificiel. Toute cette étendue a été retranchée par une ligne continue et flanquée, d'un fort profil; on a formé, comme moyen accessoire à travers la plaine, un avant-fossé flanqué par le retranchement qui va rejoindre la hauteur, et qui a été lui-même disposé pour servir à flanquer puissamment toute la plaine en général. A l'extrémité gauche de cette ligne, et au point où se termine la portion presque inaccessible du front, on a construit une redoute.

La gauche de la position peut être considérée comme ayant un front d'un demi-mille d'étendue. Le terrain en est très élevé et très abrupte, mais non inaccessible. On y a établi deux redoutes : l'une, sur le point culminant de

toute la position, pour 400 hommes et huit pièces de 12; l'autre, sur la gauche, pour 350 hommes et six pièces de 12. Une espèce de redoute, ou flèche, a été construite au point où la portion presque inaccessible du front se termine sur la gauche, dans laquelle on pourrait, au besoin, placer 150 hommes pour soutenir, soit le front, soit le flanc, si l'un ou l'autre était pressé vivement. On y a aussi pratiqué avec succès des escarpemens et d'autres obstacles, en sorte que le flanc gauche ne le cède en force qu'au front seul.

Le revers de la position a plus de deux milles et demi de développement. Il est très ouvert et d'un accès facile, et sur une portion de son étendue il se trouve commandé par une chaîne de montagnes, dont l'occupation par l'ennemi tournerait toutes nos défenses, et couperait très probablement la retraite à nos troupes.

Il n'y a que trois chemins par lesquels l'ennemi puisse parvenir sur ce revers, ou se rendre maître de la chaîne de montagnes dont on vient de parler :

1° En pénétrant par la vallée sur la gauche;

2° En s'avançant en colonne par les hauteurs opposées de Calhandriz, parallèles au flanc gauche;

3° En faisant un détour de plusieurs milles sur sa droite.

Pour faire échouer la première attaque, on a occupé une hauteur détachée, en avant de la position sur la gauche, par un ouvrage pour 250 hommes et cinq pièces de 12, qui tire une telle force de son site et de sa construction, que l'on ne peut guère admettre qu'il puisse jamais être forcé : on peut regarder le feu de cet ouvrage, et celui des redoutes, avec la formation d'un abatis, comme suffisant pour empêcher l'ennemi de pénétrer par la vallée.

Le second passage peut être empêché par la construction d'un poste pour 1,500 hommes, sur les hauteurs parallèles au flanc gauche : dans l'état actuel des choses, si l'ennemi voulait conduire de l'artillerie par cette route, il ne lui faudrait que forcer la redoute établie au dessus de Trancoso.

Le troisième moyen ne peut être rendu inutile que par les manœuvres du général en chef de l'armée ; mais ses mauvais effets seront probablement compensés par la construction d'un bon ouvrage sur la chaîne de hauteurs en arrière, au point où l'ennemi pourrait lui-même chercher à s'établir.

J. T. J.

(On a inséré en entier le rapport sur Alhandra, dans l'intention de donner quelque aperçu détaillé des travaux de 1810.)

Lisbonne, le 3 septembre 1810.

Conformément à votre lettre du 27 août dernier, j'ai, ce matin, tracé un retranchement à la droite des redoutes des moulins à Oeiras, et j'espère que, dans une dizaine de jours, il sera devenu un obstacle pour l'ennemi qui tenterait de pénétrer par ce flanc.

Je viens de recevoir votre lettre confidentielle du 31. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que tout est dans un état convenable à Oeiras, et j'ai la confiance que, quel que soit le moment où l'armée opérera sa retraite, elle trouvera toutes choses comme on doit le désirer.

Lisbonne, le 5 septembre 1810.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu aujourd'hui vos lettres du 1er et du 2 courant. Demain nous commencerons à fortifier le terrain sur la gauche d'Alhandra. Je ne puis, d'après mes souvenirs, dire si la partie resserrée en avant des redoutes proposées peut être taillée à pic, mais je pense qu'avec du temps on pourra faire beaucoup par des escarpemens. Vous pouvez être assuré que nous ferons les plus grands efforts pour procurer à ce point toute l'amélioration que nos moyens nous permettront de lui donner.

Comme vous n'avez pas répondu à la proposition que je vous avais faite de pourvoir les différentes redoutes de caisses à eau, j'en conclus qu'elle n'a pas été approuvée. Je me suis occupé ce matin à rassembler des tonneaux en nombre suffisant pour contenir 10,000 gallons d'eau (45,000 litres environ) : j'ai réuni des baquets, il y a déjà quelque temps.

Quant aux salines qui se trouvent à la droite de Via Longa, nous avons fait une coupure dans la plaine, ou plutôt nous avons élargi et

approfondi un fossé qui y existait déjà. Nous nous en sommes servis pour tenir lieu de la coupure que vous aviez ordonnée, à cause de l'opposition que nos opérations ont rencontrée, et en raison des dommages qu'elles auraient causés aux propriétés particulières. Je vous ai informé dans une précédente lettre que la marquise d'Abrantès, qui tire un revenu considérable des Salines, avait fait des représentations à notre Ministre pour arrêter le travail, et que M. Stuart m'avait écrit à ce sujet. J'aimerais beaucoup mieux cependant être autorisé à exécuter la coupure projetée, parce qu'elle est, sous tous les rapports, préférable au fossé qui la remplace; à tout événement les Salines seront remplies d'eau au moment où cette mesure sera jugée nécessaire. Le lieutenant Stanway est occupé à former les abatis de cette position. Nous minons aussi le pont de Bucellas et celui qui existe près d'Enxara; tous ces travaux ont lieu avec autant de circonspection qu'il est possible. — Quant à l'humidité des magasins, autant que j'ai pu l'observer, je n'en ai jamais vu aucun de la même espèce qui fût moins humide. Depuis votre départ, ils ont tous été revêtus en planches, et l'on a pris toutes sortes de précautions

pour les tenir secs; la personne qui a fait le rapport sur leur humidité, connaît peu la nature des magasins de campagne; on n'a pu faire cette critique que dans la vue de nous trouver en faute; que les magasins soient humides pendant les pluies, cela est hors de doute; mais qu'ils le soient maintenant, c'est ce que je puis nier absolument. — On a aussi remplacé les plates-formes de tous les ouvrages depuis votre départ. L'ouvrage sur la droite de Freixal s'élève, mais avec fort peu d'avantage ou d'effet. Nous allons nous occuper du retranchement sur la droite des redoutes des moulins, à Oeiras, et j'espère le rendre assez respectable, en une dizaine de jours; le sol est extrêmement rocailleux, et d'ailleurs très peu favorable pour des déblais. — Quant à la tranchée destinée à lier les redoutes, nous n'avons pas assez de travailleurs pour l'entreprendre en entier. Nous en exécuterons une grande partie, et le reste étant tracé, deux milliers de soldats pourraient, en cas de nécessité, l'achever en vingt-quatre heures. Pour ces opérations, nous avons été obligés de retirer cent hommes des travaux d'escarpement de la montagne.

Extrait.

Lisbonne, le 8 septembre 1810.

Je sens qu'il est absolument nécessaire de procurer un écoulement aux eaux dans tous les ouvrages, avant que les pluies commencent à tomber, afin de les préserver pendant l'hiver. Nous n'avons eu dernièrement que quelques averses, et elles ont suffi pour entraîner les fascines, effacer les talus, et dans quelques parties, détruire les escarpes. On a constamment employé des détachemens à réparer ces dégâts. Je saisirai la première occasion favorable pour examiner les divers ouvrages dans cette vue, et donner plus de plongée aux talus supérieurs qui pourraient en avoir besoin. Le lieutenant Hulme ayant fait beaucoup avancer les travaux de mines que nous avons regardés comme nécessaires pour les ponts et les routes situés sur la gauche, je l'ai chargé de ce service spécial et du perfectionnement des défenses de Freixal. Nous étions sur le point de partir ensemble ce matin, lorsque la lettre, ci-incluse, du lieutenant Reid,

m'a forcé de me rendre à Mafra pour voir les abatis de Morugueira, et les défenses de la vallée sur sa gauche.

San-Pedro de Cadeira, le 6 septembre 1810.

Mon cher Monsieur,

Après le départ de la lettre que je vous ai écrite hier soir, j'en ai reçu une du lieutenant Hulme qui m'apprend qu'il a reçu de vous, par le lieutenant Stanway, l'ordre de m'indiquer les mines et les autres travaux qui doivent être exécutés dans ce district, et de partir immédiatement pour Lisbonne ; en conséquence, je me rends aujourd'hui à Ericeira avec lui pour en visiter les ouvrages. Vous avez désiré qu'il formât un abatis de Morugueira à Ribamar ; je vais le commencer sur-le-champ, bien qu'il ne m'inspire pas, je dois l'avouer, toute la confiance que je désirerais. Si vous pouviez disposer de quelques instans, je vous serais très obligé de m'envoyer de nouvelles instructions ; toutefois, comme je sens qu'il n'y a pas main-

tenant de temps à perdre, je me rendrai demain sur le terrain de Morugueira, et dès que j'aurai pu réunir des voitures et des hommes, je commencerai en cet endroit et formerai une ligne d'abatis d'une redoute à l'autre, en la brisant dans quelques endroits, de manière à me procurer le flanc le plus avantageux en avant de nos arbres.

J'attends avec impatience que vous me fassiez connaître si c'est bien là ce que vous désirez.

Je suis, etc.

WILLIAM REID,
lieutenant des ingénieurs royaux.

Au capitaine Jones, ingénieur en chef.

P. S. J'espère que les deux redoutes que le lieutenant Thomson fait élever près d'ici, seront achevées ce soir avec des plates-formes en madriers.

11 septembre 1810, au soir.

Les redoutes 88, 90 et 91, sur la ligne de Picanceira, sont entièrement achevées, et nous allons réunir tous nos moyens pour fortifier la face du ravin, en l'escarpant et la découvrant au feu de l'ouvrage.

A l'égard d'Oeiras, comme je ne pourrai pas le visiter cette semaine, parce que je suis trop occupé par les abatis de Morugueira, la ligne de Picanceira, et les nouveaux ouvrages sur la droite, je vous demande la permission de vous adresser un rapport que je reçois à l'instant du capitaine Wedekind.

Oeiras, 11 septembre 1810.

Monsieur,

Je vous aurais fait plus tôt un rapport sur le degré d'avancement des nouveaux retranchemens commencés dernièrement, si je n'avais espéré que vous viendriez faire votre inspection hebdomadaire de ce district. D'après

les moyens dont je puis maintenant disposer, je présume avoir mis la flèche sur le bord de la mer, dans un premier état de défense vers la fin de la semaine prochaine, ou le 21 de ce mois ; c'est-à-dire que le fossé aura 15 pieds de largeur supérieure, et 9 pieds de profondeur, et que le parapet aura 7 pieds 6 pouces de hauteur, et 10 pieds d'épaisseur à son sommet, et que le fossé des retranchemens, entre cet ouvrage et les redoutes des moulins, aura une largeur de 12 pieds, et 4 pieds de profondeur.

Le sol sur lequel on construit la flèche est de la plus mauvaise qualité possible ; celui des retranchemens est plus favorable : les fossés sont ouverts sur un développement de 170 yards (153 mètres); ils sont profonds de 6 pieds, les parapets ont 4 pieds de hauteur ; il y a encore environ 400 yards (360 mètres) de fossés à creuser.

La redoute n° 109 est palissadée, et demain je n'y laisserai que 100 hommes, pour en perfectionner le glacis et la contrescarpe sur la partie ouest : on est sur le point de finir les trois dernières plates-formes en pierres ; le magasin est achevé.

Je me propose de commencer lundi l'ouver-

ture de la tranchée entre 106 et 107, s'il vous est possible de m'envoyer les 500 outils spécifiés dans la réquisition ci-jointe : la distance entre ces ouvrages est de près de 800 yards (720 mètres.)

Je vous serai très obligé de vouloir bien presser le commissaire-général pour la remise des palissades qui restent à fournir, d'après ma dernière demande approuvée par vous, le 10 août, et sur laquelle il nous en revient encore près de 3,000.

Je continuerai mes efforts pour employer, de la manière la plus avantageuse au progrès des ouvrages, les moyens dont je puis disposer.

CHARLES WEDEKIND,
capitaine ingénieur.

Au capitaine Jones, ingénieur en chef.

Lisbonne, le 12 septembre 1810.

Mon cher Monsieur,

J'ai suspendu l'approvisionnement des caisses à cau : il n'y en a pas eu d'achetées absolument, on en avait seulement commandé. En quelque temps que les circonstances l'exigent, je puis, étant prévenu deux jours d'avance, me procurer dans les celliers des vignerons des environs, des tonneaux en suffisante quantité pour fournir d'eau tous les ouvrages, et je crois que ce serait le meilleur moyen à employer.

Je ne puis croire qu'aucune des redoutes porte un autre numéro que celui qui lui a été assigné; du moins nous réglons notre service d'après les numéros et non d'après les noms des ouvrages, et je n'ai pas encore eu l'occasion de remarquer qu'il en soit résulté quelque erreur; cependant j'en ferai faire l'examen.

Retirer les marins des postes de signaux me paraîtrait une mesure malheureuse, parce que aujourd'hui ils ont acquis une grande habileté dans la manœuvre des télégraphes. Je pense que l'on devrait tirer de Lisbonne, pour chaque poste, un officier non-commissionné et deux

soldats dans lesquels nous pourrions nous confier pour le service des signaux ; mais je ne crois pas que nous puissions jamais arriver à mettre les Portugais en état de faire ce service ; je n'espère même pas que nous puissions y rendre les soldats fort habiles.

Les abatis près de Via Longa sont fort avancés, et demain on recommencera la coupure à travers les Salines.

Il ne m'a pas encore été possible de découvrir un magasin qui présente le plus léger degré d'humidité.

Lisbonne, le 18 septembre 1810.

J'ai demandé et j'ai la promesse d'obtenir des gardes portugaises pour toutes nos stations télégraphiques ; dès que j'aurai appris qu'elles sont arrivées, j'écrirai à l'amiral, conformément à vos instructions.

Des artificiers sont employés à construire des télégraphes portatifs, qui seront placés près des signaux actuels de l'état-major. Le poste de la redoute de Picanceira a été trans-

porté à Marvoa, et maintenant il correspond parfaitement bien.

Particulière.

Je suis heureux de vous annoncer que l'arrangement que j'ai fait avec Don Miguel Forjas a produit des merveilles. D'après cet arrangement, les gouverneurs de Mafra et Sacavem doivent recevoïr nos ordres relativement aux hommes à fournir pour la droite et la gauche respectivement, et s'assurer que les divers *capitaõs-mor* envoient leurs contingens complets; j'espère que nous en aurons 2,000 supplémentaires cette semaine, en y comprenant les femmes et les enfans, qui recevront la moitié et le quart de la journée fixée pour les hommes; le nombre que nous en avons rassemblé à Alhandra est si considérable, que Forster a été obligé de s'adresser au commissaire et de se procurer du pain qu'il leur distribue comme rations pour les mettre à même de subsister.

---

22 septembre 1810.

MONSIEUR,

Ne me croyant pas autorisé à sanctionner les dispositions prises par le capitaine Holloway à Péniche, je lui ai écrit de me faire un rapport dans ce sens, et l'ai prévenu que je vous l'enverrais pour avoir une décision sur cet objet, ce que je fais en ce moment.

Signé J. T. J.

Les nouveaux flancs et les nouveaux ouvrages sont achevés et armés. Il est juste de reconnaître que le général Rosa et ses artilleurs portugais ont montré un zèle et une activité constante à satisfaire à nos demandes.

---

5 octobre 1810.

J'ai ordonné de transporter les grenades à main dans les magasins, en même temps que

les munitions, et de placer les caisses à eau dans les différens ouvrages.

Trois des nouveaux télégraphes n'étaient pas entièrement complets hier soir; mais j'espère, dans le cours de la journée de demain, établir ceux de la ligne avancée de signaux, dans leurs emplacemens.

J'ai commencé la nouvelle redoute, entre Alhandra et la Serra de Servès, le 3 de ce mois, jour où j'en ai reçu l'autorisation, et hier nous avons entrepris avec rapidité l'escarpement de la Serra de Servès. A partir de ce moment toute l'attention sera dirigée sur la position de Via Longa.

J'espère que vous trouverez toutes choses selon vos désirs. Je n'épargne aucun effort pour que les ouvrages et leurs accessoires soient dans le meilleur état, et je trouve dans les officiers un zèle et un dévouement qui sont bien honorables.

Alhandra, le 6 octobre 1810.

J'ai reçu exactement votre lettre de Leiria, et je puis maintenant vous assurer sans crainte que tous les préparatifs pour une défense prochaine des lignes, sont maintenant terminés. Vous ne devez donc avoir aucune inquiétude touchant notre responsabilité, lors même que l'ennemi attaquerait au moment où la division d'arrière-garde prendrait possession des ouvrages.

Au moment même où j'appris que l'armée avait commencé son mouvement rétrograde, je me suis occupé de nos dernières dispositions ; nous n'avons épargné ni maisons, ni jardins, ni vignobles, ni oliviers, ni bois, ni propriétés particulières d'aucune espèce : le seul obstacle au feu des ouvrages qui existe maintenant, est cette magnifique avenue de vieux arbres que l'on voit dans le défilé de Torrès Védras. Le Juez da Fora et les habitans m'ont demandé avec des instances si vives de les conserver jusqu'au dernier moment, de peur qu'ils ne soient inutilement coupés, que j'ai cru devoir consentir à en différer la destruction

jusqu'au jour qui précédera l'entrée des troupes dans ce défilé; et comme j'ai des hommes de confiance et un approvisionnement de haches sur les lieux, il ne reste aucun doute qu'ils seront abattus à temps. Les bois de pins qui existaient sur les hauteurs de Torrès ont été abattus et disposés en abatis.

Les abatis ont été également terminés à Via Longa, en sorte que les communications s'y trouvent interrompues; la coupure et les salines sont remplies d'eau, et le lieutenant Stanway finira ce soir d'aplanir les bords du fleuve. Toutes les redoutes ont été approvisionnées de caisses à eau et de grenades à main. La poudre est dans les coffres des fourneaux de mines, et les officiers, chacun dans son district spécial, sont prêts à rejoindre les divisions. Les télégraphes destinés aux postes de la ligne avancée ont été envoyés hier de Lisbonne.

Il est heureux que nous ayons commencé de si bonne heure à perfectionner nos ouvrages, car maintenant tout est en confusion : le peuple se sauve dans toutes les directions, et une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans, les uns en voiture, les autres sur des bêtes de somme ou à pied, encombrent les routes qui conduisent à Lisbonne. Personne ne veut croire

que l'armée fasse halte avant d'être parvenue à Saint-Julien, et l'on ne reconnaît plus aucune autorité. D'ailleurs, les avant-coureurs de l'armée s'emparent de tout, et.....

Je me flatte que vous serez aussi surpris de l'aspect formidable que présentent nos escarpes, que satisfait de la quantité de travaux de toute espèce qui ont été exécutés depuis votre départ. Lorsque j'ai reçu la nouvelle de l'affaire de Busaco, j'ai commencé à concevoir quelques alarmes des conséquences qui pouvaient résulter pour nous d'avoir fait tant de travaux ; car si les lignes n'avaient pas joué un rôle, on en eût probablement critiqué la dépense comme inutile; mais maintenant on n'envisagera plus que la protection que l'on a retirée de la force des ouvrages.

Signé, JOHN T. JONES.

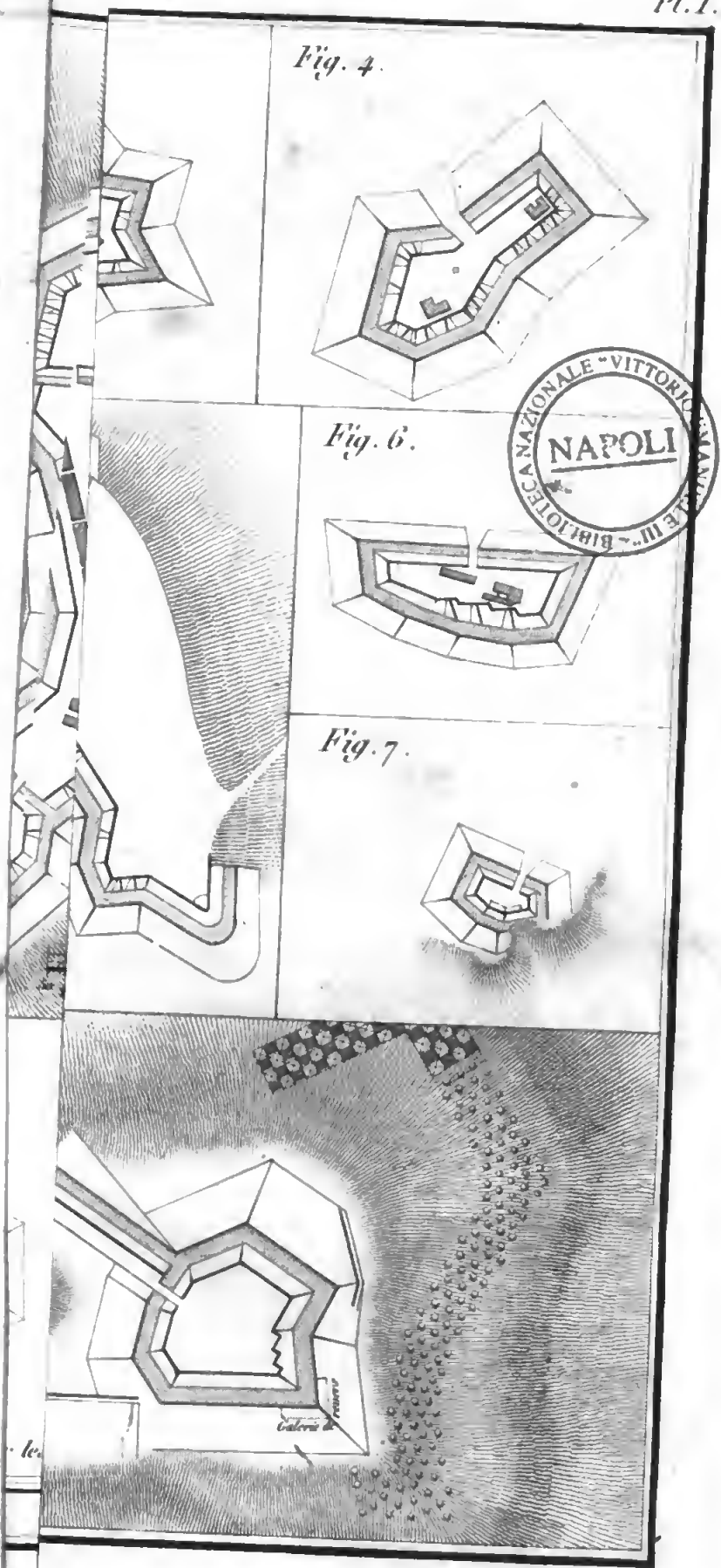
Au lieutenant-colonel Fletcher.

FIN.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, 8.

SBN 645951

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

NAPOLI
V. E. III
Biblioteca Nazionale
NAPOLI

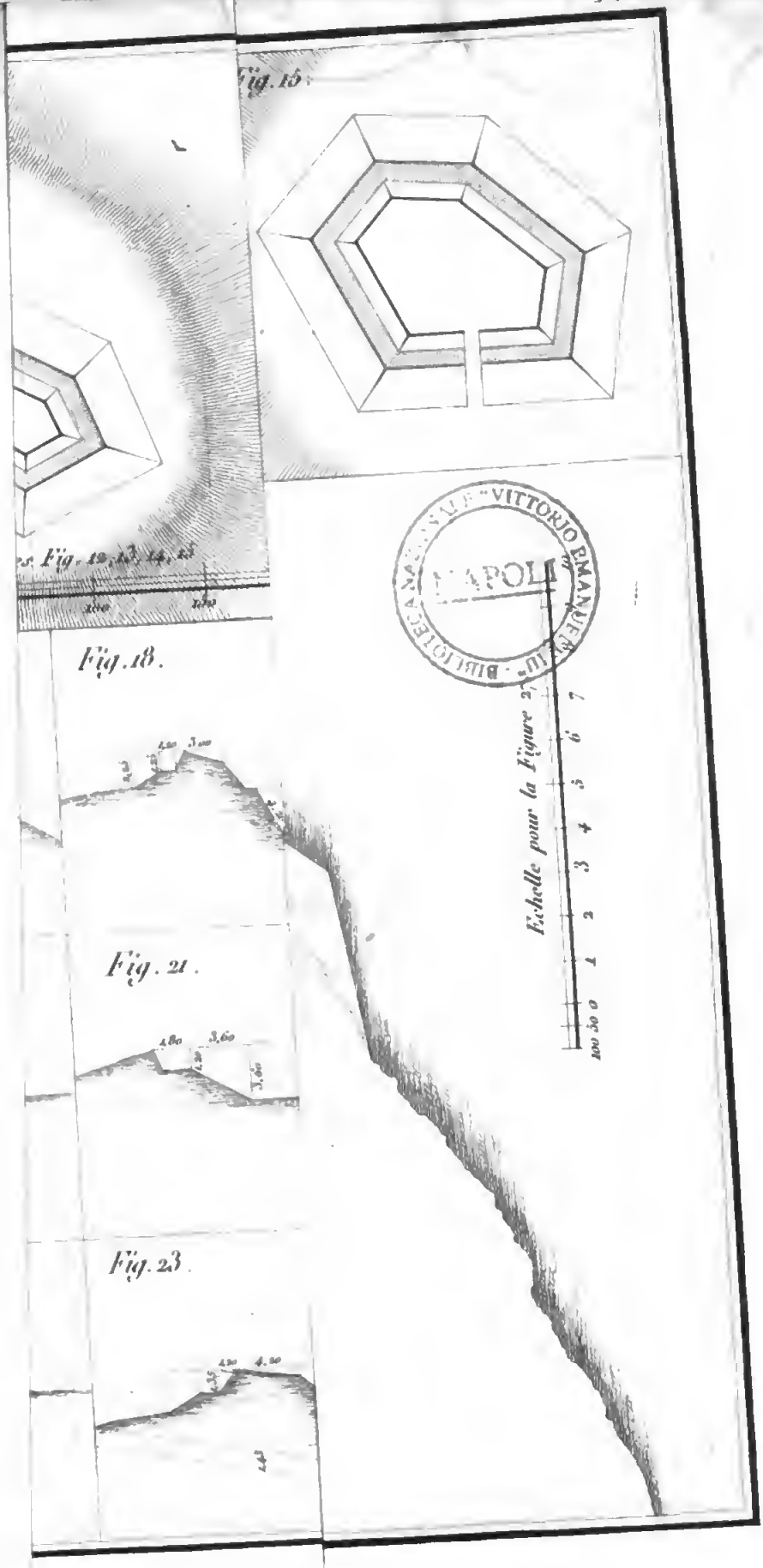


Fig. 15.
Fig. 18.
Fig. 21.
Fig. 23.
Echelle pour la Figure 27
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

Biblioteca Nazionale NAPOLI V. E. III

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1.20

Digitized by Google